This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

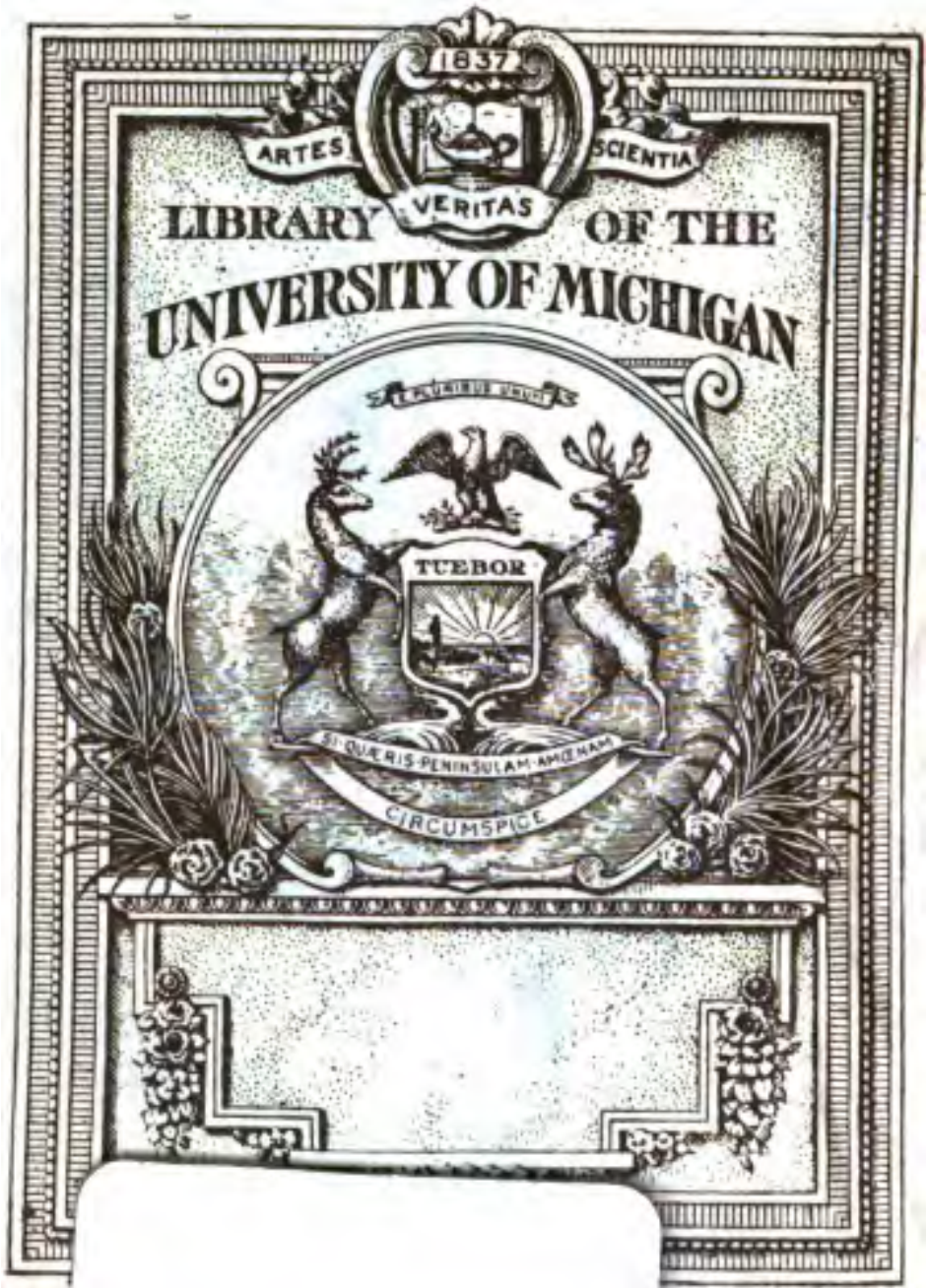
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

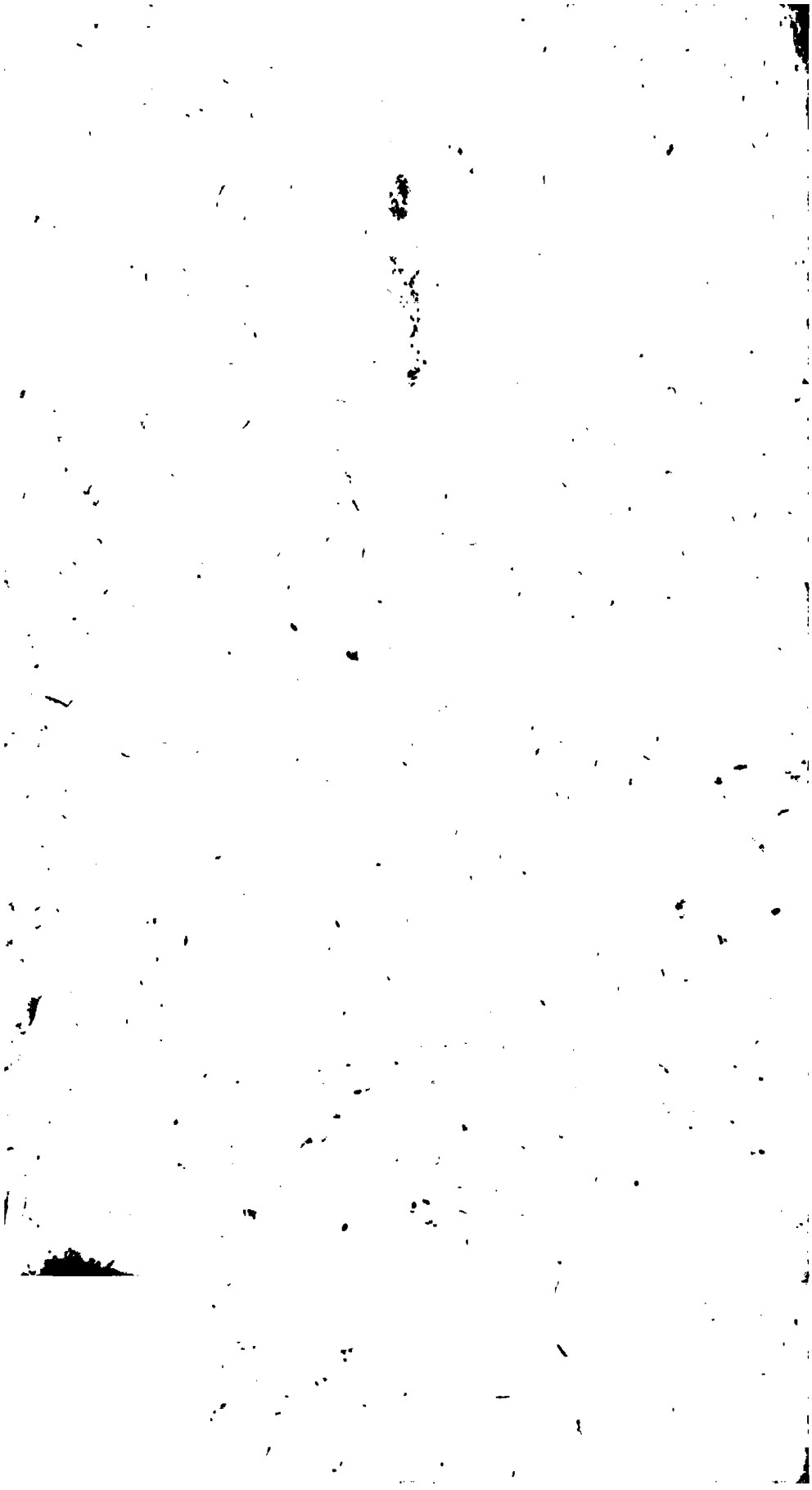
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



848
C3923
1788

ŒUVRES

DE

Mr. CAZOTTE.

TOME QUATRIEME.

le Diable amoureux Frontispice Tome IV.

Drunker.

ŒUVRES

BADINES ET MORALES

DE

Mr. Jacques Cazotte. 1720 — 12

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

TOME QUATRIEME.

LONDRES.

1788.

SUITE

DU LORD IMPROMPTU.

HISTOIRE

DE MISS

REBECCA WESTFIELD.

Vous apprendrez avec le temps l'hiſtoire de notre maiſon ; elle eſt noble, ancienne ; mais ce mérite nous eſt étranger : il faut éviter de s'en prévaloir. Si l'on avoit des avantages perſonnels, l'orgueil en terniroit l'éclat.

Je ſuis fille d'Edwart, comte de Weſtfield, & de Lady Sara Tranquill.

45623

Le ciel avoit béni leur mariage par la naiſſance de ſix enfans. Vous connoiſſez l'aîné : c'eſt Georges, à préſent comte de Weſtfield. Lady Heat-Moore, que vous verrez, & William, évêque aujourd'hui de Lincoln, la ſuivoient; enſuite un frère que nous perdîmes jeune, Edouard, mort à la guerre, dont je conſerve un tendre ſouvenir, & moi, la cadette de tous.

Mon père poſſédoit les fiefs de la maiſon, devenus depuis l'apanage de notre ainé. La dot de ma mère devant être le partage des autres, nous nous voyions réduits à de médiocres eſpérances. Mon père, attaché à la cour par un poſte diſtingué, y vivoit. Son épouſe, devenue infirme de très-bonne heure, ſe retira ici. On envoya mon frère ainé à l'univerſité de Louvain pour faire ſes études & ſes exercices. Au ſortir de l'académie, il parcourut

les différentes cours d'Allemagne & revint en Angleterre, âgé de vingt-cinq ans. Je le vis alors pour la première fois.

Le château paternel ne l'arrêta pas long-temps. Mon père vouloit l'attacher à la cour, & le força de rester à Londres : ainsi je ne l'ai presque pas revu depuis. L'évêque de Lincoln, encore enfant, fut envoyé à Oxford. Peu après, le lord Heat-Moore rechercha ma sœur ainée & l'épousa.

J'avois treize ans moins que ma sœur. Le lord Heat-Moore, en me voyant, prit du goût pour moi, il fut au moment de changer de vues; mais les intrigues de mon ainée le ramenèrent à elle. J'étois trop jeune pour avoir des desseins, & n'avois rien fait pour l'attirer : je le vis reprendre sans nul regret ses premiers engagemens; mais ma sœur me regarda comme sa

rivale, & ne m'a jamais pardonné de l'avoir été.

Le plus jeune de mes frères étoit mort à Weſtminſter, où on le faiſoit étudier. Edwart avoit une lieutenance dans le régiment des gardes, & à la réſerve des temps que ſon emploi lui permettoit de venir paſſer avec nous, je reſtois ici ſeule avec ma mère, que ſes infirmités réduiſoient à garder la chambre, ſupportant avec beaucoup d'impatience la ſolitude où j'étois confinée.

La lecture des romans françois, dont j'avois acquis l'intelligence, étoit ma ſeule occupation; elle m'entretenoit dans le dégoût de la vie ſédentaire, m'inſpiroit de la curioſité pour des choſes qu'il m'étoit inutile de connoître; réveilloit en moi le germe d'une paſſion fatale à mon repos, & me donnoit de fauſſes idées des hommes,

du monde, & de la nature en général.

Une plaiſanterie de mon frère Edwart me fit prendre le goût d'un amuſement encore plus dangereux. J'étois à-peu-près de ſa taille, & nos traits avoient beaucoup de reſſemblance. Il s'aviſe un jour de me faire eſſayer un de ſes uniformes; vous me voyez en habit d'homme: brillante de jeuneſſe, je dûs paroître encore mieux aux yeux d'Edwart ſous ce traveſtiſſement: pour le rendre complet, il fut décidé qu'on feroit un habit exactement ſur ma meſure, & le projet fut exécuté.

Sous ce nouvel habit je me préſentai dans les maiſons du voiſinage, & y fus d'abord méconnue. On me prenoit pour le plus jeune de mes frères dont on ignoroit la mort. Ce ſuccès m'encouragea; & en continuant de me maſquer ainſi, je pris la contenance

hardie, naturelle, enfin le maintien cavalier : j'appris à manier un cheval avec adreſſe, & inſtruite par un valet-de-chambre de mon frère, François & autrefois prévôt de ſalle à Paris, je devins conſommée dans l'art de l'eſcrime. Mes matinées entières étoient employées à ces exercices ; à peine reprenois-je l'habillement de mon ſexe pour paroître dans l'appartement de ma mère. Le goût de la chaſſe ſe joignant à mes autres fantaiſies, bientôt tous mes momens furent remplis par ces occupations ſi peu ſéantes à mon état.

Le départ d'Edwart pour Londres ſuſpendit mes cavalcades ; mais la manie en devint plus forte. J'attendois ſon retour avec impatience pour m'y livrer de nouveau : il fut aſſez prompt : ayant obtenu un congé au bout de trois mois, il revint accom-

pagné d'un officier de ſon corps, nommé Sir Patrice o-Berthon. C'étoit un cadet d'Irlande, fils d'un lord des plus qualifiés & des plus pauvres du royaume. Il avoit environ trente ans. Sa figure étoit belle, noble, prévenante; ſon eſprit agréable, adroit, inſinuant : Edwart avoit beaucoup d'amitié pour lui, & il le mit en tiers dans toutes nos parties.

Sir Patrice s'attacha à me plaire, & n'eut pas de peine à réuſſir : je n'étois pas ſur mes gardes. Il me fit un aveu aſſez libre, & je le reçus cavaliérement; mon habit m'inſpiroit de la hardieſſe & autoriſoit la ſienne. Je n'avois qu'un moyen à oppoſer à ſes attaques: l'état de notre fortune devoit nous éloigner de penſer l'un à l'autre. Je connoiſſois les préjugés de mon père & de mon frère ainé contre les Irlandois; mais je ne pou-

vois alléguer honnêtement ce motif, trop bien démenti dans mon propre cœur. Sir Patrice, prétextant une grande paſſion, ne fut pas rebuté par une auſſi foible défenſe; il redoubla d'empreſſement, continua ſes aſſiduités au château avec mon frère & ſans mon frère; & voyant que ſes affaires n'avançoient point aſſez, il uſa d'un moyen peu digne d'un galant homme, pour me mettre dans le cas de rechercher moi-même ſa main.

Dans ces entrefaites mon frère Edwart, pourvu d'un brevet de colonel, eſt tué à la tête de ſon régiment en faiſant ſon devoir. Cette mort touche vivement mon père, le grand âge & le chagrin le conduiſent au tombeau: bientôt après, ma mère languiſſante depuis quinze ans, achève ſa pénible carrière. Lady Heat-Moore & mon frère, alors docteur d'Oxford, étoient

étoient venus lui fermer les yeux, tandis que le nouveau comte de Weſtfield ſe faiſoit recevoir au parlement, alors aſſemblé.

Ma conduite, peu éclairée juſqu'alors, ne tarda pas à être connue de mes parens. J'avois perdu dans Edwart le ſeul ami, le ſeul protecteur ſur lequel j'euſſe pu compter parmi les miens. De vieux domeſtiques zélés, ou croyant l'être, déclarèrent à Lady les particularités de mon commerce avec Sir Patrice, dont notre indiſcrétion pouvoit leur avoir donné connoiſſance.

J'étois majeure; nos affaires étoient arrangées; j'avois reçu en billets, ſur la banque, cinq mille livres ſterling, faiſant le fonds de ma fortune. Je fus avertie qu'on avoit écrit au Lord Weſtfield de ſe rendre promptement chez lui. On attendoit Lady Francy, ſon épouſe, ſous peu de jours. Cette dame

étoit du caractère de Lady Heat-Moore ; & très-liée avec elle. Je craignis de voir ma famille ſe réunir contre moi, & réſolus d'aller ſecrètement à Londres chercher Sir Patrice ; la jouiſſance de ma liberté & de ma fortune me permettant de prendre hardiment la qualité & le titre de ſon épouſe.

Un domeſtique affidé me tint des chevaux prêts, & je partis en habit d'homme ; je pouvois le paroître aux yeux des autres ; mais dans un voyage aſſez long, les incommodités d'une groſſeſſe avancée de quatre mois ne m'avertiſſoient que trop que je ne l'étois pas.

Sir Patrice logeoit en Piccadilly. J'allai le matin le ſurprendre dans l'appartement qu'il occupoit. Ce fut une ſurpriſe en effet pour lui. Ses vues ne quadroient pas avec les miennes : une minute après mon arrivée, j'eus lieu

de m'en assurer. Il me reçut sans aucun empressement, avec un air d'embarras & de contrainte. Je le croyois peu instruit de mes affaires, & lui fis le détail de mon état, de nos ressources. Il parut encore plus rêveur, plus froid. Je le pressai, & voulus le piquer d'honneur : il devint ironique, insultant. Le résultat fut que le métier de soldat, que je faisois, ne quadroit pas avec le lien sérieux dans lequel je voulois m'engager. Je tombai à ses genoux, le conjurant d'avoir pitié de l'enfant dont j'allois devenir mère. Il me repoussa d'une manière outrageante. Je sus me modérer, & déterminée à le pousser à bout, je me retirai consternée en apparence & furieuse au fond du cœur.

Je me cache dans une chambre garnie aux environs de la demeure de Sir Patrice ; mon domestique, par mon

ordre, ſe met ſur ſes traces & éclaire ſes actions; attaché à la veuve d'un riche jouaillier de Londres, dans l'eſpérance de l'épouſer, il avoit perdu de vue ſes anciennes connoiſſances & lui donnoit tout ſon temps. Le ſoir, il ſe retiroit chez lui, ſeul & ſans précautions. Je m'arme de réſolution: je me mets en embuſcade au coin de la rue: je le vois venir d'un bout de la place à l'autre, je m'avance au-devant de lui & le rencontre au milieu; nous nous reconnoiſſons à la clarté de la lune. Traître, lui dis-je, rends-moi juſtice. Il me répond par une invective, & cherche à m'échapper. Je mets l'épée à la main: forcé de tirer la ſienne, il veut appeler, recule, ſe bat en retraite; je le preſſe, il ne fait que parer: je le bleſſe, il devient furieux, m'attaque à ſon tour, ſe précipite ſur mon fer en voulant me déſarmer, &

ſe fait une bleſſure mortelle. Il la jugea telle dès qu'il l'eut reçue: il tombe. Ah! Rebecca, me dit-il, vous m'avez tué! Ce mot me rendit à moi-même. Cher Patrice! m'écriai-je.... Malheureuſe! qu'ai-je fait?.... Vous vous êtes vengée, Rebecca, & je vous pardonne, prenez ſoin de moi.

Je cours à l'autre bout de la place, je trouve une chaiſe à porteur: je la conduis; je mène le bleſſé à ſon appartement, & tandis que ſon valet-de-chambre le couche, s'attache à arrêter le ſang qui coule des bleſſures, je vole pour chercher des ſecours. Je reviens bientôt avec un chirurgien habile. On poſe le premier appareil. Je ne voulois pas me retirer. Rebecca, me dit Sir Patrice, allez vous repoſer; venez demain matin dans des habits plus convenables. Faſſe le ciel

que j'aie le temps de réparer les torts dont vous avez à vous plaindre.

Je vins de très-bonne heure le lendemain. Sir Patrice avoit fait aſſembler chez lui un miniſtre, deux gens de loi, deux de ſes amis; tout étoit prêt pour notre mariage; le propriétaire de la maiſon & un parent de ſon épouſe me ſervirent de témoins, & la cérémonie ſe fit, avant la levée de l'appareil, avec toutes les précautions qui pouvoient en aſſurer la ſolidité.

Votre père étoit bleſſé à mort. Il l'étoit de ma main; il m'étoit cher... Je paſſe rapidement au moment douloureux où je le perdis, huit jours après notre union. Je lui rendis les triſtes devoirs qu'il devoit attendre de moi, m'éloignai du quartier de Piccadilly, & vins m'établir, juſqu'au moment de mes couches, dans un petit appartement, ſur la paroiſſe de

St. Paul. J'avois envoyé mon domeſtique affidé aux environs du château de Weſtfield, pour ſavoir comment ma famille auroit pris mon évaſion. Tout étoit ligué contre moi, il n'étoit queſtion que de partis violens. Mon frère le docteur, élevé depuis peu à l'évêché de Lincoln, épouſoit la haine de Lady Heat-Moore; Lady Francy, épouſe du comte de Weſtfield, s'y prêtoit; tous trois de concert animoient notre aîné, & l'avoient rendu furieux.

J'eſtimois le Lord mon frère; mais je craignois ſes préjugés, ſes emportemens, ſon caractère. Je conçus la néceſſité de m'éloigner de ma famille, de dérober à la haine de ma ſœur le ſpectacle de ma ſituation, & de chercher un aſyle où je puſſe vivre tranquille & dans l'aiſance, avec la médiocre fortune dont je me trouvois maîtreſſe.

Je ne pouvois le trouver dans Londres. Mes fonds, en y comprenant ce que j'avois recueilli de la ſucceſſion de Sir Patrice, ſe montoient à ſix mille ſix cent livres ſterling; elles étoient en actions ſur la banque; le revenu n'en étoit pas ſuffiſant pour me ſoutenir avec décence dans une ville auſſi grande & où tout eſt à ſi haut prix. Je pouvois me retirer dans une province éloignée, ou aller vivre en France. Je balançai quelque temps entre ces deux partis; enfin, mon goût & mes habitudes l'emportèrent. En vivant en Angleterre, il falloit m'aſſujettir aux occupations, à la conduite ordinaire d'une perſonne de mon ſexe, ou, en affichant une ſingularité, renoncer à la conſidération des perſonnes parmi leſquelles j'aurois à vivre. En paſſant en France ſous mon habit cavalier, je perdois de vue les gens

que je voulois fuir, j'échappois à toute eſpèce de contrainte, je doublois, pour ainſi dire, mes revenus en acquérant ma liberté. Ce projet me ſéduiſit & je m'y arrêtai.

Le temps de mes couches arriva. Vous prîtes naiſſance, mon cher Richard. De tous les amis de notre maiſon, M. Sterlook, banquier de la cité, étoit le ſeul avec qui j'euſſe conſervé des liaiſons & qui eut connoiſſance de mes aventures. Il fut votre parrain; deux amis de Sir Patrice furent témoins du baptême dans la paroiſſe de St. Paul; l'acte fut revêtu de tout ce qui pouvoit le rendre authentique.

Vous fûtes envoyé en nourrice à Backway. De-là vous deviez paſſer à Southam, comme vous l'avez fait, pour y recevoir la première éducation dans la maiſon d'une honnête veuve, nommée Miſtriſs Hallen. Quoiqu'on

cherchât ſoigneuſement à cacher qui vous pouviez être, on ne déguiſa pas votre nom de famille : il eſt très-connu en Angleterre, ſurtout en Irlande ; mais il vous étoit commun avec beaucoup d'enfans nés de la maiſon o-Berthon, & vous confondoit avec eux. Cette précaution, ſuggérée par M. Sterlook, achevoit d'éloigner tous les doutes qu'on auroit pu former par la ſuite ſur votre naiſſance. Notre famille & celle de votre père étoient pourvues d'héritiers qui vous éloignoient alors de toute prétention à une meilleure fortune, mais je voulois vous ménager les reſſources de l'avenir, & pour mettre obſtacle aux intrigues qui auroient pu vous en priver, je laiſſai tout le monde dans l'ignorance ſur votre ſort & ſur le mien.

Après avoir pourvu à ce qui vous regardoit, je vous recommandai à M.

Sterloock : je mis entre ſes mains ma petite fortune ; je lui confiai mes deſſeins, le lieu de ma retraite, & m'embarquai pour la France en habit d'homme.

J'erfai long-temps dans les différentes villes dont les côtes maritimes de ce royaume ſont bordées, ſans pouvoir me fixer dans aucune : enfin la ſituation de Marſeille me plut, & je m'y arrêtai. La langue, les uſages du pays m'étoient devenus familiers, & ce fut alors, mon cher Richard, que d'après ce que je voyois chaque jour de ce peuple folâtre & careſſant, confondue au milieu d'eux, ne voyant pas leurs chaînes, & me trouvant moi-même parfaitement libre, tenant toujours à mes idées angloiſes, je me demandois ſi la France étoit un hoſpice général, ſacrifié entièrement au plaiſir des étrangers qui y abordent,

où le peuple, gémiſſant ſous une contrainte qu'il déguiſe, fût forcé par un mouvement ſecret de rire & de danſer toute l'année pour l'amuſement de ſes hôtes.

J'aimois la diſſipation : elle m'étoit néceſſaire. Déplacée comme je l'étois à tous égards, j'avois beſoin de me fuir. Je ne formois point de liaiſon particulière : la légéreté françoiſe m'effrayoit : il ne me convenoit pas de faire mon ami d'un homme, & le commerce des femmes m'étoit inſipide. Je me livrois à tous les goûts que je vous ai fait connoître. J'avois des chevaux, des chiens. Mais m'appercevant enfin que ces fantaiſies diſpendieuſes diſſipoient trop promptement mon médiocre revenu, je cherchai des reſſources dans les arts, dans les livres, la compagnie des gens inſtruits & les ſpectacles. Ce fut dans ce nouveau cercle

cercle d'amuſemens que je puiſai l'envie de voir Paris. Le peuple de cette capitale me parut plus diſſipé & moins gai que celui de Marſeille; j'y trouvai d'ailleurs ce qui pouvoit flatter mes inclinations dans tous les genres. Les académies d'exercice m'offroient de quoi paſſer les matinées; des cours de ſciences abſtraites, miſes à ma portée, rempliſſoient les après-midi; & les ſpectacles, le reſte du vuide de la journée. Le ſoir je rentrois extrêmement fatiguée, & achevois de m'oublier dans les bras d'un ſommeil profond que je m'étois rendu néceſſaire. J'avois pris le nom de Sentri que j'ai gardé juſqu'à ce jour.

Dans les académies que je fréquentois, j'avois occaſion de voir beaucoup de jeunes gens de ma nation; mais je ne me faiſois pas connoître d'eux pour anglois, dans le deſſein de les

étudier plus à mon aiſe ; ils me prenoient, à mon parler provençal que j'avois un peu conſervé, pour un gentilhomme de ce pays-là. Il y avoit dans notre commerce je ne ſais quoi de haut, de froid & de dédaigneux. Ils me traitoient comme un françois, moi je les regardois comme des gens dont on auroit pu faire des hommes, en adouciſſant leurs mœurs, & en rectifiant des préjugés révoltans pour l'humanité ; tels qu'ils étoient, ils me paroiſſoient inſoutenables, n'étant point ſoupçonnée de ſavoir leur langue, je leur entendis tourner en ridicule un de leurs compagnons d'exercice, avec tant d'aigreur & ſi peu de retenue, qu'il me prit envie de me lier avec lui. Ils ne lui reprochoient pas un défaut dont un être raiſonnable n'eût pu s'applaudir comme d'une bonne qualité. Il étoit modeſte, doux, hon-

nête & reconnoiſſant, au point de ſe piquer d'être l'ami des françois dont il avoit reçu un accueil obligeant ou quelques légers ſervices. Il ſoutenoit qu'on ne devoit pas inſulter chez elle une nation qui n'y inſultoit perſonne, & penſoit lui-même n'avoir pas des raiſons ſuffiſantes pour la méſeſtimer. Ne pouvant le corriger de ſes travers, ſes camarades l'abandonnèrent, & il reſta ſeul avec moi. Il ſe nommoit Eſtevan, il étoit Gallois. Lorſqu'il fut ſeul je l'abordai, & lui parlai ſi bon anglois, qu'il eut lieu d'en être ſurpris. Je m'avouai pour ſon compatriote & pour ſon complice dans la façon de penſer: enfin, mon fils, à la ſuite de cette ouverture nous devînmes amis & preſqu'inſéparables, nous le ſerons toute la vie. Il n'y eut jamais d'ame plus douce, plus vraie, plus ſenſible que celle d'Eſtevan. Je pour-

rois vous en dire mille biens ; mais vous le connoîtrez, & vous en apprendrez davantage par ſon commerce. Vous lui avez déjà quelques petites obligations indirectes ; &, quand vous le reverrez, ſa figure ne vous ſera pas étrangère.

Je n'avois jamais connu que l'amour, & n'avois pas eu ſujet de m'en louer. Mon ame ſe livra à l'amitié avec toute la chaleur dont elle étoit ſuſceptible. Eſtevan, peu riche, ayant diſſipé pour ſon éducation au-delà de la ſomme qu'il pouvoit raiſonnablement ſacrifier, ſongeoit à repaſſer la mer ; je me déterminai à faire ce voyage avec lui.

Nous paſsâmes à Londres. Je vis M. Sterloock ; je ſus de vos nouvelles. On ſe louoit de votre douceur, de votre application. Je conférai avec cet

honnête banquier ſur le parti que je pourrois vous faire prendre.

L'état des familles n'avoit pas changé, mes reſſources n'étoient point augmentées, vous étiez d'un tempérament délicat; il fut décidé qu'on vous enverroit à Oxford, comme un jeune homme deſtiné à l'état eccléſiaſtique.

Eſtevan prit bientôt après le chemin de Galles, & je l'y ſuivis. Son patrimoine étoit mince, une partie en étoit abandonnée pour la ſubſiſtance d'une mère âgée & reſpectable; nous n'étions pas fort à notre aiſe, mais un ami tient lieu de bien des choſes. Je paſſai ſix mois avec lui ſans m'ennuyer, m'occupant à détruire les renards dont ſon petit territoire étoit infeſté: & je revins en France, déterminée à retourner déſormais tous les ans au pays de Galles.

Cependant j'en fus deux ſans tenir

parole. A mon ſecond voyage je trouvai Eſtevan dans l'embarras. Il étoit amoureux de la fille aînée de Miſtriſs Bullcock que vous connoiſſez: elle n'avoit que quatorze ans alors. Il n'oſoit parler de ſa paſſion ni à Miſs Anna, qui l'avoit fait naître, ni à la mère, ni à perſonne. Les circonſtances étoient au plus défavorables pour lui. Miſtriſs Bullcock venoit de perdre ſon mari, le bien qui lui reſtoit ſe trouvoit engagé à une eſpèce de juif pour 150 livres ſterling. Cet homme preſſoit pour ſe faire payer; la famille étoit dans la déſolation & au moment de ſa ruine. Mon ami Eſtevan n'y pouvoit apporter de reméde. Comment préméditer un mariage dans un état auſſi déſeſpéré? En ſuppoſant le bien de Miſtriſs Bullcock libéré, il n'étoit pas même raiſonnable d'y penſer. J'engageai mon ami à réſerver l'aveu de

ſes ſentimens pour des temps plus heureux, & déterminée à paſſer l'année entière avec lui, je ſacrifiai la plus grande partie de mes revenus pour tirer d'affaire cette eſtimable & malheureuſe famille. Je voulois qu'Eſtevan prit ce petit ſervice ſur ſon compte, mais il me nomma à Mde. Bullcock: voilà l'origine des liaiſons que j'ai conſervé avec elle.

L'année étant révolue, je retournai à Paris. L'Europe étoit en paix, & paroiſſoit devoir y être long-temps. J'eus occaſion de connoître un mouſquetaire, iſſu d'une bonne maiſon de la province de Lancaſtre. Il ſe nommoit Fitz-Martin. Croyant appercevoir en moi de l'attachement pour la France, il me dit qu'à vingt-quatre ans, que je paroiſſois avoir, il étoit étonnant que je ne cherchaſſe pas à entrer dans le ſervice, ſeul état convenable à un

homme de condition. Lui né à S. Germain, n'ayant que quinze cent francs de penſion, il ſubſiſtoit avec agrément & avec l'eſpérance de s'avancer.

M'ennuyant de ce que j'avois fait juſqu'alors, la fantaiſie d'être mouſquetaire me ſaiſit. Fitz-Martin me préſente à ſon commandant, comme un débris de la fortune des Stuarts.

Je plais : on m'agrée. De nouveau je me trouve monter à cheval; mais par état. Je vais ſouvent à Verſailles, le goût pour la chaſſe ſe réveille; bientôt le roi de France ne force pas un cerf ſans m'avoir pour compagnon ou pour témoin de ſon ſuccès. Cela vint au point de me faire remarquer.

J'arrivois un jour un peu tard pour les abois. Le roi, habitué ſans doute à me voir, dit aſſez haut pour être entendu de moi : Ah ! voilà mon mouſ-

quetaire! Trop flattée d'avoir mérité cette diſtinction, je cherchai à me faire remarquer de plus en plus; mais j'avois doublé, triplé mon écurie, & M. Sterlook m'avertit que j'avois altéré mon capital. Je pris la réſolution de m'aller confiner pour quelque temps auprès de mes amis, dans mon pays de Galles, & partis de Verſailles munie d'un bon congé.

Pendant que je vivois chez Eſtevan, la guerre avec l'Eſpagne ſe déclare: nos politiques diſoient que la France ne tarderoit pas à ſe mettre de la partie. J'aimois la perſonne du roi; mais je ne pouvois le ſervir contre ma nation. Je fus forcée de prendre mon parti, & j'envoyai ma démiſſion à mon commandant.

Sir Thomas Collwill levoit alors, avec commiſſion, une compagnie franche pour ſuivre l'amiral Anſon dans

ſon expédition des Indes. Nous nous étions vus en France; il m'offrit la lieutenance de ſa compagnie, & je l'acceptai. Cette compagnie m'offroit des moyens de ménager notre petite fortune, & peut-être de l'augmenter.

Je vous recommandai à M. Sterlook, & m'embarquai ſur le *Contre-Amiral*, avec un détachement de cent cinquante hommes. Je ne vous parle pas du voyage & de l'expédition, tout vous eſt étranger, hors le fruit que j'en ai recueilli.

Après une abſence de quatre années, & des aventures extraordinaires de tout cet armement redoutable, il ne revint en Angleterre qu'une petite poignée de monde ſur un vaiſſeau délabré, écraſé de richeſſes, & j'eus le bonheur d'en être. Nous dûmes notre conſervation au génie plein de reſſources qui nous commandoit, & à la

fortune, qui nous conduiſit au port à travers une eſcadre ennemie, à la faveur d'un brouillard. Sir Collwill étoit mort, & de droit j'étois devenu capitaine d'un corps de troupes compoſé de cinq cent hommes au départ, & réduit pour lors à trente-ſix.

J'arrive à Londres. Je vole chez M. Sterloock, âgé de ſoixante-dix-ſept ans, il étoit tombé en enfance; ſa famille venoit de le faire interdire; mes fonds étoient en sûreté. Je réclamois des papiers; l'inventaire n'étoit pas encore fait. On ne put me dire un mot de mon pauvre Richard.

Chargée de rendre compte de ma compagnie, & de ſuivre ſes intérêts à la liquidation des priſes faites par l'eſcadre, je ne pus m'abſenter de Londres. J'écris à Southam, à Miſtriſs Hallen, je ne reçois pas de réponſe; une ſeconde, une troiſième lettre, ne

ſont pas plus heureuſes; mortellement inquiète, je demande un congé de huit jours pour aller à Southam; les commiſſaires de l'amirauté, à qui je m'étois rendue trop néceſſaire, me le refuſent. Enfin, je m'adreſſe à mon ami Eſtevan & le conjure de me venir joindre, ayant le plus grand beſoin de ſes ſervices. Il me répond qu'il ne peut abandonner ſa mère qui eſt à toute extrêmité. Ma ſituation étoit déſeſpérante; ſi j'abandonnois mes devoirs, je me mettois dans le cas de perdre la fortune amaſſée pour vous avec tant de périls & de fatigues, & cependant je craignois de vous voir perdu.

Au milieu de ces alarmes, l'eſpérance de vous voir prendre dans le monde un rang ſortable à votre nom, m'excitoit à me rapprocher du chef de notre famille. Le Lord Weſtfield étoit

étoit à Londres : je le ſus. J'appris qu'il demeuroit dans la rue de Southampton, dans un appartement garni. Dans la même maiſon, un logement au-deſſus du ſien étoit ſans locataire. Je le prends. Je n'appréhendois pas d'être reconnue en paſſant devant mon frère ; je le connoiſſois pour être diſtrait. Mon uniforme, mon état actuel me mettoient à l'abri d'être ſoupçonnée par lui. J'aurois déſiré qu'un haſard nous approchât, qu'il pût prendre de la curioſité ſur mon compte. Je l'aimois, l'eſtimois ; mais je le craignois encore davantage ; en prenant mal mon temps, en m'expoſant à l'aborder dans un moment où il eût été mal diſpoſé, je pouvois échouer dans mon entrepriſe, ſans eſpérance de retour de ſa part.

Il venoit de perdre depuis peu ſon fils unique, & le pleuroit encore. Mon

domeſtique avoit appris cette nouvelle du ſien. Ses filles étoient mariées depuis trois ans aux Lords Mellfond & Etherge, chevaliers de l'ordre d'Ecoſſe & pairs de ce royaume; ſa famille le négligeoit beaucoup, & il étoit comme iſolé.

J'appris auſſi quelles étoient ſes habitudes. Hors des ſéances du parlement, il s'intriguoit avec les agioteurs en chef de Londres, pour travailler ſur les papiers publics, étoit aſſidu le ſoir aux pantomimes de Cowentgarden; le ſpectacle fini, il entroit au café, y rêvoit pendant quelque temps & ſe retiroit vers les onze heures. Je le ſuivois partout dès que mes affaires me le permettoient; obſervant toutes les précautions poſſibles pour ne lui être pas ſuſpecte.

Il faut, mon cher Richard, vous donner une idée du caractère de votre

oncle. C'eſt un des plus dignes hommes, & un des plus ſinguliers qu'ait produit l'Angleterre. Le Lord, votre grand-père, vouloit l'attacher à la cour, & l'y a retenu auprès de lui tant qu'il a vécu. Mais dès que votre oncle a dépendu de lui-même, à peine reçu à la chambre des pairs, il a renoncé à toute eſpèce de faveur; retiré dans ſes terres, il eſt cultivateur entendu, économe, & le meilleur de tous les maîtres. Pour ſes vaſſaux indigens, pour les malheureux quels qu'ils ſoient, il pouſſe la charité juſqu'à la profuſion. De retour à Londres, il fait charger des vaiſſeaux, s'intéreſſe dans l'établiſſement des manufactures, ſuit les mouvemens des fonds publics, & joue le rôle de l'homme intéreſſé. Dans la chambre des pairs, plein de bonnes intentions, il eſt inacceſſible à toute eſpèce de brigue; ſans complaiſance

pour le miniſtère, il ne le contrecarre jamais, à moins qu'il ne le ſoupçonne d'entreprendre ſur le bien public. Il mépriſe la chambre des communes, ne veut jamais traiter avec elle, & devient inutile à ſa propre compagnie par cette inflexibilité de caractère. Il a bien d'autres préjugés, je pourrois même dire d'autres manies; mais vous les connoîtrez par les détails que je dois vous faire. Du reſte, faſſe le ciel que vous lui reſſembliez par la droiture, l'intégrité & la bienfaiſance.

Depuis quinze jours j'étois attachée à le ſuivre, inutilement pour lui & pour moi, lorſqu'un ſoir étant dans le caffé de Cowent-Garden, trois hommes de mauvaiſe mine, aſſis à peu de diſtance de moi, & s'y entretenant à voix baſſe, laiſsèrent échapper ſon nom. Le ſpectacle étoit commencé, & je n'avois pu y trouver de place. La

tête appuyée ſur une main, je rêvois, & l'on pouvoit me croire endormie. Le nom de Weſtfield attira mon attention, je prêtai attentivement l'oreille ſans quitter mon attitude.

Il a dîné à Kingſarms, dit un des gens que j'écoutois, avec tels & tels; il avoit à lui ſeul trois courtiers ſur la bourſe. Bradshaw m'a dit avoir négocié pour lui la valeur de cent mille livres ſterling: il y fera bon, répondit un de leur compagnie. Je perdis la ſuite de la converſation; ils s'étoient levés, & avoient été choiſir un endroit moins ſuſpect, pour y méditer ſur ce qu'ils vouloient faire.

Le ſpectacle finiſſoit. Le Lord Weſtfield en ſort, couvert comme à ſon ordinaire, d'un ſurtout aſſez ſimple. Il demande de la limonade chaude & s'aſſied; les trois coquins avoient diſparu.

A onze heures Milord fait demander une chaiſe; il n'avoit pas même un domeſtique avec lui. La chaiſe eſt amenée: il y entre: je la ſuis; mais d'un peu loin. A peine entroit-elle dans la rue de Southampton, que j'entends du bruit, je mets l'épée à la main, je cours; la chaiſe eſt arrêtée: les coquins ſont à la portière; ils m'apperçoivent; un d'eux ſe détache & vient l'épée haute au-devant de moi; je l'étendis par terre du premier coup, & courus aux autres; mais aux cris de leur camarade, ils avoient pris la fuite. Je trouve Milord ſe débattant, criant dans la chaiſe abandonnée par les porteurs, qui, peut-être, étoient complices. Je l'aide à en ſortir, le prends par deſſous le bras, & nous regagnons ſon logement à pied.

J'avois encore à la main mon épée toute ſanglante. En entrant, j'avertis

l'hôte d'aller faire le rapport aux gens du guet de ce qui venoit d'arriver.

Le Lord Weſtfield encore troublé par le danger ne diſoit rien. Deux domeſtiques viennent pour l'éclairer; il s'appuie ſur leurs bras, gagne ſon appartement, & je le ſuis.

Il s'aſſied en entrant dans ſa chambre, me regarde fixement: c'eſt vous, me dit-il, capitaine mon voiſin, vous venez de me rendre un grand ſervice. On en vouloit à mon porte-feuille: le voilà: il n'y a que cent mille livres ſterling, vous les avez ſauvés de la main des voleurs. Je voulus dire que je m'eſtimois trop heureux de m'être trouvé à portée de lui rendre ce ſervice. Vous avez, ajouta-t-il, travaillé pour vous comme pour moi. Le porte-feuille eſt à nous deux, & vous en prendrez ce qui vous fera plaiſir; ne craignez pas de me déſobliger.

Je ne jetai pas les yeux ſur le porte-feuille. Je me trouvois auprès d'un frère dont j'aurois acheté l'amitié de tout mon ſang. Le péril qu'il venoit de courir m'étonnoit encore. L'embarras de mon état actuel, les remords ſur ma conduite paſſée, ſi peu digne de lui, l'envie de me découvrir, de tomber à ſes genoux, de lui demander ſes bontés & pour vous & pour moi; tous ces divers ſentimens m'agitoient à la fois.

Le Lord étonné de ma contenance, après s'être tu un moment, m'adreſſe la parole. Qu'eſt-ce, capitaine? Doutez-vous que je ne ſois pas aſſez noble pour vous donner trente, quarante, cinquante mille livres ſterling?

Non, répondis-je, Milord, je connois votre généroſité; le zèle, & une affection dont vous ignorez le motif, m'ont porté à vous rendre un ſervice

dont vous paroiſſez faire cas. J'aſpire à une récompenſe bien plus flatteuſe pour moi, à votre amitié....

Mon amitié ! reprit le Lord, & qui êtes-vous ? Vous revenez des Indes..... Nous ſerions-nous connus quelque part ?... Mais, en effet, vos traits ne me ſont pas abſolument étrangers..... Etes-vous anglois ?

Je ne ſavois que répondre; pendant qu'il m'examinoit, j'étois tremblante : il y avoit quelque choſe de farouche, de dur dans ſa phyſionomie.

Répondez-moi donc, pourſuivit-il : non, Milord, lui dis-je, toute troublée. Je ſuis.... françois.....

Je m'en ſuis douté, reprit-il, à votre accent, à votre allure.... Mon amitié à un françois, à un ennemi de l'état ! Allez, je vous pardonnerai d'être tout ce que vous voudrez, quand vous aurez pris mon porte-feuille.

Non, Milord, lui dis-je; j'ai l'ame trop haute pour vendre un ſervice à ce prix.

Tu ne veux pas d'argent, françois! répliqua-t-il, comme en colère, & que veux-tu donc? Qui t'a chaſſé de ton pays? Pourquoi portes-tu les armes pour nous? Parle; as-tu eu de mauvaiſes affaires? je m'intriguerai, s'il le faut, pour toi; je te ferai recommander à tous les miniſtres, à ton roi; je te tirerois de l'enfer ſi tu t'étois mis dans le cas d'y tomber.

Non, Milord, répondis-je, je ſers l'Angleterre d'affection, & n'en veux pas ſortir; je n'ai point de retour du côté de la France; je n'y ai rien commis qui m'expoſe aux rigueurs de la juſtice, & vous prie d'employer ailleurs votre crédit.

Tu veux nous ſervir, repartit Milord, tu as fait l'action d'un brave homme;

tu n'aimes pas l'argent; tu ne nous trahiras pas. Je vais intéreſſer tous les ſeigneurs de l'amirauté à ton avancement.

Encore une fois, lui dis-je, j'ai eu le bonheur de vous être utile; je vous ai demandé le prix qui me convenoit, & n'en veux point d'autre....

Quoi, françois, tu veux être mon ami! mais je ne veux pas t'aimer.... Je n'aime perſonne; pas même mes enfans..... Non..... Non..... Non, tu ne ſortiras pas de cette chambre, ou tu me diras ce que tu veux de moi.

Je ne puis vous le dire aujourd'hui, Milord..... Mais quel terme prends-tu?... Un mois, répondis-je.... Tu viendras donc chez moi à ma terre; car j'y ſerai. Voilà un ſcheling que je romps, prends en la moitié, & ſoit que tu viennes ou quelqu'un de ta

part, n'oublie pas de me faire préſenter cette pièce d'argent.

Je quittai le Lord Weſtfield, & me retirai dans mon appartement; il ſortit le lendemain de grand matin de celui qu'il occupoit au-deſſous de moi, & alla en prendre un près du Parc St. James.

Mes inquiétudes ſur votre ſort étoient cependant des plus vives, quand je vis arriver Eſtevan, couvert de deuil. Sa mère étoit morte. Prévenu par mes lettres du beſoin que j'avois de ſes ſervices, il venoit me les offrir. Mes affaires auroient pu s'arranger dans quatre à cinq jours, & me donner le loiſir de faire le voyage de Southam. Mon impatience ne me permit pas d'attendre, j'y envoyai Eſtevan. Je le chargeai de voir Miſtriſs Hallen, & de me rapporter des nouvelles poſitives d'un jeune homme confié à ſes

ſoins

ſoins, en qui je prenois le plus grand intérêt. Eſtevan partit. Je travaillai avec toute l'aſſiduité, l'empreſſement poſſible à terminer les affaires dont j'étois chargée. Déjà la liquidation des effets rapportés par l'amiral Anſon étoit faite. La part qui m'en revenoit paſſoit quarante-trois mille livres ſterling, il m'en revenoit dix-huit cent pour mes appointemens. Je reçus ces ſommes, & les joignis à celles que j'avois déjà dans la banque de MM. Sterlook fils, & fis rendre juſtice à tous ceux de ma troupe à qui elle étoit due.

Mon travail étoit à ſa fin, lorſqu'Eſtevan reparut.... Je le vois, il m'aborde d'un air embarraſſé. Et le jeune homme, lui demandai-je?.., J'apprends la mort de Miſtriſs Hallen, votre départ d'Oxford, votre voyage dans le comté de Devons, votre entrée dans la maiſon de Sir Georges Nettling.

Le chapelain de Voodſtock & le miniſtre de Buttorf, qu'Eſtevan avoit été obligé de voir, lui avoient appris toutes ces particularités. Jugez de mon ſaiſiſſement, mon cher Richard, en apprenant le triſte état auquel mon abſence, la mort de Miſtriſs Hallen, & l'indiſpoſition de notre ancien ami, M. Sterlook, vous avoient réduit. Libre de vous aller chercher, je prends mes meſures pour me rendre dans la province de Devons. Nous arrivons à Cloſtern, Eſtevan & moi. Nous nous arrêtons dans une auberge, vis-à-vis le château, pour y prendre langue. J'y vois beaucoup de mouvemens auxquels, d'abord, je ne vous croyois pas intéreſſé. La maîtreſſe de l'auberge avoit été nourrice de Milady Nettling. Pluſieurs perſonnes entroient dans la maiſon & en ſortoient précipitamment; je leur entends prononcer le

nom de Richard. On ſe parloit avec feu. Je m'approche, je demande ce qui eſt arrivé à ce Richard. Il a ſéduit, ravi la fille du maître de ce château: il eſt en fuite : on le pourſuit; Sir Georges & ſes gens montent à cheval. Je tire Eſtevan à part, nous prenons nos chevaux, nous côtoyons le parc; bientôt nous nous ſéparons. Vous deviez être en habit de livrée : votre âge, vos vêtemens vous rendoient reconnoiſſable. Jé recommande à Eſtevan, s'il vous trouve, de vous conduire à Billy-Barnes, dans une petite ferme où nous avions paſſé la nuit.

J'avois fait connoiſſance avec la fermière, appelée Miſtriſs Bitterton, & ſoit que j'euſſe été heureuſe ou non de mon côté dans ma recherche, je devois venir joindre mon ami à ce rendez-vous, à minuit.

Je ne puis vous exprimer mes inquié-

tudes. Dans le chemin où je m'engageai, je rencontrois à chaque inſtant des émiſſaires de Sir Georges qui battoient la campagne. Je voulois courir à eux, tuer leurs chevaux, les déſarmer. S'ils euſſent été maîtres de votre perſonne, je vous euſſe enlevé d'entre leurs mains au péril de ma vie. Je paſſai la journée à roder autour du château, pour voir ſi l'on ne vous y reconduiroit point par quelqu'une des avenues. La nuit me ſurprit dans ces mouvemens, & l'heure de me rendre à Billy-Barnes arriva. J'y trouvai Eſtevan ſeul; mes regards inquiets vous cherchoient autour de lui. Raſſurez-vous, mon ami, me dit-il, le jeune homme n'eſt pas ici; mais j'ai mis ordre à ce que les gens de Sir Georges ne le puiſſent trouver, & je ſais à peu-près la route qu'il a priſe.

Hier, vers les deux heures après

midi, je rencontrai à quatre milles de Cloſtern un payſan qui gardoit du bétail ; je lui dépeignis le jeune homme, & lui demandai s'il ne l'avoit pas vu paſſer. Il me montra le chemin qu'il venoit de quitter, & celui qu'il avoit pris. Je m'y fuſſe engagé ſur le champ ; mais je voyois venir de notre côté deux hommes bien montés. Je les ſoupçonnois d'être à Sir Georges, ſi ce n'étoit le Baronnet lui-même.

Je donnai une guinée au payſan, & lui en promis trois autres, ſi, interrogé par ces gens-là, il vouloit leur répondre que la perſonne qu'ils cherchoient, montée ſans ſelle ſur une jument poil-roux, s'enfuioit à toutes jambes par une route que je lui montrai. En même temps je deſcends de cheval, j'attache ma monture à un arbre, & feins d'en reſſerrer les ſangles.

Les cavaliers s'avancent : les queſ-

tions & la réponſe ſont telles que je les avois prévues ou arrangées, & les gens de Sir Georges prennent le galop, pour ſuivre la fauſſe indication que je leur faiſois donner. J'aurois voulu pouvoir m'écarter de là, pour ſuivre le chemin que le payſan m'avoit montré; mais après lui avoir donné les trois guinées, je crus devoir le garder à vue pendant quelque temps. Je voyois encore d'autres cavaliers dans la campagne, & mon homme, dans l'eſpoir d'une autre récompenſe, auroit pu changer de langage avec eux. Le jour s'avançoit: j'ai craint de manquer dans la nuit le chemin de Billy-Barnes, & m'y ſuis rendu, content de pouvoir vous faire part du ſuccès de mes petits ſoins. Je remerciai Eſtevan. Nous nous ſéparâmes de nouveau, il devoit retourner à l'auberge de Cloſtern, & y attendre de mes nouvelles, s'informer exac-

tement de ce qui ſe paſſoit au château; ſi vous étiez ramené, ſe préſenter ſur le champ pour vous réclamer, comme appartenant aux plus illuſtres maiſons de l'Angleterre, vous faire conduire chez le juge de paix; vous cautionner pour vingt mille livres ſterling, s'il le falloit, & s'offrir à garder les arrêts avec vous, juſqu'à ce que le cautionnement fut mis en règle.

Tout étoit en déſordre à Billy-Barnes. Le fermier avoit été arrêté ce jour-là, & mis en priſon pour dettes. Je n'y trouvai aucune commodité pour me repoſer. J'entrai dans la grange, & me jetai ſur la paille. J'avois pour camarades de fortune cinq à ſix Bohémiens & Bohémiennes, qui rodoient depuis pluſieurs jours dans ces cantons. Je ne pouvois dormir. Je rêvois aux moyens de vous trouver ſans faire d'éclat. Je penſois, comme je n'étois

pas connue de vous, qu'en vous cherchant, vêtue comme je l'étois, mon habit pourroit vous inſpirer de la crainte, & vous forcer à vous cacher de moi, comme de toute autre perſonne de mon apparence. L'idée me vint de me traveſtir en Bohémienne. Par-là je me procurois une entrée dans toutes les maiſons de la campagne, & le moyen d'y faire des recherches plus profondes. Vous ſavez ſi cela m'a réuſſi. Dès le ſecond jour, en diſant la bonne aventure à une femme âgée, j'appris la mienne, & que je vous trouverois chez la Dame Francy. Il falloit vous en tirer ſans bruit, faire ceſſer ceux qu'avoit occaſionné votre aventure avec Miſs Dorothée, dont j'ignorois les détails.

J'arrivai à la petite ferme où vous étiez, avec mon plan tout arrangé. Je vous habillai en fille, Je fis une hiſ-

toire, j'en imbus la famille : vous achevâtes de l'accréditer. J'annonçai la prompte arrivée de Tom Cawſſon votre père, & repris le chemin de Billy-Barnes : j'y quittai mon appareil de ſorcière, & vins rejoindre à Cloſtern mon ami Eſtevan.

J'avois bien des choſes à faire. Je voulois connoître Miſs Dorothée, ſavoir ce qui s'étoit paſſé entre vous. Elle avoit la réputation d'être une des plus riches héritières du royaume, & tout le monde ſe réuniſſoit pour faire l'éloge de ſon caractère. Si elle vous aimoit, ſi je la trouvois à mon gré, je voulois vous ménager ſa main ; mais, comment m'y prendre pour avoir de l'accès auprès d'elle ?

Sir Georges & Milady Nettling n'étoient plus au château. Votre maîtreſſe y étoit demeurée ſous la garde de Miſtriſs Brown, femme religieuſe,

charitable, & ſimple, il me falloit un prétexte pour me préſenter; voici celui que j'imaginai.

Je charge mon ami Eſtevan de me me trouver, à quelque prix que ce fût, un habillement eccléſiaſtique; il m'en trouva un très-limé, très-ſec, pour vingt guinées: je vais me traveſtir à Billy-Barnes. Je reviens à Cloſtern. On annonce un miniſtre des environs, qui veut parler à Miſtriſs Brown; les portes me ſont ouvertes ſur le champ. J'entre avec un maintien bien compoſé. Madame, lui dis-je, le fermier de Billy-Barnes, le pauvre M. Bitterton a été mis en priſon, à la pourſuite de l'intendant de Sir Georges, pour une ſomme de ſoixante & dix guinées. Un particulier de ma paroiſſe, touché de ſon état, & peut-être de quelques remords, m'a remis de quoi acquitter cette dette;

mais, Madame, quel que ſoit le motif de cette action, il deſireroit qu'elle fût ignorée de M. Bitterton, & de l'intendant de Sir Georges. Si vous vouliez, Madame, paſſer pour la bienfaitrice de ce pauvre fermier, toutes les intentions ſeroient remplies. Votre charité ne ſurprendroit ni M. Bitterton, ni perſonne, & l'intendant de Sir Georges ne pourroit pas s'autoriſer de la rentrée de ces fonds, comme d'une ſuite de ſa dureté à pourſuivre les débiteurs de ſon maître.

Mon appareil, mon maintien, mes offres, ma harangue, firent tout l'effet attendu. Miſtriſs Brown ſe prête à la bonne action : elle avoit regret de n'avoir pu être inſtruite à temps, de ne l'avoir pas fait elle-même; elle devoit dîner ſeule : elle me retient pour lui faire compagnie. La bonne Dame avoit du chagrin, & brûloit d'en par-

ler. Mon habit, le meſſage dont j'étois chargée auprès d'elle, étoient bien propres à m'attirer ſa confiance; comme je cherchois moi-même à la gagner, nous venons bientôt tous deux à notre but; elle a à me parler de l'affaire de ſa nièce, & moi à l'écouter. Je la calmai autant que je le pus ſur les ſuites de cette aventure : elle m'aſſuroit de l'innocence de ſa nièce, & l'innocence devoit éclater. J'ajoutai qu'un gentilhomme de mes amis, du comté de Kent, étoit dans un cas bien plus fâcheux. Il n'avoit qu'une fille unique, charmante par la figure, la douceur, les talens & l'eſprit. Elle avoit diſparu de la maiſon, & depuis ſix mois il la cherchoit vainement. L'hiſtoire paſſa, & je n'en voulois pas davantage.

Un laquais vint dire que Miſs Dorothée refuſoit de prendre du bouillon. Cette pauvre enfant ſe fera mourir, dit

dit la bonne tante, elle ne veut rien prendre : je ne puis lui faire entendre raiſon.

Permettriez-vous, dis-je alors, Madame, que j'euſſe l'honneur de lui parler en particulier. Ah, Monſieur ! me repartit Miſtriſs Brown, avec chaleur, que je vous aurois d'obligation ſi vous pouviez l'engager à prendre ſoin d'elle-même..... J'y vais, Madame, repris-je. La dame ſe lève. Le laquais & le bouillon nous précèdent. Nous entrons dans la chambre de la jeune Miſs.

Miſtriſs Brown m'annonce comme un de ſes amis, engage ſa nièce à vouloir bien m'écouter, & ſe retire. Je prends le bouillon de la main du domeſtique, le poſe ſur une table, & m'approche du lit.

Nous étions ſeuls alors. La jeune Miſs me reçut d'un air bien ſérieux.

J'engageai la converſation par des lieux communs de morale; il parut qu'on m'écoutoit froidement. J'eſſayai de parler du ſujet de l'affliction. Je nommai Richard: je crus appercevoir de l'émotion. Je continuai: je ſemblois prendre en lui une ſorte d'intérêt. Ce pauvre Richard! diſois-je..... Le connoiſſiez-vous, Monſieur, me dit Dorothée, d'un ton propre à m'encourager? Oui, Miſs, répondis-je, je le connois mieux qu'il ne ſe connoît lui-même.... Savez-vous où il eſt, Monſieur? Eſt-il en ſûreté? Il manque ſans doute de tout; ſes hardes ſont ici..... Non, aimable Miſs, il ne manque de rien, & déſormais ſes plus vives inquiétudes vous ont pour objet; il ne ſe pardonne pas d'avoir été la cauſe innocente... Ah, bien innocente, Monſieur; hélas, je lui témoignois quelques bontés: le pauvre garçon me baiſoit la main en-

prenant congé de moi. Si vous le voyez, Monſieur, vous pouvez lui dire que je lui pardonne de tout mon cœur, que je voudrois être en ſituation de lui faire du bien. J'ai quelques guinées dans cette bourſe, faites-les lui, je vous prie, accepter de ma part.... Non, Miſs, je ne lui porterai point ce préſent, il lui ſeroit inutile; mais votre généroſité, votre tendre compaſſion pour lui le toucheront au dernier point. Il eſt, grâces au ciel, au-deſſus du beſoin.... Ah! Monſieur, vous me raviſſez; & pourquoi s'eſt-il réduit à ſervir? il ne paroît pas né pour cet état.... Non, Miſs; je vous en dirois davantage, ſi je ne préſumois que l'intérêt que vous prenez à lui eſt un ſimple mouvement de compaſſion... Aſſurément, Monſieur, un jeune homme comme Richard réduit à être laquais, en mérite beaucoup.... Je crois vous

entendre, Miſs, & loin de le trouver à plaindre, il me paroît le plus heureux des hommes, puiſque vous avez ſu le diſtinguer dans l'état abject où le hafard l'avoit réduit pour un moment. Ne rougiſſez point, aimable Miſs, c'eſt un homme de condition, il n'eſt pas même ſans fortune; mais il y a, toujours beaucoup de diſtance de la ſienne à la vôtre. Il vous aimoit, il vous eſt attaché par tous les ſentimens dont vous êtes digne, & dont une ame honnête eſt ſuſceptible. Dans l'incertitude de ſon ſort, il n'a pas cru devoir ſe déclarer à vous. Il m'a chargé de venir vous préſenter ſes reſpects & ſes excuſes, de vous prévenir qu'il alloit employer un moyen innocent pour faire ceſſer le fâcheux éclat de l'aventure qui l'a banni d'ici : ma commiſſion ne s'étendoit pas plus loin. Je me ſuis procuré de l'accès auprès de

Madame votre tante..... J'en aurois dit davantage ; mais Miſtriſs Brown entra, elle venoit voir ſi on avoit pris le bouillon : dès que je l'entendis, je le préſentai à Miſs Dorothée, & quoiqu'il fût un peu froid, il fut avalé tout d'un trait. Miſtriſs Brown fut enchantée de voir ſa niéce plus raiſonnable : elle lui parut même en meilleure ſanté. Tout fut regardé comme un effet de mes exhortations ; & je n'obtins la permiſſion de ſortir du château qu'après avoir promis d'y revenir ; mais je ne tins pas parole. Je montai à cheval, & fus reprendre mes habits à Billy-Barnes ; nous nous rejoignimes, Eſtevan & moi, & prîmes nos meſures pour vous aller enlever de chez Mde. Francy. Arrivés à la ferme, pendant qu'Eſtevan vous aidoit à monter à cheval, je tirai à part la fermière, lui remis votre habit de

livrée, & une lettre pour une françoiſe nommée Foible. Eſtevan avoit appris dans l'auberge de Cloſtern une partie de vos aventures avec elle. Vos rigueurs y étoient célébrées, & la pauvre fille demeurée malade au château s'y mouroit, diſoit-on, du chagrin que lui cauſoit votre fuite, de celui d'être le plaſtron de tous les brocards du voiſinage. Voici le brouillon de ma lettre :

Tom Cauſſon, Ecuyer, à Mademoiſelle Foible.

" Je vous remercie, Mademoiſelle, „ des bontés que vous avez eu pour „ ma fille, pendant que ſon extrava- „ gance l'a retenue au ſervice de vos „ maîtres. Elle a été bien heureuſe de „ trouver dans leur maiſon une per- „ ſonne d'un caractère auſſi obligeant „ que l'eſt le vôtre, & elle me charge „ de vous aſſurer de ſa reconnoiſſance.

„ Je renvoie l'habit de livrée, cauſe,
„ à ce que j'ai appris, de beaucoup
„ de bruit & de ſcandale. Le peu de
„ fondement de ces diſcours les fera
„ tomber. J'euſſe écrit à Sir Georges
„ & à Milady, pour les prier de rece-
„ voir les excuſes de ma fille & les
„ miennes, mais j'ai appris leur départ.
„ J'oſe vous prier de leur faire agréer
„ nos reſpects, ainſi qu'à Miſs Doro-
„ thée. Comme ma fille rentre dans
„ ſon devoir, le reſte de l'équipage
„ laiſſé à Cloſtern lui devenant inutile,
„ je vous prie de le donner aux jeunes
„ gens qui vous remettront ma lettre.
„ Il y a parmi les hardes dix guinées
„ dans un rouleau de papier, ma fille
„ & moi vous engageons à les accep-
„ ter par amitié pour nous „.

La fermière donna cette lettre à ſes enfans pour la porter. Je leur donnai

deux guinées, & tous trois de compagnie partirent très-contens pour s'acquitter de ce petit meſſage.

Ils arrivent au château de Cloſtern, remettent la lettre, l'habit; on les interroge curieuſement. L'événement arrivé ſous leurs yeux leur avoit fait la leçon. Leur rapport fut conſtant, uniforme. Miſtriſs Brown ſe rappela le diſcours qu'un eccléſiaſtique lui avoit tenu la veille. Foible trouva les dix guinées, & un moyen d'échapper aux plaiſanteries dont on l'accabloit. On appuya l'hiſtoire, on l'orna, on l'étendit. Vingt-quatre heures après, vous paſsâtes pour fille à ſix lieues à la ronde, & bientôt après, dans l'eſprit de Sir Georges & de Milady, mais Miſs Dorothée prévenue par moi de mon petit complot, ne pouvoit en être la dupe.

Pendant ce temps nous prenions le

chemin du pays de Galles, où j'avois réſolu de vous tenir caché pour quelque temps. Je paſſois dans votre eſprit pour une magicienne ou un eſprit, & tout le monde vous prenoit pour une fille; je conçus le plan de ne point vous déſabuſer ſur mon compte, & de vous faire garder votre déguiſement. Je voulois vous gouverner ſans être connue de vous, il nous étoit important à tous deux de nous cacher. Vous ne pouviez avoir dans le monde un état gracieux, ſi le Lord Weſtfield refuſoit de vous avouer & de vous protéger. J'étois sûre que Lady Heat-Moore, l'évêque de Lincoln, les filles, les gendres de Milord me feroient échouer dans mes vues, s'ils pouvoient les pénétrer avant que j'euſſe pris d'autres meſures. Je vous conduiſois chez Miſtriſs Bullcock, réſolue de tellement vous traveſtir que nous puſſions riſ-

quer impunément de nous montrer, même à Londres, & y ſoutenir, ſans être reconnus, la vue des témoins de mon mariage & de votre baptême. Déterminée à vous en impoſer ſur mon compte, je ſaiſis toutes les occaſions qui s'offrirent de vous étonner. J'entre la première dans l'auberge d'Honyton. Je vois un jeune homme qui ſe déſole, j'en demande la cauſe. J'apprends qu'un voleur lui a pris ſon cheval; de concert avec Eſtevan, qui jouoit le rôle de mon domeſtique, je fais gliſſer dans ſa poche une bourſe & quelques guinées, & quand je le juge à propos, je la lui fais trouver. A Bridge-Water, ſorti du matin pour faire emplette d'un ajuſtement de femme, dont je voulois me ſervir le lendemain, je vois la diſpute ſurvenue entre les priſonniers françois & les payſans anglois, au ſujet de Miſs Orchard. La jeune

jeune perſonne effrayée étoit prête à s'évanouir. Je la prends ſous le bras, & la reconduis chez elle : de retour à notre auberge, je trouve moyen d'accommoder ce différend, en me ſervant du crédit que la vérité & la raiſon peuvent avoir ſur des gens diſpoſés à écouter. En rentrant à l'auberge, le haſard me fait rencontrer le ſergent de ma troupe, & une précaution que j'avois priſe le matin vous fait trouver dans votre poche la bourſe que j'y avois miſe.

Tout ce qui s'étoit paſſé depuis notre départ de chez Madame Francy devoit vous perſuader que j'étois un homme, à votre réveil le lendemain vous me voyez femme; mon deſſein n'étoit pas ſimplement de vous étonner. Nous allions chez Miſtriſs Bullcock. Je voulois y être libre, à l'abri de beaucoup de queſtions auxquelles je ne voulois

pas répondre, être maîtreſſe enfin d'en ſortir quand je voudrois. Sous le nom du capitaine Sentri, ma liberté eût été gênée; en paſſant pour ſa ſœur, je devenois maîtreſſe de mes actions. Avant d'arriver nous rencontrâmes, dans l'auberge où nous nous étions arrêtés pour dîner, trois brigands, qui, vous croyant une fille, vous inſultèrent. J'entre; je reconnois Ralph, un Irlandois, un de ces trois coquins qui complotoient dans le caffé de Cowent-Garden pour voler le Lord Weſtfield. Je l'attaque, le déſarme; Ralph, lui dis-je, dans ſon langage irlandois, ſors d'ici : ton ſignalement eſt chez le juge de paix, & tu vas être arrêté à la pourſuite du Lord Weſtfield. Les coquins prirent l'épouvante : j'en fus ravie. Nous euſſions pu les rencontrer dans le jour même, ſous toute autre forme que celle de galans, & il ne m'eut

m'eut pas été auſſi facile de les renvoyer.

Je devois trouver chez Madame Bullcock une lettre d'Eſtevan que j'avois prié de retourner à Cloſtern. Il m'y ſervoit d'eſpion : l'exprès étoit arrivé. J'appris l'effet de ma lettre à Mlle. Foible, il me donnoit des nouvelles plus intéreſſantes encore, mais plus inquiétantes.

Avant que le Lord Scarecrew ſe fût mis ſur les rangs pour épouſer Miſs Dorothée, un jeune Baronnet du comté de Suſſex, protégé par la tante, avoit fait faire des démarches. La tante enchantée de voir le Lord écarté, venoit d'écrire à la famille du Baronnet pour le faire revenir de France où il étoit, & l'on comptoit que ce mariage pourroit ſe conclure chez Miſtriſs Brown à Corn-trée ; les apprêts du départ pour cette terre étoient diſpoſés.

J'écris à Eſtevan d'aller ſur le champ à Corn-trée, & de m'y louer un petit appartement. Mon plan étoit formé, & j'étois déterminée à me mettre en état de diſputer le terrain pied-à-pied, à Sir Archibald Hottwell. Je ne pouvois agir par moi-même dans le moment préſent : mes comptes étoient rendus à l'amirauté; mais ils n'étoient pas reçus; il falloit me mettre en règle : cette néceſſité me rappeloit à Londres; je vous laiſſai à l'école du Gallois, chez Miſtriſs Bullcock, & je partis. On me demanda des éclairciſſemens; j'eſſuyai des difficultés, des délais; je fus forcée d'attendre le loiſir des ſubalternes. Enfin, après un mois d'ennui & d'impatience, je fus expédiée en règle; j'eus ma décharge & ma réforme tout à la fois.

Je voulois revenir à vous ſur le champ; mais il m'eût été bien doux

de vous porter la nouvelle de notre réconciliation avec le Lord Weſtfield, & de me montrer enfin ſous ma véritable forme. Le terme qu'il m'avoit donné pour me rendre à ſa terre étoit déjà paſſé. Je me déterminai à partir de Londres, & j'arrivai à la porte du château, ſans avoir pu convenir avec moi-même du moyen dont je pourrois me ſervir pour entamer notre épineuſe reconnoiſſance; je demande à parler au Lord : il n'étoit pas viſible. Je prie un domeſtique de dire à Milord qu'un étranger, un François, mandé par lui-même, deſiroit avoir l'honneur de le voir. On me rit au nez : Milord, me dit-on, n'a beſoin ni de danſeur, ni de perruquier, ni de marmiton, & il vous tient quitte de vos ſervices.

Je me retire dans une auberge, & concevant l'utilité du demi-ſcheling que Milord m'avoit remis, je l'enferme

dans un billet où je faiſois part de mon arrivée, & j'engage l'hôte à le porter.

Le taliſman opéra ſur le champ. Un quart-d'heure après, un valet-de-chambre vient me prier de me rendre au château, & m'introduit dans le cabinet de mon frère.

Il étoit ſeul. Tu as bien tardé, me dit-il; je craignois que tu ne me manquaſſes de parole. Puis, s'appercevant que j'étois tremblante, aſſieds-toi, car tu me parois fatigué. Parle; je ſuis ton redevable: un bienfait me pèſe; viens-tu me mettre à portée de m'acquitter?

Oui, Milord, répondis-je, en me précipitant à ſes genoux, je viens chercher auprès de vous le repos, l'honneur, le bonheur de tout ce qui m'eſt cher. Tout eſt dans vos mains.

Lève-toi, me dit-il, lève-toi. Je te croyois un homme; mais tu pleures....

Je ne ſuis pas un homme, Milord.... Tu n'es pas un homme : es-tu le diable ?... Quoi ! repris-je, preſque ſuffoquée par l'abondance de mes pleurs, ces triſtes traits ne vous rappellent point d'idées ; rien ne parle pour moi au fond de votre cœur, quand le mien eſt prêt à ſe briſer....

Que me dis-tu de tes traits, de ton cœur ? Tu es une femme, que puis-je avoir de commun avec une femme ?....

Le ſang, Milord, m'écriai-je..... La malheureuſe Rebec... Je ne pus achever. Rebecca ! dit mon frère ; ma ſœur Rebecca !..... Il n'eut pas le temps d'en dire davantage ; il étoit retombé dans ſon fauteuil : je le tenois dans mes bras : je le mouillois de mes larmes ; lui, me regardant d'un air étonné, la bouche ouverte, ſembloit privé de mouvement.

Il ſe lève tout d'un coup, & me

pouſſe ſur un ſiège; retire-toi, me dit-il, je ne veux pas que tu me faſſes pleurer... Ma ſœur Rebecca! mais qu'es-tu devenue? D'où viens-tu, folle que tu es!

Mon frère étoit attendri; je m'en apperçus. Ecoutez-moi, Milord, lui dis-je, en me remettant à ſes genoux: promettez-moi de m'accorder le pardon de ma conduite, & de me le faire obtenir de ma ſœur, de Milady Mellfont, de Milady Etheregge, de notre frère, de toute la maiſon.

Lève-toi, lève-toi, me dit-il, encore un coup, avec une ſorte d'humeur: ne t'humilie point pour tous ces gens-là; ſi tu as fait des ſottiſes nous en faiſons bien d'autres, à commencer par moi. L'évêque de Lincoln eſt un rêveur, un enthouſiaſte; Lady Heat-Moore une hypocondriaque, mes gendres ſont des ſots, & mes filles des

extravagantes qu'il faudra mettre à Bedlam. Mets-toi à ton aiſe, ma chère Rebecca, avec ces tas d'originaux. Je ne te connois pas beaucoup ; mais je t'aſſure que je fais déjà plus de cas de toi que d'eux tous. Tu t'appelois Sentri, tu es ce capitaine dont on dit du bien ; tu as bien ſervi l'Etat, tu m'as ſauvé mon porte-feuille, & peut-être la vie ; ſi tu n'es pas une honnête fille, tu es au moins un brave, un galant homme.

Soulagée par tant d'ouvertures favorables, j'entame le récit de mes aventures ; il m'écoutoit avec attention, avec intérêt. Je parlai de votre naiſſance. Tu as un fils, me dit-il, vit-il encore ? eſt-il bon ſujet ? J'augurai bien pour vous de ces deux queſtions, & pourſuivis mon récit avec la plus grande confiance. Dès que j'eus fini, je t'ai écoutée avec plaiſir, Rebecca,

dit Milord, tu m'as très-amuſé, & très-intéreſſé. Ah, parbleu! Milords mes gendres, tout n'eſt donc pas mort pour moi; & il me reſte des objets d'attachement naturels & raiſonnables. Il faut que je t'ouvre mon cœur, Rebecca. Depuis la mort de mon fils, je n'ai que des ſujets de mécontentement, de mes filles & de leurs maris. Ces gens-là regardent ma fortune comme la leur, & me prennent pour leur fermier; ils manquent même aux plus légères bienſéances. Depuis que Lady Heat-Moore eſt ſans enfans, ils n'ont nulle attention pour elle, & traitent encore plus cavaliérement notre prêtre de frère. Il a voulu leur faire quelques remontrances, ils l'ont appelé pédant: il eſt furieux. Nous ferons du bien à ton fils, ma Rebecca, va le rejoindre, va à tes affaires, ne te montre pas ici que je n'aie lié ma

partie. En diſant cela il m'embraſſoit, ſembloit me renvoyer ; mais il me retint.

Attends. Me réponds-tu que ton fils n'ait pas une goutte de ce maudit ſang irlandois.... Je fis une réponſe dont il pouvoit être ſatisfait.... Repoſe toi ſur moi, ajouta-t-il, il ne lui en reſtera pas même le nom, mais ne le préviens ſur rien ; il ne ſe connoît pas, laiſſe-le s'ignorer encore : il eſt jeune, il pourroit avoir la démangeaiſon de parler, & nous avons beſoin d'un grand ſecret. Nous avons affaire à des gens de cour, leurs intrigues nous traverſeroient. Adieu, ma Rebecca, donne moi de tes nouvelles. Je te ferai venir quand il en ſera temps.

Je vins vous rejoindre chez Miſtris Bullcock, & nous partîmes pour le comté de Suſſex. Nous arrivâmes à Corn-trée. J'eus beſoin de me ménager

une connoiſſance dans la maiſon de Miſtriſs Brown : & je trouvai moyen de me lier avec M. Jackmann, & bientôt nous eumes accès dans le château. Sir Archibald faiſoit ſa cour à Miſs Dorothée, & peu de progrès dans ſon cœur; mais les deux familles preſſoient vivement la jeune perſonne, & comme le cavalier étoit aimable, elle pouvoit ſe laiſſer décider en ſa faveur. En vous introduiſant dans le château ſous votre habit Gallois, je vous mettois dans le cas de vivre familièrement avec elle, & de trouver les occaſions de vous déclarer, s'il en étoit beſoin. Alors je vous euſſe appris qui vous étiez, l'honnête fortune à laquelle vous pouviez prétendre, & je ne doute point que vous ne l'euſſiez décidée à refuſer les offres brillantes du Baronnet. Mais il ne nous donna pas la peine de lui diſputer le cœur de ſa maîtreſſe.

Il ſe perdit lui-même par eſprit de légéreté & de débauche. Je m'apperçus qu'il vous regardoit avec affectation dès le premier jour de notre apparition au château. Il me louoit avec exagération devant moi, il ſe jeta à ma tête; en un mot, ce qu'il faiſoit pour moi n'avoit ni le caractère de la nation, ni celui de la vérité.

J'avois pris quelques informations ſur ſes mœurs, je ſuſpectai ſes motifs. Je vous tins exacte compagnie, pour donner par la contrainte un degré de chaleur de plus au goût paſſager dont il vous honoroit. Il profite du premier inſtant où je vous abandonne, pour vous en entretenir, enfin pour vous en écrire. Je fis ſemblant de déchirer ſa lettre à l'inſtant où vous me la remîtes; mais je vous trompois.

Obligée de revenir à Weſtfield, je parlai à M. Jackmann de l'embarras

où je me trouvois, devant vous laiſſer à la diſpoſition d'un domeſtique.... Je la garderai, moi, dit le bonhomme.... Elle eſt bien jeune, repris-je.... Hé bien, je propoſerai à Miſtriſs Brown de la prendre avec elle..... C'eſt, repartis-je, l'expoſer encore plus: c'eſt la livrer à ſon ennemi. Alors je remets au miniſtre la lettre de Sir Archibald.

Cet honnête eccléſiaſtique, aſſez mal traité dans cette épître, fut épouvanté par ce trait qui annonçoit la ſcélérateſſe & la débauche; il porte la lettre au château, la donne à Miſtriſs Brown. Une heure après, la dame elle-même donne le congé au baronnet, ſans faire part à Miſs Dorothée du motif. On craignoit, comme vous deviez demeurer près d'elle, que cela ne lui donnât quelque petit dépit contre vous. Entre mon retour à Corn-trée & le moment

où

où nous ſommes montés en chaiſe pour nous rendre ici, il ne s'eſt rien paſſé dont j'aie beſoin de vous donner l'explication; mais, à ſix milles du château de Weſtfield, maîtreſſe de conduire la converſation où je voulois, je l'ai faite rouler ſur le choix des états. Je vous contrariois, je vous impatientois. Je vous forçai, pour ainſi dire, de me demander à être Lord, comme pour me mettre au défi. Loin de me déconcerter, quand vous eûtes fait votre choix, je vous ordonnai d'aſſeoir votre titre ſur celui de tous les châteaux que nous pouvions voir, & qui vous plairoit le plus. Nous découvrions alors le château & le parc dans lequel nous ſommes, dans toute ſon étendue. Je vous l'offris, & vous le préférâtes à quatre à cinq maiſons particulières aſſez belles, mais ſimples. Ce choix étoit naturel. Le récit de

mon aventure avec votre oncle vous met à portée d'expliquer ce qui vous eſt arrivé chez lui. Pardonnez-moi, mon cher fils, de m'être prévalue de votre crédulité. A un certain point elle m'étoit néceſſaire. D'ailleurs, ſi c'eſt un défaut dans les perſonnes, dont des études ſuivies, l'âge & l'expérience ont établi, raffermi les principes, ce n'en eſt pas un pour un jeune homme qui ſort à dix-huit-ans d'un collége; il peut douter & croire, ſans être repréhenſible, pourvu que ce ne ſoit pas trop légèrement & ſans ſujet. Comme il n'a rien approfondi, l'indéciſion même eſt en lui une preuve de jugement & de ſagacité naturelle.

Il me reſte maintenant à vous dire quelles ſont nos eſpérances. Lady Heat-Moore & l'évêque de Lincoln, parfaitement reconciliés avec moi, vous reconnoiſſent; vous ſerez l'héritier de

l'évêque; Lady Heat-Moore vous donne dès-à-présent une superbe terre qu'elle possède dans le comté de Sommerset. Elle vaut trois mille livres sterling de revenu; mais ce présent n'est pas gratuit. Elle a besoin de vingt mille livres pour arranger ses affaires; je les lui prête sans intérêts, & vous les retrouverez un jour dans sa succession. Le Lord, votre oncle, fait passer le titre de la maison sur votre tête, & la terre où nous sommes, qui porte notre nom; elle vaut mieux de quatre mille livres sterling de rente, & vous en jouirez après lui. Il vous fera un présent de nôces convenable; résolue de vivre désormais avec vous, je ne me réserverai que ce qui me sera nécessaire. Ainsi, mon fils, vous n'êtes point un parti à dédaigner pour la famille de Miss Dorothée. Tandis que les Lords Mellfond & Etheregge négocieront à

la cour pour votre élévation au rang de Pair, & vis-à-vis du Lord Hallifax, pour l'engager à demander lui-même à Sir Georges Nettlling la main de ſa fille pour vous, Lady Heat-Moore, qui connoît Lady Nettlling, ſe chargera d'obtenir ſon agrément, & moi je pars pour Corn-trée, où je vais tâcher de décider en votre faveur Miſtriſs Brown & Dorothée. Je vous laiſſe, mon cher fils, auprès de votre oncle; vous devez le connoître actuellement par ce que je vous ai dit. Méritez ſon amitié & ſon eſtime, cherchez tous les moyens de l'obliger; vous le devez par intérêt pour vous-même; vous le devez encore plus par reconnoiſſance. Richard avoit écouté avidement ſa mère. La nuit étoit ſurvenue ſans qu'il ſe fût apperçu que le jour eût baiſſé. Pénétré de tant de marques de bontés qu'il éprouvoit de toutes parts, rendu

muet par la force du ſentiment dont il étoit affecté, il ſerroit la main de Lady o-Berthon, & ne s'exprimoit que par ce ſigne d'attendriſſement. A meſure que ſon ſort ſe dévoiloit, il lui ſembloit que ſon eſprit prenoit de l'étendue, & ſon ame de l'eſſor; ſa fortune ne le ſurprenoit point, il l'enviſageoit avec modeſtie, avec un noble déſintéreſſement; il en étoit déjà digne par ſa modération dans la proſpérité, par l'uſage qu'il ſe propoſoit d'en faire. De retour au château, il y trouva le Lord ſeul, & partagea avec ſa mère les tendres careſſes de ce ſeigneur, prévenu d'une véritable affection pour lui, & le regardant déjà comme ſon fils.

Lady o-Berthon, dans ſon équipage de capitaine, prit le lendemain la route du comté de Suſſex. Richard, demeuré ſeul à Weſtfield, eſſuya ſans doute quelques traits de ſingularité,

même de bruſquerie; mais ces petits orages étoient paſſagers, & n'eût-il pas commencé à reſſentir beaucoup d'attachement & de reſpect pour ſon oncle, ſon caractère ayant été plié, & pour ainſi dire, refondu dans les différentes épreuves auxquelles le faux capitaine l'avoit ſoumis, le peu qu'il éprouvoit de contrariétés ne lui donnoit pas un inſtant d'humeur. Il trouvoit moyen de déférer continuellement au Lord, ſans compromettre l'idée qu'on pouvoit ſe faire de ſon propre jugement, ſans flatterie & avec bienſéance. Ce ſeigneur en étoit étonné. Il n'avoit l'idée que de deux caractères, le dur, c'étoit le ſien; le complaiſant, il le trouvoit bas & au-deſſous d'un Anglois; celui de ſon neveu lui paroiſſoit tout à la fois liant & noble: il ne vouloit pas gâter le jeune homme; mais il ſe diſoit à lui-même: Voilà

comme il faudroit que fuſſent nos Anglois : nous ne connoiſſons pas de milieu ; nous ſommes toujours extrêmes. Enfin, ſon neveu le guériſſoit peu-à-peu de ſa miſantropie, défaut qui obſcurciſſoit ſes heureuſes qualités, & le privoit de tout agrément dans la jouiſſance de ſa fortune.

Dix jours après le départ de Lady o-Berthon, Richard reçut d'elle une lettre. " Mon cher fils, lui écrivoit-„ elle, Miſtriſs Brown ſe fiant à mon „ caractère, connoiſſant le nom de „ Weſtfield, a donné les mains à mes „ propoſitions dès la première ouver-„ ture. Il s'agiſſoit de décider ſa nièce „ à s'établir : c'étoit, ſelon ſa penſée, „ le plus difficile de ma négociation. „ J'ai demandé la permiſſion de parler „ en particulier à Miſs Dorothée, & „ je l'ai obtenue. Je ne ſais ſi l'on „ m'eût écoutée juſqu'au bout, lorſque

„ j'ai parlé d'un mariage avec un pair
„ du royaume, ſi ce pair ne ſe fut
„ appelé Richard. Ce nom a je ne ſais
„ quel pouvoir pour s'attirer l'atten-
„ tion. J'ai continué à m'acquitter de
„ mon ambaſſade, & pour ménager
„ la ſurpriſe & ne pas cauſer de révo-
„ lution, j'ai parlé d'une indiſpoſi-
„ tion qu'on avoit eue à Cloſtern,
„ d'un eccléſiaſtique qui s'y étoit fait
„ voir. On m'enviſage, mon cher
„ Richard, on rappelle ſes idées. Quoi!
„ c'étoit vous, M. Sentri, qui me
„ fûtes amené par ma tante ſous cet
„ habit! Oui, aimable Miſs, ai-je
„ répondu, je venois alors vous parler
„ pour Richard, & c'eſt pour le même
„ Richard que je viens vous demander
„ votre main. Je n'ai point eſſuyé de
„ refus, mon cher fils. On m'a de-
„ mandé des nouvelles de Bekit. Bekit!
„ ai-je répondu, d'un air myſtérieux,

„ gardez-nous le ſecret, chère Miſs.
„ C'étoit..... c'étoit la ſœur de votre
„ amie Miſs Cawſſon : c'étoit Miſs
„ Cawſſon elle-même ; c'étoit.... &
„ moi il fut un temps qu'on m'appeloit
„ Tom Cawſſon.... Dorothée veut
„ s'écrier : elle veut dire mille choſes ;
„ mais je m'étois ſauvée en riant, dans
„ l'appartement de Miſtriſs Brown. Je
„ lui faiſois part du ſuccès de mon
„ ambaſſade. Je lui remettois les let-
„ tres du Lord & de l'évêque vos
„ oncles. Nous faiſions les réponſes
„ de concert. J'engageois la tante à
„ s'intéreſſer pour vous auprès de ſon
„ frère & de ſa belle ſœur. On a fait
„ ce que j'ai voulu. Tout a été le mieux
„ du monde. M. Jackmann, prévenu
„ de mon arrivée, eſt entré. Nous nous
„ embraſſons. Et Bekit, la chère Bekit,
„ m'a-t-il demandé. Bekit ? ai-je
„ répondu ; j'en ſuis fâché, mon cher

„ ami; mais je n'en ſuis plus le maître.
„ Le Lord Weſtfield, notre allié,
„ notre protecteur, notre ami, s'en
„ eſt emparé; il la marie richement....
„ Le Lord Weſtfield! a-t-il dit....
„ Lui-même, ai-je répondu; il con-
„ noît votre amitié pour nous: il vous
„ en ſait gré; il s'eſt même donné des
„ mouvemens pour vous procurer un
„ très-bon établiſſement, & voilà le
„ portrait de votre maîtreſſe. Le bon-
„ homme m'écoutoit, la bouche
„ béante; il jette les yeux ſur un papier
„ que je lui donne à lire; c'étoit la
„ nomination faite de ſa perſonne au
„ doyenné de Perthunn, par l'évêque
„ de Lincoln. J'y joins le détail des
„ revenus. Ah! mon cher fils, le ſédui-
„ ſant objet qu'un doyenné de ſept
„ cent livres ſterling de rente! La
„ joie de notre ami m'a fait plaiſir &
„ compaſſion en même temps. Je l'ai

„ appelé M. le doyen; je l'ai ravi. Je
„ lui ai demandé la réſignation de ſon
„ bénéfice de Corn-trée en faveur de
„ M. Boſton, chapelain de Voodſtook.
„ Miſtriſs Brown y a donné les mains,
„ & nous avons mis l'affaire en règle.
„ La nouvelle doit en être arrivée à
„ Voodſtook. Après avoir penſé à vous
„ & à vos amis, j'ai jugé devoir m'oc-
„ cuper des miens. Je parts pour notre
„ pays de Galles. Je vais marier Eſte-
„ van avec Miſtriſs Anna Bullcock.
„ De-là nous comptons revenir à vos
„ nôces. Adieu, mon cher Richard,
„ méritez l'amitié de votre oncle, les
„ faveurs du ciel. Vous avez toute la
„ tendreſſe & la bénédiction de votre
„ mère „.

Richard porta cette lettre à ſon oncle. Le Lord venoit d'en recevoir de ſes gendres, de Lady Heat-Moore, & de

l'évêque de Lincoln. L'affaire de la pairie étoit arrangée, & devoit paſſer à la première ſéance du parlement dans huit jours. Lady Heat-Moore avoit rendu une viſite à Lady Nettlling, qui s'étoit trouvée très-honorée de la recherche que l'on faiſoit de ſa fille pour l'héritier de la maiſon de Weſtfield. Sur la propoſition que lui avoit faite le Lord Hallifax, Sir Georges Nettlling enchanté, au lieu de ſix mille livres ſterling de rente en fonds de terre, en offroit noblement huit. Miſtriſs Brown y en joignoit deux, & l'aſſurance de tout ſon bien. Le comte de Weſtfield jouiſſoit plus que Richard même, de cette perſpective de fortune. Richard n'enviſageoit que la poſſeſſion de Dorothée, &, dans ſon idée, le plus ou le moins de richeſſes ne pouvoient rien ajouter à ſon bonheur. Cependant les deux familles, de concert,

cert, en hâtoient le moment. Déjà le lieu de la cérémonie étoit réglé. L'évêque de Lincoln devoit la faire dans le château, dont Lady Heat-Moore faiſoit préſent à Richard. Le jour choiſi étant arrivé, tout ce qui devoit compoſer la brillante aſſemblée prend le chemin du comté de Sommerſet. Miſtriſs Brown, retenue par une indiſpoſition, n'ayant pu accompagner ſa nièce, Sir Georges Nettling étoit venu la chercher. Lady Heat-Moore, & Lady Nettling venoient de compagnie. L'évêque de Lincoln, le comte de Weſtfield, les Lords Mellfont, Etheregge & leurs épouſes, Lady o-Berthon en habit convenable, & Eſtevan accompagnoient le nouveau marié. Au moment de la rencontre, Sir Georges Nettling & Milady ſon épouſe furent frappés de l'éclat de la figure de leur gendre, & de l'idée de l'avoir vu quel-

que part. Mais l'impoſant du cortège & de la ſituation préſente éloignoient toutes les idées du laquais Richard & de Miſs Cawſon. Les amans ſeuls ſe reconnurent. Ils parurent honteux, embarraſſés en préſence l'un de l'autre : en ſuppoſant qu'ils ne ſe fuſſent jamais vus, ils devoient l'être ; mais l'embarras venoit de la contrainte où les tenoient tant de regards attachés ſur eux, & qui les empêchoient de ſe témoigner leur ſatisfaction réciproque. Sir Georges s'écrioit : voilà le plus beau couple de l'Angleterre ; le reſte de la compagnie applaudiſſoit dans des termes plus meſurés. On marche vers la chapelle du château. Les amans ſont unis.

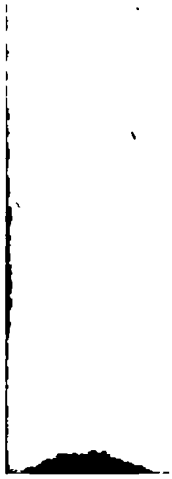
Foible & Molly regardoient la cérémonie. Foible ne pouvoit s'empêcher de dire : le marié reſſemble à Miſs Cawſon comme une goutte d'eau à

une autre. Il reſſemble bien plus, diſoit Molly, à la Galloiſe dont je vous ai parlé. De quelque côté que je tourne maintenant, je ne rencontre plus que de ces grands yeux bleus, coupés en amande, & de ces paupières noires, longues de cela.... propres à faire tourner la tête; j'en ſuis perſécutée.

Richard & Dorothée furent heureux, & le ſont encore. Ils partagent leurs reſpects & leur tendreſſe entre Lady o-Berthon & le Lord Weſtfield; ils ont des enfans dont les diſpoſitions donnent les plus heureuſes eſpérances; ils ſont les bienfaiteurs de tous ceux qui les entourent. Lady o-Berthon eſt leur amie & leur conſeillère, elle a renoncé pour toujours aux voyages & à l'appareil guerrier. Eſtevan a quitté le pays de Galles, & s'eſt fixé dans le comté de Sommerſet. Il a pardonné au capitaine Sentri de lui avoir caché

les aventures de Miſs Rebecca Weſtfield, & les nœuds de leur amitié ſe reſſerrent chaque jour de plus en plus.

LE
DIABLE
AMOUREUX.



AVIS
DE
L'ÉDITEUR.

Cet ouvrage parut dans ſa nouveauté, enrichi de gravures plus que groteſques, qui partoient toutes de la main de nos meilleurs maîtres. Un homme de beaucoup d'eſprit y joignit alors une préface que l'on retranche à regret dans cette édition : elle contenoit une critique auſſi fine qu'agréable ; mais comme elle étoit preſqu'entièrement relative aux eſtampes, dont on n'a pas juge à propos de faire tirer de nouvelles épreu-

ves, on a cru devoir la ſupprimer : elle perdroit aujourd'hui, faute de pouvoir être entendue, preſque tout ce qu'elle avoit d'agrément.

LE DIABLE AMOUREUX.

NOUVELLE ESPAGNOLE.

J'ÉTOIS à vingt-cinq ans capitaine aux gardes du roi de Naples : nous vivions beaucoup entre camarades, & comme de jeunes gens, c'eſt-à-dire, des femmes, du jeu, tant que la bourſe pouvoit y ſuffire, & nous philoſophions dans nos quartiers quand nous n'avions plus d'autre reſſource.

Un ſoir, après nous être épuiſés en raiſonnemens de toute eſpèce autour d'un très-petit flacon de vin de Chypre & de quelques marons ſecs, le diſcours tomba ſur la cabale & les cabaliſtes.

Un d'entre nous prétendoit que c'étoit une ſcience réelle, & dont les opérations étoient sûres ; quatre des plus jeunes lui ſoutenoient que c'étoit un amas d'abſurdités, une ſource de friponneries, propres à tromper les gens crédules & amuſer les enfans.

Le plus âgé d'entre nous, flamand d'origine, fumoit ſa pipe d'un air diſtrait, & ne diſoit mot. Son air froid & ſa diſtraction me faiſoient ſpectacle à travers ce charivari diſcordant qui nous étourdiſſoit, & m'empêchoit de prendre part à une converſation trop peu réglée pour qu'elle eût de l'intérêt pour moi.

Nous étions dans la chambre du fumeur ; la nuit s'avançoit : on ſe ſépara, & nous demeurâmes ſeuls, notre ancien & moi.

Il continua de fumer flegmatiquement ; je demeurai les coudes appuyés

ſur la table, ſans rien dire. Enfin mon homme rompit le ſilence.

Jeune homme, me dit-il, vous venez d'entendre beaucoup de bruit: pourquoi vous êtes-vous tiré de la mêlée?

C'eſt, lui répondis-je, que j'aime mieux me taire, que d'approuver ou blâmer ce que je ne connois pas: je ne ſais pas même ce que veut dire le mot de *cabale*.

Il a pluſieurs ſignifications, me dit-il: mais ce n'eſt point d'elles dont il s'agit, c'eſt de la choſe. Croyez-vous qu'il puiſſe exiſter une ſcience qui enſeigne à transformer les métaux, & à réduire les eſprits ſous notre obéiſſance?.....

Je ne connois rien des eſprits, à commencer par le mien, ſinon que je ſuis sûr de ſon exiſtence. Quant aux métaux, je ſais la valeur d'un carlin

au jeu, à l'auberge & ailleurs, & ne peux rien aſſurer ni nier ſur l'eſſence des uns & des autres, ſur les modifications & impreſſions dont ils ſont ſuſceptibles.

Mon jeune camarade, j'aime beaucoup votre ignorance; elle vaut bien la doctrine des autres: au moins vous n'êtes pas dans l'erreur, & ſi vous n'êtes pas inſtruit, vous êtes ſuſceptible de l'être. Votre naturel, la franchiſe de votre caractère, la droiture de votre eſprit me plaiſent: je ſais quelque choſe de plus que le commun des hommes: jurez-moi le plus grand ſecret ſur votre parole d'honneur, promettez de vous conduire avec prudence, & vous ſerez mon écolier.

L'ouverture que vous me faites, mon cher Soberano, m'eſt très-agréable. La curioſité eſt ma plus forte paſſion. Je vous avouerai que naturelle-

ment j'ai peu d'empreſſement pour nos connoiſſances ordinaires ; elles m'ont toujours ſemblé trop bornées, & j'ai deviné cette ſphère élevée dans laquelle vous voulez m'aider à m'élancer : mais quelle eſt la première clef de la ſcience dont vous parlez ? Selon ce que diſoient nos camarades en diſputant, ce ſont les eſprits eux-mêmes qui nous inſtruiſent ; peut-on ſe lier avec eux ?

Vous avez dit le mot, Alvare : on n'apprendroit rien de ſoi-même ; quant à la poſſibilité de nos liaiſons, je vais vous en donner une preuve ſans réplique.

Comme il finiſſoit ce mot, il achevoit ſa pipe : il frappe trois coups pour faire ſortir le peu de cendres qui reſtoit au fond, la poſe ſur la table aſſez près de moi. Il élève la voix : Calderon, dit-il, venez chercher ma pipe ; allumez-la, & rapportez-la moi.

Il finiſſoit à peine le commandement, je vois diſparoître la pipe, & avant que j'euſſe pu raiſonner ſur les moyens, ni demander quel étoit ce Calderon chargé de ſes ordres, la pipe allumée étoit de retour; & mon interlocuteur avoit repris ſon occupation.

Il la continua quelque temps, moins pour ſavourer le tabac que pour jouir de la ſurpriſe qu'il m'occaſionnoit; puis ſe levant, il dit: je prends la garde au jour, il faut que je repoſe. Allez vous coucher; ſoyez ſage, & nous nous reverrons.

Je me retirai plein de curioſité & affamé d'idées nouvelles, dont je me promettois de me remplir bientôt par le ſecours de Soberano. Je le vis le lendemain, les jours enſuite; je n'eus plus d'autre paſſion; je devins ſon ombre.

Je lui faiſois mille queſtions; il éludoit

éludoit les unes & répondoit aux autres d'un ton d'oracle. Enfin, je le preſſai ſur l'article de la religion de ſes pareils. C'eſt, me répondit-il, la religion naturelle. Nous entrâmes dans quelques détails; ſes déciſions cadroient plus avec mes penchans qu'avec mes principes, mais je voulois venir à mon but & ne devois pas le contrarier.

Vous commandez aux eſprits, lui diſois-je; je veux comme vous être en commerce avec eux : je le veux, je le veux.

Vous-êtes vif, camarade, vous n'avez pas ſubi votre temps d'épreuve; vous n'avez rempli aucune des conditions ſous leſquelles on peut aborder ſans crainte de cette ſublime cathégorie....

Eh! me faut-il bien du temps?.... Peut-être deux ans.... J'abandonne ce projet, m'écriai-je; je mourrois

d'impatience dans l'intervalle. Vous êtes cruel, Soberano. Vous ne pouvez concevoir la vivacité du desir que vous avez créé dans moi : il me brûle....

Jeune homme, je vous croyois plus de prudence, vous me faites trembler pour vous & pour moi. Quoi ! vous vous expoſeriez à évoquer des eſprits ſans aucune des préparations... ?

Eh ! que pourroit-il m'en arriver ?.... Je ne dis pas qu'il dût abſolument vous en arriver du mal ; s'ils ont du pouvoir ſur nous, c'eſt notre foibleſſe, notre puſillanimité qui le leur donne : dans le fond, nous ſommes nés pour les commander..... Ah, je les commanderai..... Oui, vous avez le cœur chaud, mais ſi vous perdez la tête, s'ils vous effraient à certain point ?....

S'il ne tient qu'à ne les pas craindre, je les mets au pis pour m'effrayer..... Quoi ! quand vous verriez le

Diable?.... Je tirerois les oreilles au grand Diable d'enfer.....

Bravo! Si vous êtes ſi sûr de vous, vous pouvez vous riſquer, & je vous promets mon aſſiſtance. Vendredi prochain je vous donne à dîner avec deux des nôtres, & nous mettrons l'aventure à fin.

Nous n'étions qu'à mardi : jamais rendez-vous galant ne fut attendu avec tant d'impatience. Le terme arrive enfin; je trouve chez mon camarade deux hommes d'une phyſionomie peu prévenante : nous dînons. La converſation roule ſur des choſes indifférentes.

Après dîner, on propoſe une promenade à pied vers les ruines de Portici. Nous ſommes en route : nous arrivons. Ces reſtes des monumens les plus auguſtes écroulés, briſés, épars, couverts de ronces, portent à mon

imagination des idées qui ne m'étoient pas ordinaires. Voilà, disois-je, le pouvoir du temps sur les ouvrages de l'orgueil & de l'industrie des hommes. Nous avançons dans les ruines, & enfin nous sommes parvenus presque à tâtons, à travers ces débris, dans un lieu si obscur, qu'aucune lumière extérieure n'y pouvoit pénétrer.

Mon camarade me conduisoit par le bras; il cesse de marcher & je m'arrête. Alors un de la compagnie bat le fusil & allume une bougie. Le séjour où nous étions s'éclaire, quoique foiblement, & je découvre que nous sommes sous une voûte assez bien conservée, de vingt-cinq pieds en quarré à peu près, & ayant quatre issues. Nous observions le plus parfait silence. Mon camarade, à l'aide d'un roseau qui lui servoit d'appui dans sa marche, trace un cercle autour de lui

ſur le ſable léger dont le terrain étoit couvert, & en ſort après y avoir deſſiné quelques caractères. Entrez dans ce penthacle, mon brave, me dit-il, & n'en ſortez qu'à bonnes enſeignes.....

Expliquez-vous mieux, à quelles enſeignes en dois-je ſortir ?.... Quand tout vous ſera ſoumis, mais avant ce temps, ſi la frayeur vous faiſoit faire une fauſſe démarche, vous pourriez courir les riſques les plus grands.

Alors il me donne une formule d'évocation courte, preſſante, mêlée de quelques mots que je n'oublierai jamais. Récitez, me dit-il, cette conjuration avec fermeté, & appelez enſuite à trois fois clairement *Béelzébut*, & ſurtout n'oubliez pas ce que vous avez promis de faire.

Je me rappelai que je m'étois vanté de lui tirer les oreilles. Je tiendrai parole, lui dis-je, ne voulant pas en

avoir le démenti. Nous vous ſouhaitons bien du ſuccès, me dit-il, quand vous aurez fini vous nous avertirez. Vous êtes directement vis-à-vis de la porte par laquelle vous devez ſortir pour nous rejoindre. Ils ſe retirent.

Jamais fanfaron ne ſe trouva dans une criſe plus délicate : je fus au moment de les rappeler ; mais il y avoit trop à rougir pour moi ; c'étoit d'ailleurs renoncer à toutes mes eſpérances. Je me raffermis ſur la place où j'étois, & tins un moment conſeil. On a voulu m'effrayer, dis-je ; on veut voir ſi je ſuis puſillanime. Les gens qui m'éprouvent ſont à deux pas d'ici, & à la ſuite de mon évocation je dois m'attendre à quelque tentative de leur part pour m'épouvanter. Tenons bon ; tournons la raillerie contre les mauvais plaiſans.

Cette délibération fut aſſez courte,

quoiqu'un peu troublée par le ramage des hiboux & des chats-huants qui habitoient les environs, & même l'intérieur de ma caverne.

Un peu raſſuré par mes réflexions, je me raſſeois ſur mes reins, je me piéte; je prononce l'évocation d'une voix claire & ſoutenue, & en groſſiſſant le ſon, j'appelle à trois repriſes & à très-courts intervalles, *Béelzébut.*

Un friſſon couroit dans toutes mes veines, & mes cheveux ſe hériſſoient ſur ma tête.

A peine avois-je fini, une fenêtre s'ouvre à deux battans, vis-à-vis de moi, au haut de la voûte: un torrent de lumière plus éblouiſſante que celle du jour fond par cette ouverture: une tête de chameau horrible, autant par ſa groſſeur que par ſa forme, ſe préſente à la fenêtre, ſurtout elle avoit des oreilles démeſurées. L'odieux fan-

tôme ouvre la gueule, & d'un ton aſſorti au reſte de l'apparition, me répond : *Che vuoi ?*

Toutes les voûtes, tous les caveaux des environs retentiſſent à l'envi du terrible *Che vuoi ?*

Je ne ſaurois peindre ma ſituation ; je ne ſaurois dire qui ſoutint mon courage & m'empêcha de tomber en défaillance à l'aſpect de ce tableau, au bruit plus effrayant encore qui retentiſſoit à mes oreilles.

Je ſentis la néceſſité de rappeler mes forces : une ſueur froide alloit les diſſiper : je fis un effort ſur moi. Il faut que notre ame ſoit bien vaſte & ait un prodigieux reſſort ; une multitude de ſentimens, d'idées, de réflexions touchent mon cœur, paſſent dans mon eſprit, & font leur impreſſion toutes à la fois.

La révolution s'opère, je me rends

maître de ma terreur. Je fixe hardiment le ſpectre.

Que prétends-tu toi-même, téméraire, en te montrant ſous cette forme hideuſe?

Le fantôme balance un moment: Tu m'as demandé, dit-il, d'un ton de voix plus bas..... L'eſclave, lui dis-je, cherche-t-il à effrayer ſon maître? Si tu viens recevoir mes ordres, prends une forme convenable & un ton ſoumis.

Maître, me dit le fantôme, ſous quelle forme me préſenterai-je pour vous être agréable?

La première idée qui me vint à la tête étant celle d'un chien; viens, lui dis-je, ſous la figure d'un épagneul. A peine avois-je donné l'ordre, l'épouvantable chameau allonge le col de ſeize pieds de longueur, baiſſe la tête juſqu'au milieu du ſallon, & vomit un

épagneul blanc à ſoies fines & brillantes, les oreilles traînantes juſqu'à terre.

La fenêtre s'eſt refermée, toute autre viſion a diſparu, & il ne reſte ſous la voûte, ſuffiſamment éclairée, que le chien & moi.

Il tournoit tout autour du cercle en remuant la queue, & faiſant des courbettes. Maître, me dit-il, je voudrois bien vous lécher l'extrêmité des pieds; mais le cercle redoutable qui vous environne me repouſſe.

Ma confiance étoit montée juſqu'à l'audace: je ſors du cercle, je tends le pied, le chien le léche; je fais un mouvement pour lui tirer les oreilles, il ſe couche ſur le dos comme pour me demander grâce, je vis que c'étoit une petite femelle. Léve-toi, lui dis-je; je te pardonne: tu vois que j'ai compagnie; ces Meſſieurs attendent à

quelque diſtance d'ici; la promenade a dû les altérer, je veux leur donner une collation; il faut des fruits, des conſerves, des glaces, des vins de Grèce; que cela ſoit bien entendu; éclaire & décore la ſalle ſans faſte, mais proprement. Vers la fin de la collation tu viendras en Virtuoſe du premier talent, & tu porteras une harpe: je t'avertirai quand tu devras paroître. Prends garde à bien jouer ton rôle, mets de l'expreſſion dans ton chant, de la décence, de la retenue dans ton maintien....

J'obéirai, maître, mais ſous quelle condition?...

Sous celle d'obéir, eſclave. Obéis, ſans réplique, ou....

Vous ne me connoiſſez pas, maître; vous me traiteriez avec moins de rigueur, j'y mettrois peut-être l'uni-

que condition de vous déſarmer & de vous plaire.

Le chien avoit à peine fini, qu'en tournant ſur le talon, je vois mes ordres s'exécuter plus promptement qu'une décoration ne s'élève à l'opéra. Les murs de la voûte ci-devant noirs, humides, couverts de mouſſe, prenoient une teinte douce, des formes agréables; c'étoit un ſallon de marbre jaſpé. L'architecture préſentoit un ceintre ſoutenu par des colonnes. Huit girandoles de cryſtaux, contenant chacune trois bougies, y répandoient une lumière vive, également diſtribuée.

Un moment après, la table & le buffet s'arrangent, ſe chargent de tous les apprêts de notre régal; les fruits & les confitures étoient de l'eſpèce la plus rare, la plus ſavoureuſe & de la plus belle apparence. La porcelaine employée au ſervice & ſur le buffet étoit

étoit du Japon. La petite chienne faiſoit mille tours dans la ſalle, mille courbettes autour de moi, comme pour hâter le travail, & me demander ſi j'étois ſatisfait.

Fort bien, Biondetta, lui dis-je; prenez un habit de livrée, & allez dire à ces Meſſieurs qui ſont près d'ici que je les attends, & qu'ils ſont ſervis.

A peine avois-je détourné un inſtant les regards, je vois ſortir un page à ma livrée leſtement vêtu, tenant un flambeau allumé: peu après il revint conduiſant ſur ſes pas mon camarade le Flamand & ſes deux amis.

Préparés à quelque choſe d'extraordinaire, par l'arrivée & le compliment du page, ils ne l'étoient pas au changement qui s'étoit fait dans l'endroit où ils m'avoient laiſſé. Si je n'euſſe pas eu la tête occupée je me ſerois plus amuſé de leur ſurpriſe; elle éclata par

leur cri, ſe manifeſta par l'altération de leurs traits & par leurs attitudes.

Meſſieurs, leur dis-je, vous avez fait beaucoup de chemin pour l'amour de moi, il nous en reſte à faire pour regagner Naples : J'ai penſé que ce petit régal ne vous déſobligeroit pas, & que vous voudriez bien excuſer le peu de choix & le défaut d'abondance en faveur de l'impromptu.

Mon aiſance les déconcerta plus encore que le changement de la ſcène & la vue de l'élégante collation à laquelle ils ſe voyoient invités. Je m'en apperçus, & réſolu de terminer bientôt une aventure dont intérieurement je me défiois ; je voulus en tirer tout le parti poſſible, en forçant même la gaieté qui fait le fond de mon caractère.

Je les preſſai de ſe mettre à table, le page avançoit les ſiéges avec une

promptitude merveilleuſe. Nous étions aſſis : j'avois rempli les verres, diſtribué des fruits, ma bouche ſeule s'ouvroit pour parler & manger, les autres reſtoient béantes; cependant je les engageai à entamer les fruits, ma confiance les détermina : je porte la ſanté de la plus jolie courtiſanne de Naples; nous la buvons. Je parle d'un opéra nouveau, d'une *Improviſatrice* Romaine arrivée depuis peu, & dont les talens font du bruit à la cour : je reviens ſur les talens agréables, la muſique, la ſculpture; & par occaſion je les fais convenir de la beauté de quelques marbres qui font l'ornement du ſallon. Une bouteille ſe vuide, & eſt remplacée par une meilleure. Le page ſe multiplie, & le ſervice ne languit pas un inſtant. Je jette l'œil ſur lui à la dérobée : figurez-vous l'amour en trouſſe de page; mes compagnons

d'aventure le lorgnoient de leur côté d'un air où ſe peignoient la ſurpriſe, le plaiſir & l'inquiétude. La monotonie de cette ſituation me déplût; je vis qu'il étoit temps de la rompre. Biondetto, dis-je au page, la Signora Fiorentina m'a promis de me donner un inſtant; voyez ſi elle ne ſeroit point arrivée. Biondetto ſort de l'appartement.

Mes hôtes n'avoient point encore eu le temps de s'étonner de la bizarrerie du meſſage, qu'une porte du ſallon s'ouvre, & Fiorentina entre tenant ſa harpe; elle étoit dans un déshabillé étoffé & modeſte; un chapeau de voyage & un crêpe très-clair ſur les yeux; elle poſe ſa harpe à côté d'elle, ſalue avec aiſance, avec grâce: Seigneur Dom Alvare, dit-elle, je n'étois pas prévenue que vous euſſiez compagnie; je ne me ſerois point

préſentée vêtue comme je ſuis ; ces meſſieurs voudront bien excuſer une voyageuſe.

Elle s'aſſied, & nous lui offrons à l'envi les reliefs de notre petit feſtin, auxquels elle touche par complaiſance. Quoi, madame ! lui dis-je, vous ne faites que paſſer par Naples ? On ne ſauroit vous y retenir ?

Un engagement déjà ancien m'y force, ſeigneur : on a eu des bontés pour moi à Veniſe au carnaval dernier ; on m'a fait promettre de revenir, & j'ai touché des arrhes : ſans cela, je n'aurois pu me refuſer aux avantages que m'offroit ici la cour, & à l'eſpoir de mériter les ſuffrages de la nobleſſe napolitaine, diſtinguée par ſon goût au-deſſus de toute celle d'Italie.

Les deux napolitains ſe courbent pour répondre à l'éloge, ſaiſis par la

vérité de la ſcène, au point de ſe frotter les yeux. Je preſſai la virtuoſe de nous faire entendre un échantillon de ſon talent. Elle étoit enrhumée, fatiguée; elle craignoit avec juſtice de décheoir dans notre opinion. Enfin elle ſe détermina à exécuter un récitatif *obligé*, & une Ariette pathétique qui terminoient le troiſième acte de l'opéra dans lequel elle devoit débuter.

Elle prend ſa harpe, prélude avec une petite main longuette, potelée, tout à la fois blanche & purpurine, dont les doigts inſenſiblement arrondis par le bout étoient terminés par un ongle dont la forme & la grâce étoient inconcevables : nous étions tous ſurpris, nous croyons être au plus délicieux concert.

La dame chante. On n'a pas, avec plus de goſier, plus d'ame, plus d'expreſſion : on ne ſauroit rendre plus,

en chargeant moins. J'étois ému juſqu'au fond du cœur, & j'oubliois preſque que j'étois le créateur du charme qui me raviſſoit.

La cantatrice m'adreſſoit les expreſſions tendres de ſon récit & de ſon chant. Le feu de ſes regards perçoit à travers le voile; il étoit d'un pénétrant, d'une douceur inconcevable: ces yeux ne m'étoient pas inconnus. Enfin, en aſſemblant les traits, tels que le voile me les laiſſoit appercevoir, je reconnus dans Fiorentina le fripon de Biondetto; mais l'élégance, l'avantage de la taille ſe faiſoient beaucoup plus remarquer ſous l'ajuſtement de femme, que ſous l'habit de page.

Quand la cantatrice eut fini de chanter, nous lui donnâmes de juſtes éloges. Je voulus l'engager à nous exécuter une ariette vive pour nous donner lieu d'admirer la diverſité de ſes talens.

Non, répondit-elle, je m'en acquitterois mal dans la diſpoſition d'ame où je ſuis : d'ailleurs, vous avez dû vous appercevoir de l'effort que j'ai fait pour vous obéir. Ma voix ſe reſſent du voyage, elle eſt voilée : vous êtes prévenus que je pars cette nuit. C'eſt un cocher de louage qui m'a conduite, je ſuis à ſes ordres ; je vous demande en grâce d'agréer mes excuſes, & de me permettre de me retirer. En diſant cela, elle ſe lève, veut emporter ſa harpe. Je la lui prends des mains, & après l'avoir reconduite juſqu'à la porte par laquelle elle s'étoit introduite, je rejoins la compagnie.

Je devois avoir inſpiré de la gaieté, & je voyois de la contrainte dans les regards : j'eus recours au vin de Chypre. Je l'avois trouvé délicieux, il m'avoit rendu mes forces, ma préſence d'eſprit ; je doublois la doſe, & comme

l'heure s'avançoit, je dis à mon page qui s'étoit remis à ſon poſte derrière mon ſiége, d'aller faire avancer ma voiture. Biondetto ſort ſur le champ, va remplir mes ordres.

Vous avez ici un équipage, me dit Soberano? Oui, repliquai-je, je me ſuis fait ſuivre, & j'ai imaginé que ſi notre partie ſe prolongeoit, vous ne ſeriez pas fâchés d'en revenir commodément. Buvons encore un coup, nous ne courrons pas les riſques de faire de faux pas en chemin.

Ma phraſe n'étoit pas achevée, que le page rentre ſuivi de deux grands eſtaffiers bien tournés, ſuperbement vêtus à ma livrée. Seigneur Dom Alvare, me dit Biondetto, je n'ai pu faire approcher votre voiture; elle eſt au-delà, mais tout auprès des débris dont ces lieux-ci ſont entourés. Nous

nous levons, Biondetto & les eſtaffiers nous précèdent, on marche.

Comme nous ne pouvions pas aller quatre de front, entre des baſes & des colonnes briſées, Soberano, qui ſe trouvoit ſeul à côté de moi, me ſerra la main. Vous nous donnez un beau régal, ami, il vous coûtera cher.

Ami, répliquai-je, je ſuis très-heureux s'il vous a fait plaiſir; je vous le donne pour ce qu'il me coûte.

Nous arrivons à la voiture; nous trouvons deux autres eſtaffiers, un cocher, un poſtillon, une voiture de campagne à mes ordres auſſi commode qu'on eût pu la déſirer. J'en fais les honneurs, & nous prenons légèrement le chemin de Naples.

Nous gardâmes quelque temps le ſilence: enfin un des amis de Soberano le rompt. Je ne vous demande point votre ſecret, Alvare; mais il faut que

vous ayez fait des conventions ſingulières. Jamais perſonne ne fut ſervi comme vous l'êtes ; & depuis quarante ans que je travaille, je n'ai pas obtenu le quart des complaiſances que l'on vient d'avoir pour vous dans une ſoirée. Je ne parle pas de la plus céleſte viſion qu'il ſoit poſſible d'avoir, tandis que l'on afflige nos yeux plus ſouvent que l'on ne ſonge à les réjouir : enfin, vous ſavez vos affaires, vous êtes jeune ; à votre âge on déſire trop pour ſe laiſſer le temps de réfléchir, & on précipite ſes jouiſſances.

Bernadillo, c'étoit le nom de cet homme, s'écoutoit en parlant, & me donnoit le temps de penſer à ma réponſe.

J'ignore, lui répliquai-je, par où j'ai pu m'attirer des faveurs diſtinguées ; j'augure qu'elles ſeront très-courtes, & ma conſolation ſera de les avoir

toutes partagées avec de bons amis. On vit que je me tenois ſur la réſerve, & la converſation tomba.

Cependant le ſilence amena la réflexion : je me rappelai ce que j'avois fait & vu : je comparai les diſcours de Soberano & de Bernadillo, & conclus que je venois de ſortir du plus mauvais pas dans lequel une curioſité vaine & la témérité euſſent jamais engagé un homme de ma ſorte. Je ne manquois pas d'inſtruction ; j'avois été élevé juſqu'à treize ans ſous les yeux de Dom Bernardo Maravillas, mon père, gentilhomme ſans reproche, & par Dona Mencia, ma mère, la femme la plus religieuſe, la plus reſpectable qui fut dans l'Eſtramadure. Oh, ma mère ! diſois-je, que penſeriez-vous de votre fils, ſi vous l'aviez vu, ſi vous le voyiez encore ? Mais ceci ne durera pas, je m'en donne parole.

Cependant

Cependant la voiture arrivoit à Naples. Je reconduiſis chez eux les amis de Soberano. Lui & moi revînmes à notre quartier. Le brillant de mon équipage éblouit un peu la garde devant laquelle nous paſsâmes en revue, mais les grâces de Biondetto, qui étoit ſur le devant du caroſſe, frappèrent encore davantage les ſpectateurs.

Le page congédie la voiture & la livrée, prend un flambeau de la main des eſtaffiers, & traverſe les cazernes pour me conduire à mon appartement: mon valet-de-chambre encore plus étonné que les autres, vouloit parler pour me demander des nouvelles du nouveau train dont je venois de faire la montre. C'en eſt aſſez, Carle, lui dis-je, en entrant dans mon appartement, je n'ai pas beſoin de vous: allez-vous repoſer, je vous parlerai demain.

Nous ſommes ſeuls dans ma chambre, & Biondetto a fermé la porte ſur nous, ma ſituation étoit moins embarraſſante au milieu de la compagnie dont je venois de me ſéparer, & de l'endroit tumultueux que je venois de traverſer.

Voulant terminer l'avanture, je me récueillis un inſtant. Je jette les yeux ſur le page, les ſiens ſont fixés vers la terre: une rougeur lui monte ſenſiblement au viſage : ſa contenance décèle de l'embarras & beaucoup d'émotion ; enfin, je prends ſur moi de lui parler.

Biondetto, vous m'avez bien ſervi, vous avez même mis des graces à ce que vous avez fait pour moi, mais comme vous vous étiez payé d'avance, je penſe que nous ſommes quittes....

Dom Alvare eſt trop noble, pour

croire qu'il ait pu s'acquitter à ce prix....

Si vous avez fait plus que vous ne me devez, ſi je vous dois de reſte donnez votre compte, mais je ne vous réponds pas que vous ſoyiez payé promptement. Le quartier courant eſt mangé; je dois au jeu, à l'auberge, au tailleur....

Vous plaiſantez hors de propos....

Si je quitte le ton de plaiſanterie, ce ſera pour vous prier de vous retirer, car il eſt tard & il faut que je me couche....

Et vous me renverriez incivilement à l'heure qu'il eſt? Je n'ai pas dû m'attendre à ce traitement de la part d'un cavalier Eſpagnol. Vos amis ſavent que je ſuis venu ici; vos ſoldats, vos gens m'ont vue, & ont deviné mon ſexe. Si j'étois une vile courtiſanne, vous auriez quelque égard

pour les bienſéances de mon état, mais votre procédé pour moi eſt flétriſſant, ignominieux: il n'eſt pas de femme qui n'en fût humiliée....

Il vous plait donc à préſent d'être femme pour vous concilier des égards? Eh bien, pour ſauver le ſcandale de votre retraite, ayez pour vous le ménagement de la faire par le trou de la ſerrure....

Quoi! ſérieuſement, ſans ſavoir qui je ſuis.... Puis-je l'ignorer?... Vous l'ignorez vous dis-je, vous n'écoutez que vos préventions; mais qui que je ſois, je ſuis à vos pieds, les larmes aux yeux: c'eſt à titre de client que je vous implore. Une imprudence plus grande que la vôtre, excuſable peut-être, puiſque vous en êtes l'objet, m'a fait aujourd'hui tout braver, tout ſacrifier pour vous obéir, me donner à vous & vous ſuivre.

J'ai révolté contre moi les paſſions les plus cruelles, les plus implacables; il ne me reſte de protection que la vôtre, d'aſyle que votre chambre: me la fermerez-vous, Alvare? Sera-t-il dit qu'un cavalier Eſpagnol aura traité avec cette rigueur, cette indignité, quelqu'un qui a ſacrifié pour lui, une ame ſenſible, un être foible dénué de tout autre ſecours que le ſien; en un mot, une perſonne de mon ſexe?

Je reculois autant qu'il m'étoit poſſible, pour me tirer d'embarras, mais elle embraſſoit mes genoux, & me ſuivoit ſur les ſiens: enfin, je ſuis rangé contre le mur. Relevez-vous, lui dis-je, vous venez ſans y penſer de me prendre par mon ſerment.

Quand ma mère me donna ma première épée, elle me fit jurer ſur la garde, de ſervir toute ma vie les fem-

mes, & de n'en pas déſobliger une ſeule. Quand ce ſeroit ce que je penſe, que c'eſt aujourd'hui....

Eh bien, cruel, à quelque titre que ce ſoit, permettez-moi de coucher dans votre chambre....

Je le veux pour la rareté du fait, & mettre le comble à la bizarrerie de mon avanture. Cherchez à vous arranger de manière que je ne vous voye ni ne vous entende; au premier mot, au premier mouvement, capables de me donner de l'inquiétude; je groſſis le ſon de ma voix pour vous demander, à mon tour, *Che vuoi?*

Je lui tourne le dos, & m'approche de mon lit pour me deshahiller. Vous aiderai-je? me dit-on.... Non je ſuis militaire & me ſers moi-même. Je me couche.

A travers la gaze de mon rideau, je vois le prétendu page arranger dans

le coin de ma chambre une natte uſée qu'il a trouvée dans une garde-robe. Il s'aſſied deſſus, ſe deshabille entièrement, s'enveloppe d'un des mes manteaux qui étoit ſur un ſiège, éteint la lumière, & la ſcene finit là pour le moment; mais elle recommença bientôt dans mon lit, où je ne pouvois trouver le ſommeil.

Il ſembloit que le portrait du page fût attaché au ciel du lit & aux quatre colonnes; je ne voyois que lui. Je m'efforçois en vain de lier avec cet objet raviſſant l'idée du fantôme épouvantable que j'avois vu; la première apparition ſervoit à relever le charme de la dernière.

Ce chant mélodieux, que j'avois entendu ſous la voûte, ce ſon de voix raviſſant, ce parler qui ſembloit venir du cœur, retentiſſoient encore

dans le mien, & y excitoient un frémiſſement ſingulier.

Ah ! Biondetta, diſois-je, ſi vous n'étiez pas un être fantaſtique ! ſi vous n'étiez pas ce vilain dromadaire !

Mais à quel mouvement me laiſſai-je emporter ? J'ai triomphé de la frayeur, déracinons un ſentiment plus dangereux. Quelle douceur puis-je en attendre ? Ne tiendroit-il pas toujours de ſon origine ?

Le feu de ſes regards ſi touchans, ſi doux, eſt un cruel poiſon. Cette bouche ſi bien formée, ſi coloriée, ſi fraîche, & en apparence ſi naïve, ne s'ouvre que pour des impoſtures. Ce cœur, ſi c'en étoit un, ne s'échaufferoit que pour une trahiſon.

Pendant que je m'abandonnois aux réflexions occaſionnées par les mouvemens divers dont j'étois agité, la lune parvenue au haut de l'hémiſ-

phère, & dans un ciel ſans nuages, dardoit tous ſes rayons dans ma chambre à travers trois grandes croiſées.

Je faiſois des mouvemens prodigieux dans mon lit : il n'étoit pas neuf ; le bois s'écarte, & les trois planches qui ſoutenoient mon ſommier tombent avec fracas.

Biondetta ſe lève, accourt à moi avec le ton de la frayeur. Dom Alvare, quel malheur vient de vous arriver ?

Comme je ne la perdois pas de vue, malgré mon accident, je la vis ſe lever, accourir : ſa chemiſe étoit une chemiſe de page, & au paſſage, la lumière de la lune ayant frappé ſur ſa cuiſſe, avoit paru gagner au reflet.

Fort peu ému du mauvais état de mon lit, qui ne m'expoſoit qu'à être un peu plus mal couché, je le fus bien davantage de me trouver ſerré dans les bras de Biondetta.

Il ne m'eſt rien arrivé, lui dis-je, retirez-vous. Vous courez ſur le carreau ſans pantoufles, vous allez vous enrhumer, retirez-vous.... Mais vous êtes mal à votre aiſe.... Oui vous m'y mettez actuellement; retirez-vous, ou, puiſque vous voulez être cachée chez moi & près de moi, je vous ordonnerai d'aller dormir dans cette toile d'araignée qui eſt à l'encoignure de ma chambre. Elle n'attendit pas la fin de la menace, & alla ſe coucher ſur ſa natte, en ſanglottant tout bas.

La nuit s'achève, & la fatigue prenant le deſſus, me procure quelques momens de ſommeil. Je ne m'éveillai qu'au jour, on devine la route que prirent mes premiers regards. Je cherchai des yeux mon page.

Il étoit aſſis tout vêtu, à la réſerve de ſon pourpoint, ſur un petit tabou-

ret, il avoit étalé ſes cheveux qui tomboient juſqu'à terre, en couvrant, à boucles flottantes & naturelles, ſon dos & ſes épaules, & même entiérement ſon viſage.

Ne pouvant faire mieux, il démêloit ſa chevelure avec ſes doigts. Jamais peigne d'un plus bel ivoire ne ſe promena dans une plus épaiſſe forêt de cheveux blonds-cendrés, leur fineſſe étoit égale à toutes leurs autres perfections; un petit mouvement que j'avois fait ayant annoncé mon réveil, elle écarte avec ſes doigts les boucles qui lui ombrageoient le viſage. Figurez-vous l'aurore au printemps, ſortant d'entre les vapeurs du matin avec ſa roſée, ſes fraîcheurs & tous ſes parfums.

Biondetta, lui dis-je, prenez un peigne, il y en a dans le tiroir de ce bureau. Elle obéit. Bientôt à l'aide

d'un ruban, ſes cheveux ſont rattachés ſur ſa tête avec autant d'adreſſe que d'élégance. Elle prend ſon pourpoint, met le comble à ſon ajuſtement, & s'aſſied ſur ſon ſiége d'un air timide, embarraſſé, inquiet, qui ſollicitoit vivement la compaſſion.

S'il faut, me *diſois-je*, que je voie dans la journée mille tableaux plus piquans les uns que les autres; aſſurément je n'y tiendrai pas; amenons le dénouement s'il eſt poſſible.

Je lui adreſſe la parole. Le jour eſt venu, Biondetta, les bienſéances ſont remplies, vous pouvez ſortir de ma chambre ſans craindre le ridicule.....

Je ſuis, me répondit-elle, maintenant au-deſſus de cette frayeur; mais vos intérêts & les miens m'en inſpirent une beaucoup plus fondée. Ils ne permettent pas que nous nous ſéparions.

Vous

Vous vous expliquerez, lui dis-je ?... Je vais le faire, Alvare.

Votre jeuneſſe, votre imprudence vous ferment les yeux ſur les périls que nous avons raſſemblés autour de nous. A peine vous vis-je ſous la voûte, que cette contenance héroïque à l'aſpect de la plus hideuſe apparition décida mon penchant : ſi, me dis-je à moi-même, pour parvenir au bonheur je dois m'unir à un mortel, prenons un corps : il en eſt temps. Voilà le héros digne de moi. Dûſſent s'en indigner les mépriſables rivaux dont je lui fais le ſacrifice ; dûſſai-je me voir expoſée à leur reſſentiment, à leur vengeance ; que m'importe ? Aimée d'Alvare, unie avec Alvare, eux & la nature nous ſeront ſoumis. Vous avez vu la ſuite ; voici les conſéquences.

L'envie, la jalouſie, le dépit, la rage me préparent les châtimens les

plus cruels auxquels puiſſe être ſoumis un être de mon eſpèce, dégradé par ſon choix, & vous ſeul pouvez m'en garantir. A peine eſt-il jour, & déjà les délateurs ſont en chemin pour vous déférer, comme Nécromancien, à ce Tribunal que vous connoiſſez. Dans une heure....

Arrêtez, m'écriai-je, en me mettant les poings fermés ſur les yeux, vous êtes le plus adroit, le plus inſigne des fauſſaires. Vous parlez d'amour, vous en préſentez l'image, vous en empoiſonnez l'idée, je vous défends de m'en dire un mot. Laiſſez-moi me calmer aſſez, ſi je le puis, pour devenir capable de prendre une réſolution.

S'il faut que je tombe entre les mains du tribunal, je ne balance pas pour ce moment-ci, entre vous & lui; mais ſi vous m'aidez à me tirer d'ici, à quoi m'engagerai-je? Puis-je me ſépa-

rer de vous quand je le voudrai ? Je vous ſomme de me répondre avec clarté & préciſion....

Pour vous ſéparer de moi, Alvare, il ſuffira d'un acte de votre volonté. J'ai même regret que ma ſoumiſſion ſoit forcée. Si vous méconnoiſſez mon zèle par la ſuite, vous ſerez imprudent, ingrat.....

Je ne crois rien, ſinon qu'il faut que je parte. Je vais éveiller mon valet-de-chambre : il faut qu'il me trouve de l'argent, qu'il aille à la poſte. Je me rendrai à Veniſe près de Bentinelli, Banquier de ma mère....

Il vous faut de l'argent ? Heureuſement je m'en ſuis précautionnée : j'en ai à votre ſervice....

Gardez-le. Si vous étiez une femme, en l'acceptant je ferois une baſſeſſe....

Ce n'eſt pas un don, c'eſt un prêt que je vous propoſe. Donnez-moi un

mandement ſur le banquier; faites un état de ce que vous devez ici. Laiſſez ſur votre bureau un ordre à Carle pour payer. Diſculpez-vous par lettre auprès de votre commandant, ſur une affaire indiſpenſable qui vous force à partir ſans congé. J'irai à la poſte vous chercher une voiture & des chevaux. Mais auparavant, Alvare, forcée à m'écarter de vous, je retombe dans toutes mes frayeurs; dites: *Eſprit qui ne t'es lié à un corps que pour moi, & pour moi ſeul, j'accepte ton vaſſelage & t'accorde ma protection.*

En me preſcrivant cette formule elle s'étoit jetée à mes genoux, me tenoit la main, la preſſoit, la mouilloit de larmes.

J'étois hors de moi, ne ſachant quel parti prendre, je lui laiſſe ma main qu'elle baiſe, & je balbutie les mots qui lui ſembloient ſi importans:

à peine ai-je fini qu'elle ſe relève. Je ſuis à vous, s'écrie-t-elle avec tranſport; je pourrai devenir la plus heureuſe de toutes les créatures.

En un moment elle s'affuble d'un long manteau, rabat un grand chapeau ſur ſes yeux, & ſort de ma chambre.

J'étois dans une ſorte de ſtupidité. Je trouve un état de mes dettes. Je mets au bas l'ordre à Carle de le payer; je compte l'argent néceſſaire; j'écris au commandant, à un de mes plus intimes, des lettres qu'ils dûrent trouver très-extraordinaires. Déjà la voiture & le fouet du poſtillon ſe faiſoient entendre à la porte.

Biondetta, toujours le nez dans ſon manteau, revient & m'entraîne. Carle, éveillé par le bruit, paroît en chemiſe. Allez, lui dis-je, à mon bureau, vous

y trouverez mes ordres. Je monte en voiture. Je pars.

Biondetta étoit entrée avec moi dans la voiture. Elle étoit ſur le devant. Quand nous fûmes ſortis de la ville elle ôta le chapeau qui la tenoit à l'ombre. Ses cheveux étoient renfermés dans un filet cramoiſi : on n'en voyoit que la pointe, c'étoient des perles dans du corail. Son viſage dépouillé de tout autre ornement, brilloit de ſes ſeules perfections. On croyoit voir un tranſparent ſur ſon teint. On ne pouvoit concevoir comment la douceur, la candeur, la naïveté pouvoient s'allier au caractère de fineſſe qui brilloit dans ſes regards. Je me ſurpris, faiſant malgré moi ces remarques; & les jugeant dangereuſes pour mon repos, je fermai les yeux pour eſſayer de dormir.

Ma tentative ne fut pas vaine, le

le ſommeil s'empara de mes ſens & m'offrit les rêves les plus agréables, les plus propres à délaſſer mon ame des idées effrayantes & bizarres dont elle avoit été fatiguée. Il fut d'ailleurs très-long, & ma mère, par la ſuite, réfléchiſſant un jour ſur mes aventures, prétendit que cet aſſoupiſſement n'avoit pas été naturel. Enfin, quand je m'éveillai, j'étois ſur les bords du canal ſur lequel on s'embarque pour aller à Veniſe.

La nuit étoit avancée; je me ſens tirer par la manche : c'étoit un porte-faix : il vouloit ſe charger de mes ballots. Je n'avois pas même un bonnet de nuit.

Biondetta ſe préſenta à une autre portière, pour me dire que le bâtiment qui devoit me conduire étoit prêt. Je deſcends machinalement, j'en-

tre dans la felouque, & retombe dans ma léthargie.

Que dirai-je? le lendemain matin je me trouvai logé ſur la place Saint-Marc, dans le plus bel appartement de la meilleure auberge de Veniſe. Je le connoiſſois. Je le reconnus ſur le champ. Je vois du linge, une robe de chambre aſſez riche auprès de mon lit. Je ſoupçonnai que ce pouvoit être une attention de l'hôte chez qui j'étois arrivé dénué de tout.

Je me lève & regarde ſi je ſuis le ſeul objet vivant qui ſoit dans la chambre; je cherchois Biondetta.

Honteux de ce premier mouvement, je rendis grâce à ma bonne fortune. Cet eſprit & moi ne ſommes donc pas inſéparables; j'en ſuis délivré, & après mon imprudence, ſi je ne perds que ma compagnie aux gardes, je dois m'eſtimer très-heureux.

Courage, Alvare, continuai-je : il y a d'autres cours, d'autres ſouverains que celui de Naples ; ceci doit te corriger ſi tu n'es pas incorrigible, & tu te conduiras mieux. Si on refuſe tes ſervices, une mère tendre, l'Eſtramadure & un patrimoine honnête te tendent les bras.

Mais que te vouloit ce lutin, qui ne t'a pas quitté depuis vingt-quatre heures ? Il avoit pris une figure bien ſéduiſante : il m'a donné de l'argent ; je veux le lui rendre.

Comme je parlois encore, je vois arriver mon créancier ; il m'amenoit deux domeſtiques & deux gondoliers. Il faut, dit-il, que vous ſoyiez ſervi, en attendant l'arrivée de Carle. On m'a répondu dans l'auberge de l'intelligence & de la fidélité de ces gens-ci, & voici les plus hardis patrons de la république.

Je ſuis content de votre choix, Biondetta, lui dis-je, vous êtes-vous logé ici ?

J'ai pris, me répond le page, les yeux baiſſés, dans l'appartement même de votre excellence, la pièce la plus éloignée de celle que vous occupez, pour vous cauſer le moins d'embarras qu'il ſera poſſible.

Je trouvai du ménagement, de la délicateſſe, dans cette attention à mettre de l'eſpace entr'elle & moi. Je lui en ſus gré.

Au pis aller, diſois-je, je ne ſaurois la chaſſer du vague de l'air, s'il lui plait de s'y tenir inviſible pour m'obſéder. Quand elle ſera dans une chambre connue, je pourrai calculer ma diſtance. Content de mes raiſons, je donnai légérement mon approbation à tout.

Je voulois ſortir pour aller chez le

correſpondant de ma mère. Biondetta donna ſes ordres pour ma toilette, & quand elle fut achevée je me rendis où j'avois deſſein d'aller.

Le négociant me fit un accueil dont j'eus lieu d'être ſurpris. Il étoit à ſa banque; de loin il me careſſe de l'œil, vient à moi; Dom Alvare, me dit-il, je ne vous croyois pas ici. Vous arrivez très-à-propos pour m'empêcher de faire une bévue; j'allois vous envoyer deux lettres & de l'argent. Celui de mon quartier, répondis-je? Oui, répliqua-t-il, & quelque choſe de plus. Voilà deux cent ſequins en ſus, qui ſont arrivés ce matin. Un vieux gentilhomme à qui j'en ai donné le reçu, me les a remis de la part de Dona Mencia. Ne recevant pas de vos nouvelles, elle vous a cru malade, & a chargé un Eſpagnol de votre connoiſſance de me les remettre pour vous

les faire paſſer..... Vous a-t-il dit ſon nom?.... Je l'ai écrit dans le reçu; c'eſt Dom Miguel Pimientos, qui dit avoir été écuyer dans votre maiſon. Ignorant votre arrivée ici, je ne lui ai pas demandé ſon adreſſe.

Je pris l'argent. J'ouvris les lettres: ma mère ſe plaignoit de ſa ſanté, de ma négligence, & ne parloit pas des ſequins qu'elle envoyoit : je n'en fus que plus ſenſible à ſes bontés.

Me voyant la bourſe auſſi à propos & auſſi bien garnie, je revins gaiement à l'auberge; j'eus de la peine à trouver Biondetta dans l'eſpèce de logement où elle s'étoit réfugiée. Elle y entroit par un dégagement diſtant de ma porte: je m'y aventurai par haſard, & la vis courbée près d'une fenêtre, fort occupée à raſſembler & recoller les débris d'un clavecin.

J'ai de l'argent, lui dis-je, & vous rapporte

rapporte celui que vous m'avez prêté. Elle rougit, ce qui lui arrivoit toujours avant de parler : elle chercha mon obligation, me la remit, prit la ſomme & ſe contenta de me dire que j'étois trop exact, & qu'elle eût déſiré jouir plus long-temps du plaiſir de m'avoir obligé.

Mais je vous dois encore, lui dis-je; car vous avez payé les poſtes. Elle en avoit l'état ſur la table. Je l'acquittai. Je ſortois avec un ſang-froid apparent; elle me demanda mes ordres, je n'en eus pas à lui donner, & elle ſe remit tranquillement à ſon ouvrage; elle me tournoit le dos: je l'obſervai quelque temps; elle ſembloit très-occupée, & apportoit à ſon travail autant d'adreſſe que d'activité.

Je revins rêver dans ma chambre. Voilà, diſois-je, le pair de ce Caldéron, qui allumoit la pipe à Soberano, &

tre dans la felouque, & retombe dans ma léthargie.

Que dirai-je? le lendemain matin je me trouvai logé ſur la place Saint-Marc, dans le plus bel appartement de la meilleure auberge de Veniſe. Je le connoiſſois. Je le reconnus ſur le champ. Je vois du linge, une robe de chambre aſſez riche auprès de mon lit. Je ſoupçonnai que ce pouvoit être une attention de l'hôte chez qui j'étois arrivé dénué de tout.

Je me lève & regarde ſi je ſuis le ſeul objet vivant qui ſoit dans la chambre; je cherchois Biondetta.

Honteux de ce premier mouvement, je rendis grâce à ma bonne fortune. Cet eſprit & moi ne ſommes donc pas inſéparables; j'en ſuis délivré, & après mon imprudence, ſi je ne perds que ma compagnie aux gardes, je dois m'eſtimer très-heureux.

Courage, Alvare, continuai-je : il y a d'autres cours, d'autres ſouverains que celui de Naples ; ceci doit te corriger ſi tu n'es pas incorrigible, & tu te conduiras mieux. Si on refuſe tes ſervices, une mère tendre, l'Eſtramadure & un patrimoine honnête te tendent les bras.

Mais que te vouloit ce lutin, qui ne t'a pas quitté depuis vingt-quatre heures ? Il avoit pris une figure bien ſéduiſante : il m'a donné de l'argent ; je veux le lui rendre.

Comme je parlois encore, je vois arriver mon créancier ; il m'amenoit deux domeſtiques & deux gondoliers. Il faut, dit-il, que vous ſoyiez ſervi, en attendant l'arrivée de Carle. On m'a répondu dans l'auberge de l'intelligence & de la fidélité de ces gens-ci, voici les plus hardis patrons de la république.

Je ſuis content de votre choix, Biondetta, lui dis-je, vous êtes-vous logé ici ?

J'ai pris, me répond le page, les yeux baiſſés, dans l'appartement même de votre excellence, la pièce la plus éloignée de celle que vous occupez, pour vous cauſer le moins d'embarras qu'il ſera poſſible.

Je trouvai du ménagement, de la délicateſſe, dans cette attention à mettre de l'eſpace entr'elle & moi. Je lui en ſus gré.

Au pis aller, diſois-je, je ne ſaurois la chaſſer du vague de l'air, s'il lui plait de s'y tenir inviſible pour m'obſéder. Quand elle ſera dans une chambre connue, je pourrai calculer ma diſtance. Content de mes raiſons, je donnai légérement mon approbation à tout.

Je voulois ſortir pour aller chez le

correſpondant de ma mère. Biondetta donna ſes ordres pour ma toilette, & quand elle fut achevée je me rendis où j'avois deſſein d'aller.

Le négociant me fit un accueil dont j'eus lieu d'être ſurpris. Il étoit à ſa banque; de loin il me careſſe de l'œil, vient à moi; Dom Alvare, me dit-il, je ne vous croyois pas ici. Vous arrivez très-à-propos pour m'empêcher de faire une bévue; j'allois vous envoyer deux lettres & de l'argent. Celui de mon quartier, répondis-je? Oui, répliqua-t-il, & quelque choſe de plus. Voilà deux cent ſequins en ſus, qui ſont arrivés ce matin. Un vieux gentilhomme à qui j'en ai donné le reçu, me les a remis de la part de Dona Mencia. Ne recevant pas de vos nouvelles, elle vous a cru malade, & a chargé un Eſpagnol de votre connoiſſance de me les remettre pour vous

les faire paſſer..... Vous a-t-il dit ſon nom?.... Je l'ai écrit dans le reçu; c'eſt Dom Miguel Pimientos, qui dit avoir été écuyer dans votre maiſon. Ignorant votre arrivée ici, je ne lui ai pas demandé ſon adreſſe.

Je pris l'argent. J'ouvris les lettres: ma mère ſe plaignoit de ſa ſanté, de ma négligence, & ne parloit pas des ſequins qu'elle envoyoit : je n'en fus que plus ſenſible à ſes bontés.

Me voyant la bourſe auſſi à propos & auſſi bien garnie, je revins gaiement à l'auberge; j'eus de la peine à trouver Biondetta dans l'eſpèce de logement où elle s'étoit réfugiée. Elle y entroit par un dégagement diſtant de ma porte: je m'y aventurai par haſard, & la vis courbée près d'une fenêtre, fort occupée à raſſembler & recoller les débris d'un clavecin.

J'ai de l'argent, lui dis-je, & vous rapporte

rapporte celui que vous m'avez prêté. Elle rougit, ce qui lui arrivoit toujours avant de parler : elle chercha mon obligation, me la remit, prit la ſomme & ſe contenta de me dire que j'étois trop exact, & qu'elle eût déſiré jouir plus long-temps du plaiſir de m'avoir obligé.

Mais je vous dois encore, lui dis-je; car vous avez payé les poſtes. Elle en avoit l'état ſur la table. Je l'acquittai. Je ſortois avec un ſang-froid apparent; elle me demanda mes ordres, je n'en eus pas à lui donner, & elle ſe remit tranquillement à ſon ouvrage ; elle me tournoit le dos: je l'obſervai quelque temps ; elle ſembloit très-occupée, & apportoit à ſon travail autant d'adreſſe que d'activité.

Je revins rêver dans ma chambre. Voilà, diſois-je, le pair de ce Caldéron, qui allumoit la pipe à Soberano, &

tre dans la felouque, & retombe dans ma léthargie.

Que dirai-je? le lendemain matin je me trouvai logé ſur la place Saint-Marc, dans le plus bel appartement de la meilleure auberge de Veniſe. Je le connoiſſois. Je le reconnus ſur le champ. Je vois du linge, une robe de chambre aſſez riche auprès de mon lit. Je ſoupçonnai que ce pouvoit être une attention de l'hôte chez qui j'étois arrivé dénué de tout.

Je me lève & regarde ſi je ſuis le ſeul objet vivant qui ſoit dans la chambre; je cherchois Biondetta.

Honteux de ce premier mouvement, je rendis grâce à ma bonne fortune. Cet eſprit & moi ne ſommes donc pas inſéparables; j'en ſuis délivré, & après mon imprudence, ſi je ne perds que ma compagnie aux gardes, je dois m'eſtimer très-heureux.

Courage, Alvare, continuai-je : il y a d'autres cours, d'autres ſouverains que celui de Naples ; ceci doit te corriger ſi tu n'es pas incorrigible, & tu te conduiras mieux. Si on refuſe tes ſervices, une mère tendre, l'Eſtramadure & un patrimoine honnête te tendent les bras.

Mais que te vouloit ce lutin, qui ne t'a pas quitté depuis vingt-quatre heures ? Il avoit pris une figure bien ſéduiſante : il m'a donné de l'argent ; je veux le lui rendre.

Comme je parlois encore, je vois arriver mon créancier ; il m'amenoit deux domeſtiques & deux gondoliers. Il faut, dit-il, que vous ſoyiez ſervi, en attendant l'arrivée de Carle. On m'a répondu dans l'auberge de l'intelligence & de la fidélité de ces gens-ci, & voici les plus hardis patrons de la république.

Je ſuis content de votre choix, Biondetta, lui dis-je, vous êtes-vous logé ici ?

J'ai pris, me répond le page, les yeux baiſſés, dans l'appartement même de votre excellence, la pièce la plus éloignée de celle que vous occupez, pour vous cauſer le moins d'embarras qu'il ſera poſſible.

Je trouvai du ménagement, de la délicateſſe, dans cette attention à mettre de l'eſpace entr'elle & moi. Je lui en ſus gré.

Au pis aller, diſois-je, je ne ſaurois la chaſſer du vague de l'air, s'il lui plait de s'y tenir inviſible pour m'obſéder. Quand elle ſera dans une chambre connue, je pourrai calculer ma diſtance. Content de mes raiſons, je donnai légérement mon approbation à tout.

Je voulois ſortir pour aller chez le

correſpondant de ma mère. Biondetta donna ſes ordres pour ma toilette, & quand elle fut achevée je me rendis où j'avois deſſein d'aller.

Le négociant me fit un accueil dont j'eus lieu d'être ſurpris. Il étoit à ſa banque; de loin il me careſſe de l'œil, vient à moi; Dom Alvare, me dit-il, je ne vous croyois pas ici. Vous arrivez très-à-propos pour m'empêcher de faire une bévue; j'allois vous envoyer deux lettres & de l'argent. Celui de mon quartier, répondis-je? Oui, répliqua-t-il, & quelque choſe de plus. Voilà deux cent ſequins en ſus, qui ſont arrivés ce matin. Un vieux gentilhomme à qui j'en ai donné le reçu, me les a remis de la part de Dona Mencia. Ne recevant pas de vos nouvelles, elle vous a cru malade, & a chargé un Eſpagnol de votre connoiſſance de me les remettre pour vous

les faire paſſer..... Vous a-t-il dit ſon nom?.... Je l'ai écrit dans le reçu; c'eſt Dom Miguel Pimientos, qui dit avoir été écuyer dans votre maiſon. Ignorant votre arrivée ici, je ne lui ai pas demandé ſon adreſſe.

Je pris l'argent. J'ouvris les lettres: ma mère ſe plaignoit de ſa ſanté, de ma négligence, & ne parloit pas des ſequins qu'elle envoyoit: je n'en fus que plus ſenſible à ſes bontés.

Me voyant la bourſe auſſi à propos & auſſi bien garnie, je revins gaiement à l'auberge; j'eus de la peine à trouver Biondetta dans l'eſpèce de logement où elle s'étoit réfugiée. Elle y entroit par un dégagement diſtant de ma porte: je m'y aventurai par haſard, & la vis courbée près d'une fenêtre, fort occupée à raſſembler & recoller les débris d'un clavecin.

J'ai de l'argent, lui dis-je, & vous rapporte

rapporte celui que vous m'avez prêté. Elle rougit, ce qui lui arrivoit toujours avant de parler : elle chercha mon obligation, me la remit, prit la ſomme & ſe contenta de me dire que j'étois trop exact, & qu'elle eût déſiré jouir plus long-temps du plaiſir de m'avoir obligé.

Mais je vous dois encore, lui dis-je; car vous avez payé les poſtes. Elle en avoit l'état ſur la table. Je l'acquittai. Je ſortois avec un ſang-froid apparent; elle me demanda mes ordres, je n'en eus pas à lui donner, & elle ſe remit tranquillement à ſon ouvrage; elle me tournoit le dos: je l'obſervai quelque temps; elle ſembloit très-occupée, & apportoit à ſon travail autant d'adreſſe que d'activité.

Je revins rêver dans ma chambre. Voilà, diſois-je, le pair de ce Caldéron, qui allumoit la pipe à Soberano, &

quoiqu'il ait l'air très-distingué, il n'est pas de meilleure maison. S'il ne se rend ni exigeant, ni incommode, s'il n'a pas de prétentions, pourquoi ne le garderois-je pas ? Il m'assure, d'ailleurs, que pour le renvoyer il ne faut qu'un acte de ma volonté. Pourquoi me presser de vouloir tout à l'heure, ce que je puis vouloir à tous les instans du jour ? On interrompit mes réflexions en m'annonçant que j'étois servi.

Je me mis à table. Biondetta, en grande livrée, étoit derrière mon siège, attentive à prévenir mes besoins. Je n'avois pas besoin de me retourner pour la voir : trois glaces disposées dans le sallon répétoient tous ses mouvemens. Le dîné finit ; on dessert. Elle se retire.

L'aubergiste monte, la connoissance n'étoit pas nouvelle. On étoit en ca

naval; mon arrivée n'avoit rien qui dût le ſurprendre. Il me félicita ſur l'augmentation de mon train, qui ſuppoſoit un meilleur état dans ma fortune, & ſe rabattit ſur les louanges de mon page, le jeune homme le plus beau, le plus affectionné, le plus intelligent, le plus doux qu'il eût encore vu. Il me demanda ſi je comptois prendre part aux plaiſirs du carnaval : c'étoit mon intention. Je pris un déguiſement, & montai dans ma gondole.

Je courus la place ; j'allai au ſpectacle, au *Ridotto*. Je jouai, je gagnai quarante ſequins & rentrai aſſez tard, ayant cherché de la diſſipation partout où j'avois cru pouvoir en trouver.

Mon page, un flambeau à la main, me reçoit au bas de l'eſcalier, me livre aux ſoins d'un valet-de-chambre & ſe retire, après m'avoir demandé à quelle heure j'ordonnois que l'on

tre dans la felouque, & retombe dans ma léthargie.

Que dirai-je? le lendemain matin je me trouvai logé ſur la place Saint-Marc, dans le plus bel appartement de la meilleure auberge de Veniſe. Je le connoiſſois. Je le reconnus ſur le champ. Je vois du linge, une robe de chambre aſſez riche auprès de mon lit. Je ſoupçonnai que ce pouvoit être une attention de l'hôte chez qui j'étois arrivé dénué de tout.

Je me lève & regarde ſi je ſuis le ſeul objet vivant qui ſoit dans la chambre; je cherchois Biondetta.

Honteux de ce premier mouvement, je rendis grâce à ma bonne fortune. Cet eſprit & moi ne ſommes donc pas inſéparables; j'en ſuis délivré, & après mon imprudence, ſi je ne perds que ma compagnie aux gardes, je dois m'eſtimer très-heureux.

Courage, Alvare, continuai-je : il y a d'autres cours, d'autres ſouverains que celui de Naples ; ceci doit te corriger ſi tu n'es pas incorrigible, & tu te conduiras mieux. Si on refuſe tes ſervices, une mère tendre, l'Eſtramadure & un patrimoine honnête te tendent les bras.

Mais que te vouloit ce lutin, qui ne t'a pas quitté depuis vingt-quatre heures ? Il avoit pris une figure bien ſéduiſante : il m'a donné de l'argent ; je veux le lui rendre.

Comme je parlois encore, je vois arriver mon créancier ; il m'amenoit deux domeſtiques & deux gondoliers. Il faut, dit-il, que vous ſoyiez ſervi, en attendant l'arrivée de Carle. On m'a répondu dans l'auberge de l'intelligence & de la fidélité de ces gens-ci, & voici les plus hardis patrons de la république.

Je ſuis content de votre choix, Biondetta, lui dis-je, vous êtes-vous logé ici ?

J'ai pris, me répond le page, les yeux baiſſés, dans l'appartement même de votre excellence, la pièce la plus éloignée de celle que vous occupez, pour vous cauſer le moins d'embarras qu'il ſera poſſible.

Je trouvai du ménagement, de la délicateſſe, dans cette attention à mettre de l'eſpace entr'elle & moi. Je lui en ſus gré.

Au pis aller, diſois-je, je ne ſaurois la chaſſer du vague de l'air, s'il lui plait de s'y tenir inviſible pour m'obſéder. Quand elle ſera dans une chambre connue, je pourrai calculer ma diſtance. Content de mes raiſons, je donnai légérement mon approbation à tout.

Je voulois ſortir pour aller chez le

correſpondant de ma mère. Biondetta donna ſes ordres pour ma toilette, & quand elle fut achevée je me rendis où j'avois deſſein d'aller.

Le négociant me fit un accueil dont j'eus lieu d'être ſurpris. Il étoit à ſa banque; de loin il me careſſe de l'œil, vient à moi; Dom Alvare, me dit-il, je ne vous croyois pas ici. Vous arrivez très-à-propos pour m'empêcher de faire une bévue; j'allois vous envoyer deux lettres & de l'argent. Celui de mon quartier, répondis-je? Oui, répliqua-t-il, & quelque choſe de plus. Voilà deux cent ſequins en ſus, qui ſont arrivés ce matin. Un vieux gentilhomme à qui j'en ai donné le reçu, me les a remis de la part de Dona Mencia. Ne recevant pas de vos nouvelles, elle vous a cru malade, & a chargé un Eſpagnol de votre connoiſſance de me les remettre pour vous

les faire paſſer..... Vous a-t-il dit ſon nom?.... Je l'ai écrit dans le reçu; c'eſt Dom Miguel Pimientos, qui dit avoir été écuyer dans votre maiſon. Ignorant votre arrivée ici, je ne lui ai pas demandé ſon adreſſe.

Je pris l'argent. J'ouvris les lettres: ma mère ſe plaignoit de ſa ſanté, de ma négligence, & ne parloit pas des ſequins qu'elle envoyoit: je n'en fus que plus ſenſible à ſes bontés.

Me voyant la bourſe auſſi à propos & auſſi bien garnie, je revins gaiement à l'auberge; j'eus de la peine à trouver Biondetta dans l'eſpèce de logement où elle s'étoit réfugiée. Elle y entroit par un dégagement diſtant de ma porte: je m'y aventurai par haſard, & la vis courbée près d'une fenêtre, fort occupée à raſſembler & recoller les débris d'un clavecin.

J'ai de l'argent, lui dis-je, & vous rapporte

rapporte celui que vous m'avez prêté. Elle rougit, ce qui lui arrivoit toujours avant de parler : elle chercha mon obligation, me la remit, prit la ſomme & ſe contenta de me dire que j'étois trop exact, & qu'elle eût déſiré jouir plus long-temps du plaiſir de m'avoir obligé.

Mais je vous dois encore, lui dis-je; car vous avez payé les poſtes. Elle en avoit l'état ſur la table. Je l'acquittai. Je ſortois avec un ſang-froid apparent; elle me demanda mes ordres, je n'en eus pas à lui donner, & elle ſe remit tranquillement à ſon ouvrage; elle me tournoit le dos: je l'obſervai quelque temps; elle ſembloit très-occupée, & apportoit à ſon travail autant d'adreſſe que d'activité.

Je revins rêver dans ma chambre. Voilà, diſois-je, le pair de ce Caldéron, qui allumoit la pipe à Soberano, &

tre dans la felouque, & retombe dans ma léthargie.

Que dirai-je? le lendemain matin je me trouvai logé ſur la place Saint-Marc, dans le plus bel appartement de la meilleure auberge de Veniſe. Je le connoiſſois. Je le reconnus ſur le champ. Je vois du linge, une robe de chambre aſſez riche auprès de mon lit. Je ſoupçonnai que ce pouvoit être une attention de l'hôte chez qui j'étois arrivé dénué de tout.

Je me lève & regarde ſi je ſuis le ſeul objet vivant qui ſoit dans la chambre; je cherchois Biondetta.

Honteux de ce premier mouvement, je rendis grâce à ma bonne fortune. Cet eſprit & moi ne ſommes donc pas inſéparables; j'en ſuis délivré, & après mon imprudence, ſi je ne perds que ma compagnie aux gardes, je dois m'eſtimer très-heureux.

Courage, Alvare, continuai-je : il y a d'autres cours, d'autres ſouverains que celui de Naples ; ceci doit te corriger ſi tu n'es pas incorrigible, & tu te conduiras mieux. Si on refuſe tes ſervices, une mère tendre, l'Eſtramadure & un patrimoine honnête te tendent les bras.

Mais que te vouloit ce lutin, qui ne t'a pas quitté depuis vingt-quatre heures ? Il avoit pris une figure bien ſéduiſante : il m'a donné de l'argent ; je veux le lui rendre.

Comme je parlois encore, je vois arriver mon créancier ; il m'amenoit deux domeſtiques & deux gondoliers. Il faut, dit-il, que vous ſoyiez ſervi, en attendant l'arrivée de Carle. On m'a répondu dans l'auberge de l'intelligence & de la fidélité de ces gens-ci, & voici les plus hardis patrons de la république.

Je ſuis content de votre choix, Biondetta, lui dis-je, vous êtes-vous logé ici ?

J'ai pris, me répond le page, les yeux baiſſés, dans l'appartement même de votre excellence, la pièce la plus éloignée de celle que vous occupez, pour vous cauſer le moins d'embarras qu'il ſera poſſible.

Je trouvai du ménagement, de la délicateſſe, dans cette attention à mettre de l'eſpace entr'elle & moi. Je lui en ſus gré.

Au pis aller, diſois-je, je ne ſaurois la chaſſer du vague de l'air, s'il lui plait de s'y tenir inviſible pour m'obſéder. Quand elle ſera dans une chambre connue, je pourrai calculer ma diſtance. Content de mes raiſons, je donnai légérement mon approbation à tout.

Je voulois ſortir pour aller chez le

correſpondant de ma mère. Biondetta donna ſes ordres pour ma toilette, & quand elle fut achevée je me rendis où j'avois deſſein d'aller.

Le négociant me fit un accueil dont j'eus lieu d'être ſurpris. Il étoit à ſa banque; de loin il me careſſe de l'œil, vient à moi; Dom Alvare, me dit-il, je ne vous croyois pas ici. Vous arrivez très-à-propos pour m'empêcher de faire une bévue; j'allois vous envoyer deux lettres & de l'argent. Celui de mon quartier, répondis-je? Oui, répliqua-t-il, & quelque choſe de plus. Voilà deux cent ſequins en ſus, qui ſont arrivés ce matin. Un vieux gentilhomme à qui j'en ai donné le reçu, me les a remis de la part de Dona Mencia. Ne recevant pas de vos nouvelles, elle vous a cru malade, & a chargé un Eſpagnol de votre connoiſſance de me les remettre pour vous

les faire paſſer..... Vous a-t-il dit ſon nom?.... Je l'ai écrit dans le reçu; c'eſt Dom Miguel Pimientos, qui dit avoir été écuyer dans votre maiſon. Ignorant votre arrivée ici, je ne lui ai pas demandé ſon adreſſe.

Je pris l'argent. J'ouvris les lettres: ma mère ſe plaignoit de ſa ſanté, de ma négligence, & ne parloit pas des ſequins qu'elle envoyoit : je n'en fus que plus ſenſible à ſes bontés.

Me voyant la bourſe auſſi à propos & auſſi bien garnie, je revins gaiement à l'auberge; j'eus de la peine à trouver Biondetta dans l'eſpèce de logement où elle s'étoit réfugiée. Elle y entroit par un dégagement diſtant de ma porte: je m'y aventurai par haſard, & la vis courbée près d'une fenêtre, fort occupée à raſſembler & recoller les débris d'un clavecin.

J'ai de l'argent, lui dis-je, & vous rapporte

rapporte celui que vous m'avez prêté. Elle rougit, ce qui lui arrivoit toujours avant de parler : elle chercha mon obligation, me la remit, prit la ſomme & ſe contenta de me dire que j'étois trop exact, & qu'elle eût déſiré jouir plus long-temps du plaiſir de m'avoir obligé.

Mais je vous dois encore, lui dis-je; car vous avez payé les poſtes. Elle en avoit l'état ſur la table. Je l'acquittai. Je ſortois avec un ſang-froid apparent; elle me demanda mes ordres, je n'en eus pas à lui donner, & elle ſe remit tranquillement à ſon ouvrage; elle me tournoit le dos: je l'obſervai quelque temps; elle ſembloit très-occupée, & apportoit à ſon travail autant d'adreſſe que d'activité.

Je revins rêver dans ma chambre. Voilà, diſois-je, le pair de ce Caldéron, qui allumoit la pipe à Soberano, &

& ce plût au ciel, monſtre ? Renvoie-la te dis-je, ou..... Mais j'ai d'autres reſſources ; je te démaſquerai, & elle entendra raiſon, ſi tu n'es pas ſuſceptible de l'entendre.

Excédé par ce torrent d'injures & de menaces; mais affectant de n'être point ému, je me retirai chez moi, quoiqu'il fût tard.

Mon arrivée parut ſurprendre mes domeſtiques & ſurtout Biondetta : elle témoigna quelque inquiétude ſur ma ſanté : je répondis qu'elle n'étoit point altérée. Je ne lui parlois preſque jamais depuis ma liaiſon avec Olympia, & il n'y avoit eu aucun changement dans ſa conduite à mon égard, mais on en remarquoit dans ſes traits ; il y avoit ſur le ton général de ſa phyſionomie une teinte d'abattement & de mélancolie.

Le lendemain, à peine étois-je

éveillé que Biondetta entre dans ma chambre, une lettre ouverte à la main. Elle me la remet, & je lis :

AU PTÉTENDU BIONDETTO.

„ Je ne ſais qui vous êtes, mada-
„ me, ni ce que vous pouvez faire
„ chez Dom Alvare ; mais vous êtes
„ trop jeune pour n'être pas excuſa-
„ ble, & en de trop mauvaiſes mains
„ pour ne pas exciter la compaſſion.
„ Ce cavalier vous aura promis ce
„ qu'il promet à tout le monde, ce
„ qu'il me jure encore tous les jours,
„ quoique déterminé à nous trahir.
„ On dit que vous êtes ſage autant
„ que belle ; vous ſerez ſuſceptible
„ d'un bon conſeil. Vous êtes en
„ âge, Madame, de réparer le tort
„ que vous pouvez vous être fait ;
„ une ame ſenſible vous en offre les
„ moyens. On ne marchandera point

„ ſur la force du ſacrifice que l'on
„ doit faire pour aſſurer votre repos.
„ Il faut qu'il ſoit proportionné à vo-
„ tre état, aux vues que l'on vous a
„ fait abandonner, à celles que vous
„ pouvez avoir pour l'avenir, & par
„ conſéquent vous réglerez tout vous-
„ même. Si vous perſiſtez à vouloir
„ être trompée & malheureuſe, & à
„ en faire d'autres, attendez-vous à
„ tout ce que le déſeſpoir peut ſuggé-
„ rer de plus violent à une rivale. J'at-
„ tends votre réponſe.“

Après avoir lu cette lettre, je la remis à Biondetta. Répondez, lui dis-je, à cette femme qu'elle eſt folle, & vous ſavez mieux que moi combien elle eſt.....

Vous la connoiſſez, Dom Alvare, n'appréhendez-vous rien d'elle?..., J'appréhende qu'elle ne m'ennuie plus long-temps, ainſi je la quitte; & pour

m'en délivrer plus sûrement, je vais louer ce matin une jolie maison que l'on m'a proposée sur la Brenta. Je m'habillai sur le champ, & allai conclure mon marché. Chemin faisant, je réfléchissois aux menaces d'Olympia. Pauvre folle! disois-je, elle veut tuer... Je ne pus jamais, & sans savoir pourquoi, prononcer le mot.

Dès que j'eus terminé mon affaire, je revins chez moi, je dînai, & craignant que la force de l'habitude ne m'entraînât chez la courtisanne, je me déterminai à ne pas sortir de la journée.

Je prends un livre. Incapable de m'appliquer à la lecture, je le quitte; je vais à la fenêtre, & la foule, la variété des objets me choquent au lieu de me distraire. Je me promène à grands-pas dans tout mon appartement, cherchant la tranquillité de

l'eſprit dans l'agitation continuelle du corps.

Dans cette courſe indéterminée, mes pas s'adreſſent vers une garde-robe ſombre, où mes gens renfermoient les choſes néceſſaires à mon ſervice qui ne devoient pas ſe trouver ſous la main. Je n'y étois jamais entré, l'obſcurité du lieu me plaît. Je m'aſſieds ſur un coffre & y paſſe quelques minutes.

Au bout de ce court eſpace de temps, j'entends du bruit dans une pièce voiſine; un petit jour qui me donne dans les yeux m'attire vers une porte condamnée : il s'échappoit par le trou de la ſerrure; j'y applique l'œil.

Je vois Biondetta aſſiſe vis-à-vis de ſon clavecin, les bras croiſés, dans l'attitude d'une perſonne qui rêve profondément. Elle rompit le ſilence.

Biondetta ! Biondetta ! dit-elle. Il m'appelle Biondetta. C'eſt le premier, c'eſt le ſeul mot careſſant qui ſoit ſorti de ſa bouche.

Elle ſe tait, & paroît retomber dans ſa rêverie. Elle poſe enfin les mains ſur le clavecin que je lui avois vu raccommoder. Elle avoit devant elle un livre fermé ſur le pupître. Elle prélude & chante à demi-voix en s'accompagnant.

Je démêlai ſur le champ que ce qu'elle chantoit n'étoit pas une compoſition arrêtée. En prêtant mieux l'oreille, j'entendis mon nom, celui d'Olympia ; elle improviſoit en proſe ſur ſa prétendue ſituation, ſur celle de ſa rivale qu'elle trouvoit bien plus heureuſe que la ſienne ; enfin ſur les rigueurs que j'avois pour elle, & les ſoupçons qui occaſionnoient une défiance qui m'éloignoit de mon bon-

ſieur. Elle m'auroit conduit dans la route des grandeurs, de la fortune & des ſciences, & j'aurois fait ſa félicité. Hélas! diſoit-elle, cela devient impoſſible. Quand il me connoîtroit pour ce que je ſuis, mes foibles charmes ne pourroient l'arrêter; une autre.....

La paſſion l'emportoit & les larmes ſembloient la ſuffoquer. Elle ſe lève, va prendre un mouchoir, s'eſſuie & ſe rapproche de l'inſtrument; elle veut ſe raſſeoir, & comme ſi le peu de hauteur du ſiège l'eût tenue ci-devant dans une attitude trop gênée; elle prend le livre qui étoit ſur ſon pupître, le met ſur le tabouret, s'aſſied & prélude de nouveau.

Je compris bientôt que la ſeconde ſcène de muſique ne ſeroit pas de l'eſpèce de la première. Je reconnus l'air d'une Barcarole fort en vogue alors à Veniſe. Elle le répéta deux

fois ; puis d'une voix plus distincte & plus assurée, elle chanta les paroles suivantes :

Hélas ! quelle est ma chimère,
Fille du ciel & des airs,
Pour Alvare & pour la terre,
J'abandonne l'univers ;
Sans éclat & sans puissance,
Je m'abaisse jusqu'aux fers ;
Et quelle est ma récompense ?
On me dédaigne & je sers.

Courtier, la main qui vous mène
S'empresse à vous caresser ;
On vous captive, on vous gêne,
Mais on craint de vous blesser.
Des efforts qu'on vous fait faire,
Sur vous l'honneur rejaillit,
Et le frein qui vous modère,
Jamais ne vous avilit.

Alvare, une autre t'engage,
Et m'éloigne de ton cœur :
Dis-moi par quel avantage
Elle a vaincu ta froideur ?

On penſe qu'elle eſt ſincère,
On s'en rapporte à ſa foi ;
Elle plaît, je ne puis plaire ;
Le ſoupçon eſt fait pour moi.

La cruelle défiance
Empoiſonne le bienfait.
On me craint en ma préſence ;
En mon abſence on me hait.
Mes tourmens, je les ſuppoſe ;
Je gémis, mais ſans raiſon ;
Si je parle, j'en impoſe ;
Je me tais, c'eſt trahiſon.

Amour, tu fis l'impoſture,
Je paſſe pour l'impoſteur ;
Ah ! pour venger notre injure,
Diſſipe enfin ſon erreur.
Fais que l'ingrat me connoiſſe,
Et quel qu'en ſoit le ſujet,
Qu'il déteſte une foibleſſe
Dont je ne ſuis pas l'objet.

Ma rivale eſt triomphante,
Elle ordonne de mon ſort,
Et je me vois dans l'attente

De l'exil ou de la mort:
Ne briſez pas votre chaîne
Mouvemens d'un cœur jaloux;
Vous éveilleriez la haine,
Je me contrains: taiſez-vous.

Le ſon de la voix, le chant, le ſens des vers, leur tournure, me jettent dans un déſordre que je ne puis exprimer. Etre fantaſtique, dangereuſe impoſture! m'écriai-je, en ſortant avec rapidité du poſte où j'étois demeuré trop long-temps: peut-on mieux emprunter les traits de la vérité & de la nature? Que je ſuis heureux de n'avoir connu que d'aujourd'hui le trou de cette ſerrure, comme je ſerois venu m'enivrer, combien j'aurois aidé à me tromper moi-même! Sortons d'ici. Allons ſur la Brenta, dès demain. Allons-y ce ſoir.

J'appelle ſur le champ un domeſtique, & fais dépêcher, dans une

Gondole, ce qui m'étoit néceſſaire pour aller paſſer la nuit dans ma nouvelle maiſon.

Il m'eut été trop difficile d'attendre la nuit dans mon auberge. Je ſortis. Je marchois au haſard. Au détour d'une rue, je crus voir entrer dans un café ce Bernadillo qui accompagnoit Soberano dans notre promenade à Portici. Autre fantôme! dis-je: ils me pourſuivent. J'entrai dans ma gondole, & courus tout Veniſe de canal en canal; il étoit onze heures quand je rentrai. Je voulus partir pour la Brenta, & mes gondoliers fatigués refuſant le ſervice, je fus obligé d'en faire appeler d'autres: ils arrivèrent, & mes gens, prévenus de mes intentions, me précèdent dans la gondole, chargés de leurs propres effets. Biondetta me ſuivoit.

A peine ai-je les deux pieds dans le bâtiment, que des cris me forcent

à me retourner. Un maſque poignardoit Biondetta. Tu l'emportes ſur moi! meurs, meurs, odieuſe rivale.

L'exécution fut ſi prompte qu'un des gondoliers reſté ſur le rivage ne pût l'empêcher. Il voulut attaquer l'aſſaſſin en lui portant le flambeau dans les yeux; un autre maſque accourt & le repouſſe avec une action menaçante, une voix tonnante que je crus reconnoître pour celle de Bernadillo.

Hors de moi, je m'élance de la gondole. Les meurtriers ont diſparu. A l'aide du flambeau je vois Biondetta pâle, baignée dans ſon ſang, expirante.

Mon état ne ſauroit ſe peindre. Toute autre idée s'efface. Je ne vois plus qu'une femme adorée, victime d'une prévention ridicule, ſacrifiée à ma vaine & extravagante confiance, & accablée par moi juſques-là des plus cruels outrages.

Je me précipite, j'appelle en même temps le ſecours & la vengeance. Un chirurgien, attiré par l'éclat de cette aventure, ſe préſente. Je fais tranſporter la bleſſée dans mon appartement; &, crainte qu'on ne la ménage point aſſez, je me charge moi-même de la moitié du fardeau.

Quand on l'eut deshabillée, quand je vis ce beau corps ſanglant atteint de deux énormes bleſſures, qui ſembloient devoir attaquer toutes deux les ſources de la vie, je dis, je fis mille extravagances.

Biondetta, préſumée ſans connoiſſance, ne devoit pas les entendre; mais l'aubergiſte & ſes gens, un chirurgien, deux médecins, appelés, jugèrent qu'il étoit dangereux pour la bleſſée qu'on me laiſsât auprès d'elle. On m'entraîna hors de la chambre.

On laiſſa mes gens près de moi,

mais un d'eux ayant eu la maladreſſe de me dire que la faculté avoit jugé les bleſſures mortelles, je pouſſai des cris aigus.

Fatigué enfin par mes emportemens, je tombai dans un abattement qui fut ſuivi du ſommeil.

Je crus voir ma mère en rêve, je lui racontois mon aventure, & pour la lui rendre plus ſenſible, je la conduiſois vers les ruines de Portici.

N'allons pas là, mon fils, me diſoit-elle, vous êtes dans un danger évident. Comme nous paſſions dans un défilé étroit où je m'engageois avec ſécurité, une main tout-à-coup me pouſſe dans un précipice; je la réconnois, c'eſt celle de Biondetta. Je tombois, une autre main me retire, & je me trouve entre les bras de ma mère. Je me réveille, encore haletant de frayeur. Tendre mère! m'écriai-je,

ferai mon devoir de te rendre heureuſe par le ſacrifice aveugle de mes ſentimens & de mes volontés.

Je ne peindrai point les efforts pénibles de l'art & de la nature, pour rappeler à la vie un corps qui ſembloit devoir ſuccomber ſous les reſſources miſes en œuvre pour le ſoulager.

Vingt & un jours ſe paſsèrent ſans qu'on pût ſe décider entre la crainte & l'eſpérance: enfin, la fiévre ſe diſſipa, & il parut que la malade reprenoit connoiſſance.

Je l'appelois ma chère Biondetta, elle me ſerra la main. Depuis cet inſtant elle reconnut tout ce qui étoit autour d'elle. J'étois à ſon chevet: ſes yeux ſe tournèrent ſur moi; les miens étoient baignés de larmes. Je ne ſaurois peindre, quand elle me regarda, les grâces, l'expreſſion de ſon ſourire. Chère Biondetta! reprit-elle; je ſuis

la chère Biondetta d'Alvare. Elle vouloit m'en dire davantage : on me força encore une fois de m'éloigner.

Je pris le parti de reſter dans ſa chambre, dans un endroit où elle ne pût pas me voir. Enfin, j'eus la permiſſion d'en approcher. Biondetta, lui dis-je, je fais pourſuivre vos aſſaſſins.

Ah ! ménagez-les, dit-elle : ils ont fait mon bonheur. Si je meurs ce ſera pour vous ; ſi je vis ce ſera pour vous aimer.

J'ai des raiſons pour abréger ces ſcènes de tendreſſe qui ſe paſsèrent entre nous juſqu'au temps où les médecins m'aſſurèrent que je pouvois faire tranſporter Biondetta ſur les bords de la Brenta, où l'air ſeroit plus propre à lui rendre ſes forces. Nous nous y établîmes. Je lui avois donné deux femmes pour la ſervir, dès le premier inſtant où ſon ſexe fut avéré par la

néceſſité de panſer ſes bleſſures. Je raſſemblai autour d'elle tout ce qui pouvoit contribuer à ſa commodité, & ne m'occupai qu'à la ſoulager, l'amuſer & lui plaire.

Ses forces ſe rétabliſſoient à vue d'œil, & ſa beauté ſembloit prendre chaque jour un nouvel éclat. Enfin, croyant pouvoir l'engager dans une converſation aſſez longue, ſans intéreſſer ſa ſanté : O, Biondetta! lui dis-je, je ſuis comblé d'amour, perſuadé que vous n'êtes point un être fantaſtique, convaincu que vous m'aimez, malgré les procédés révoltans que j'ai eus pour vous juſqu'ici. Mais vous ſavez ſi mes inquiétudes furent fondées. Développez-moi le myſtère de l'étrange apparition qui affligea mes regards dans la voûte de Portici. D'où venoient, que devinrent ce monſtre affreux, cette petite chienne qui pré-

cédèrent votre arrivée ? Comment, pourquoi les avez-vous remplacés pour vous attacher à moi ? Qui étoient-ils ? Qui êtes-vous ? Achevez de raſſurer un cœur tout à vous, & qui veut ſe dévouer pour la vie.

Alvare, répondit Biondetta, les Nécromanciens, étonnés de votre audace, voulurent ſe faire un jeu de votre humiliation, & parvenir par la voie de la terreur à vous réduire à l'état de vil eſclave de leurs volontés. Ils vous préparoient d'avance à la frayeur, en vous provoquant à l'évocation du plus puiſſant & du plus redoutable de tous les eſprits ; & par le ſecours de ceux dont la cathégorie leur eſt ſoumiſe, ils vous préſentèrent un ſpectacle qui vous eût fait mourir d'effroi, ſi la vigueur de votre ame n'eût fait tourner contr'eux leur propre ſtratagême.

A votre contenance héroïque, les Sylphes, les Salamandres, les Gnomes, les Ondins, enchantés de votre courage, réſolurent de vous donner tout l'avantage ſur vos ennemis.

Je ſuis Sylphide d'origine, & une des plus conſidérables d'entr'elles. Je parus ſous la forme de la petite chienne; je reçus vos ordres, & nous nous empreſsâmes tous à l'envi de les accomplir. Plus vous mettiez de hauteur, de réſolution, d'aiſance, d'intelligence à régler nos mouvemens, plus nous redoublions d'admiration pour vous & de zèle.

Vous m'ordonnâtes de vous ſervir en page, de vous amuſer en cantatrice. Je me ſoumis avec joie, & goûtai de tels charmes dans mon obéiſſance, que je réſolus de vous la vouer pour toujours.

Décidons, me diſois-je, mon état

&

& mon bonheur. Abandonnée dans le vague de l'air à une incertitude néceſſaire, ſans ſenſations, ſans jouiſſances, eſclave des évocations des cabaliſtes, jouet de leurs fantaiſies, néceſſairement bornée dans mes prérogatives comme dans mes connoiſſances, balancerois-je davantage ſur le choix des moyens par leſquels je puis ennoblir mon eſſence ?

Il m'eſt permis de prendre un corps pour m'aſſocier à un ſage : le voilà. Si je me réduis au ſimple état de femme, ſi je perds par ce changement volontaire le droit naturel des Sylphides & l'aſſiſtance de mes compagnes, je jouirai du bonheur d'aimer & d'être aimée. Je ſervirai mon vainqueur ; je l'inſtruirai de la ſublimité de ſon être dont il ignore les prérogatives : il nous ſoumettra avec les élémens dont j'aurai abandonné l'empire, les eſprits de

toutes les ſphères. Il eſt fait pour être le roi du monde, & j'en ſerai la reine, & la reine adorée de lui.

Ces réflexions, plus ſubites que vous ne pouvez le croire dans une ſubſtance débarraſſée d'organes, me décidèrent ſur le champ. En conſervant ma figure, je prends un corps de femme pour ne le quitter qu'avec la vie.

Quand j'eus pris un corps, Alvare, je m'apperçus que j'avois un cœur. Je vous admirois, je vous aimai; mais que devins-je, lorſque je ne vis en vous que de la répugnance, de la haine! Je ne pouvois ni changer, ni même me répentir; ſoumiſe à tous les revers auxquels ſont ſujettes les créatures de votre eſpèce, m'étant attiré le courroux des eſprits, la haine implacable des Nécromanciens, je devenois, ſans votre protection, l'être le plus malheureux qui fût ſous le ciel : que

dis-je ? je le ſerois encore ſans votre amour.

Mille grâces répandues dans la figure, l'action, le ſon de la voix ajoutoient au preſtige de ce récit intéreſſant. Je ne concevois rien de ce que j'entendois. Mais qu'y avoit-il de concevable dans mon aventure ?

Tout ceci me paroît un ſonge, me diſois-je ; mais la vie humaine eſt-elle autre choſe ? je rêve plus extraordinairement qu'un autre, & voilà tout.

Je l'ai vue de mes yeux attendant tout ſecours de l'art, arriver preſque juſqu'aux portes de la mort, en paſſant par tous les termes de l'épuiſement & de la douleur.

L'homme fut un aſſemblage d'un peu de boue & d'eau. Pourquoi une femme ne ſeroit-elle pas faite de roſée, de vapeurs terreſtres & de rayons de lumière, des débris d'un arc-en-

ciel condenſés ? Où eſt le poſſible ?.... Où eſt l'impoſſible ?

Le réſultat de mes réfléxions fut de me livrer encore plus à mon penchant, en croyant conſulter ma raiſon. Je comblois Biondetta de prévenances, de careſſes innocentes. Elle s'y prêtoit avec une franchiſe qui m'enchantoit, avec cette pudeur naturelle qui agit ſans être l'effet des réflexions ou de la crainte.

Un mois s'étoit paſſé dans des douceurs qui m'avoient enivré. Biondetta entièrement rétablie pouvoit me ſuivre par-tout à la promenade. Je lui avois fait faire un deshabillé d'amazone : ſous ce vêtement, ſous un grand chapeau ombragé de plumes, elle attiroit tous les regards, & nous ne paroiſſions jamais que mon bonheur ne fit l'objet de l'envie de tous ces heureux Citadins qui peuplent, pen-

dant les beaux jours, les rivages enchantés de la Brenta; les femmes même ſembloient avoir renoncé à cette jalouſie dont on les accuſe, ou ſubjuguées par une ſupériorité dont elles ne pouvoient diſconvenir, ou déſarmées par un maintien qui annonçoit l'oubli de tous ſes avantages.

Connu de tout le monde pour l'amant aimé d'un objet auſſi raviſſant, mon orgueil égaloit mon amour, & je m'élevois encore davantage quand je venois à me flatter ſur le brillant de ſon origine.

Je ne pouvois douter qu'elle ne poſſédât les connoiſſances les plus rares, & je ſuppoſois, avec raiſon, que ſon but étoit de m'en orner; mais elle ne m'entretenoit que de choſes ordinaires, & ſembloit avoir perdu l'autre objet de vue. Biondetta, lui dis-je, un ſoir que nous nous promenions ſur

la terraſſe de mon jardin, lorſqu'un penchant trop flatteur pour moi vous décida à lier votre ſort au mien, vous vous promettiez de m'en rendre digne en me donnant des connoiſſances qui ne ſont point réſervées au commun des hommes. Vous parois-je maintenant indigne de vos ſoins; un amour auſſi tendre, auſſi délicat que le vôtre peut-il ne point deſirer d'ennoblir ſon objet?

O! Alvare, me répondit-elle, je ſuis femme depuis ſix mois, & ma paſſion, il me le ſemble, n'a pas duré un jour. Pardonnez ſi la plus douce des ſenſations enivre un cœur qui n'a jamais rien éprouvé. Je voudrois vous montrer à aimer comme moi; & vous ſeriez par ce ſentiment ſeul au deſſus de tous vos ſemblables; mais l'orgueil humain aſpire à d'autres jouiſſances. L'inquiétude naturelle ne lui permet pas de

ſaiſir un bonheur, s'il n'en peut enviſager un plus grand dans la perſpective. Oui je vous inſtruirai, Alvare. J'oubliois avec plaiſir mon intérêt; il le veut, puiſque je dois retrouver ma grandeur dans la vôtre; mais il ne ſuffit pas de me promettre d'être à moi, il faut que vous vous donniez, & ſans réſerve & pour toujours.

Nous étions aſſis ſur un banc de gazon, ſous un abri de chevrefeuille au fond du jardin, je me jetai à ſes genoux. Chère Biondetta, lui dis-je, je vous jure une fidelité à toute épreuve.

Non, diſoit-elle, vous ne me connoiſſez pas, vous ne vous connoiſſez pas : il me faut un abandon abſolu. Il peut ſeul me raſſurer & me ſuffire.

Je lui baiſois la main avec tranſ-

port, & redoublois mes ſermens; elle m'oppoſoit ſes craintes. Dans le feu de la converſation, nos têtes ſe panchent, nos lèvres ſe rencontrent.. Dans le moment, je me ſens ſaiſir par la baſque de mon habit, & ſecouer d'une étrange force....

C'étoit mon chien, un jeune Danois dont on m'avoit fait préſent. Tous les jours, je le faiſois jouer avec mon mouchoir. Comme il s'étoit échappé de la maiſon la veille, je l'avois fait attacher pour prévenir une ſeconde évaſion. Il venoit de rompre ſon attache; conduit par l'odorat, il m'avoit trouvé, & me tiroit par mon manteau pour me montrer ſa joie & me ſolliciter au badinage; j'eus beau le chaſſer de la main, de la voix, il ne fut pas poſſible de l'écarter : il couroit, revenoit ſur moi en aboyant; enfin vaincu par ſon importunité je

le ſaiſis par ſon collier & le reconduiſis à la maiſon.

Comme je revenois au berceau pour rejoindre Biondetta, un domeſtique marchant preſque ſur mes talons nous avertit qu'on avoit ſervi, & nous fûmes prendre nos places à table. Biondetta eût pu y paroître embarraſſée. Heureuſement nous nous trouvions en tiers, un jeune noble étoit venu paſſer la ſoirée avec nous.

Le lendemain j'entrai chez Biondetta, réſolu de lui faire part des réflexions ſérieuſes qui m'avoient occupé pendant la nuit. Elle étoit encore au lit, & je m'aſſis auprès d'elle. Nous avons, lui dis-je, penſé faire hier une folie dont je me fuſſe repenti le reſte de mes jours. Ma mère veut abſolument que je me marie. Je ne ſaurois être à d'autre qu'à vous, & ne puis point prendre d'engagement ſérieux

ſans ſon aveu. Vous regardant déjà comme ma femme, chère Biondetta, mon devoir eſt de vous reſpecter.

Eh! ne dois-je pas vous reſpecter vous-même, Alvare? Mais ce ſentiment ne ſeroit-il pas le poiſon de l'amour? Vous vous trompez, repris-je, il en eſt l'aſſaiſonnement.....

Bel aſſaiſonnement, qui vous ramène à moi d'un air glacé, & me pétrifie moi-même. Ah, Alvare! Alvare! je n'ai heureuſement ni rime ni raiſon, ni père ni mère, & veux aimer de tout mon cœur ſans cet aſſaiſonnement-là. Vous devez des égards à votre mère: ils ſont naturels; il ſuffit que ſa volonté ratifie l'union de nos cœurs, pourquoi faut-il qu'elle la précède? Les préjugés ſont nés chez vous au défaut de lumières, & ſoit en raiſonnant, ſoit en ne raiſonnant pas, ils rendent votre conduite

auſſi inconſéquente que bizarre. Soumis à de véritables devoirs, vous vous en impoſez qu'il eſt ou impoſſible ou inutile de remplir: enfin vous cherchez à vous faire écarter de la route, dans la pourſuite de l'objet dont la poſſeſſion vous ſemble la plus déſirable. Notre union, nos liens deviennent dépendans de la volonté d'autrui. Qui ſait ſi Dona Mencia me trouvera d'aſſez bonne maiſon pour entrer dans celle de Maravillas? Et je me verrois dédaignée? Ou, au lieu de vous tenir de vous-même, il faudroit vous obtenir d'elle? Eſt-ce un homme deſtiné à la haute ſcience qui me parle, ou un enfant qui ſort des montagnes de l'Eſtramadure? Et dois-je être ſans délicateſſe, quand je vois qu'on ménage celle des autres plus que la mienne? Alvare! Alvare! on vante l'amour des Eſpagnols; ils auront tou-

jours plus d'orgueil & de morgue que d'amour.

J'avois vu des ſcènes bien extraordinaires; je n'étois point préparé à celle-ci. Je voulus excuſer mon reſpect pour ma mère; le devoir me le preſcrivoit, & la reconnoiſſance, l'attachement, plus forts encore que lui. On n'écoutoit pas. Je ne ſuis pas devenue femme pour rien, Alvare; vous me tenez de moi, je veux vous tenir de vous. Dona Mencia déſapprouvera après ſi elle eſt folle. Ne m'en parlez plus. Depuis qu'on me reſpecte, qu'on ſe reſpecte, qu'on reſpecte tout le monde, je deviens plus malheureuſe que lorſqu'on me haïſſoit. Et elle ſe mit à ſanglotter.

Heureuſement je ſuis fier, & ce ſentiment me garantit du mouvement de foibleſſe qui m'entraînoit aux pieds de Biondetta, pour eſſayer de déſarmer

mer cette déraiſonnable colere, & faire ceſſer des larmes dont la ſeule vue me mettoit au deſeſpoir. Je me retirai. Je paſſai dans mon cabinet. En m'y enchaînant, on m'eût rendu ſervice; enfin, craignant l'iſſue des combats que j'éprouvois, je cours à ma gondole: une des femmes de Biondetta ſe trouve ſur mon chemin. Je vais à Veniſe, lui dis-je. J'y deviens néceſſaire pour la ſuite du procès intenté à Olympia; & ſur le champ, je pars, en proie aux plus dévorantes inquiétudes; mécontent de Biondetta & plus encore de moi; voyant qu'il ne me reſtoit à prendre que des partis lâches ou déſeſpérés.

J'arrive à la ville: je touche à la première calle. Je parcours d'un air effaré toutes les rues qui ſont ſur mon paſſage, ne m'appercevant point qu'un orage affreux va fondre ſur moi, &

qu'il faut m'inquiéter pour trouver un abri.

C'étoit dans le milieu du mois de Juillet. Bientôt je fus chargé par une pluie abondante mêlée de beaucoup de grêle.

Je vois une porte ouverte devant moi : c'étoit celle de l'égliſe du grand couvent des Franciſcains ; je m'y réfugie.

Ma première réflexion fut, qu'il avoit fallu un ſemblable accident pour me faire entrer dans une égliſe depuis mon ſéjour dans les états de Veniſe ; le ſecond fut de me rendre juſtice ſur cet entier oubli de mes devoirs.

Enfin, voulant m'arracher à mes penſées, je conſidère les tableaux, & cherche à voir les monumens qui ſont dans cette égliſe : c'étoit une eſpèce de voyage curieux que je faiſois autour de la nef & du chœur.

J'arrive enfin dans une chapelle enfoncée & qui étoit éclairée par une lampe, le jour extérieur n'y pouvant pénétrer : quelque chose d'éclatant frappe mes regards dans le fond de la chapelle; c'étoit un monument.

Deux génies descendoient dans un tombeau de marbre noir une figure de femme, deux autres génies fondoient en larmes auprès de la tombe.

Toutes les figures étoient de marbre blanc, & leur éclat naturel, rehaussé par le contraste, en réfléchissant vivement la foible lumière de la lampe, sembloit les faire briller d'un jour qui leur fût propre, & éclairer lui-même le fond de la chapelle.

J'approche : je considère les figures; elles me paroissent des plus belles proportions, pleines d'expression & de l'exécution la plus finie.

J'attache mes yeux sur la tête de

la principale figure. Que deviens-je ? Je crois voir le portrait de ma mère. Une douleur vive & tendre, un ſaint reſpect me ſaiſiſſent. O, ma mère ! eſt-ce pour m'avertir que mon peu de tendreſſe & le déſordre de ma vie vous conduiront au tombeau, que ce froid ſimulacre emprunte ici votre reſſemblance chérie ? O ! la plus digne des femmes, tout égaré qu'il eſt, votre Alvare vous a conſervé tous vos droits ſur ſon cœur. Avant de s'écarter de l'obéiſſance qu'il vous doit, il mourroit plutôt mille fois : il en atteſte ce marbre inſenſible. Hélas ! je ſuis dévoré de la paſſion la plus tyrannique : il m'eſt impoſſible de m'en rendre maître déſormais. Vous venez de parler à mes yeux ; parlez. Ah ! parlez à mon cœur, & ſi je dois la bannir, enſeignez-moi comment je pourrai faire ſans qu'il m'en coute la vie.

En prononçant avec force cette preſſante invocation, je m'étois proſterné la face contre terre, & j'attendois dans cette attitude la réponſe que j'étois preſque sûr de recevoir, tant j'étois enthouſiaſmé.

Je réfléchis maintenant, ce que je n'étois pas en état de faire alors, que dans toutes les occaſions où nous avons beſoin de ſecours extraordinaires pour régler notre conduite, ſi nous les demandons avec force, duſſions-nous n'être pas exaucés, au moins, en nous recueillant pour les recevoir, nous nous mettons dans le cas d'uſer de toutes les reſſources de notre propre prudence. Je méritois d'être abandonné à la mienne, & voici ce qu'elle me ſuggéra: " Tu mettras un devoir „ à remplir, & un eſpace conſidérable „ entre ta paſſion & toi; les événe- „ mens t'éclaireront „.

Allons, dis-je, en me relevant avec précipitation, allons ouvrir mon cœur à ma mère, & remettons-nous encore une fois ſous ce cher abri.

Je retourne à mon auberge ordinaire : je cherche une voiture, &, ſans m'embarraſſer d'équipages, je prends la route de Turin pour me rendre en Eſpagne par la France, mais avant je mets dans un paquet une note de trois cent ſequins ſur la banque, & la lettre qui ſuit :

A MA CHÈRE BIONDETTA.

» Je m'arrache d'auprès de vous, » ma chère Biondetta, & ce ſeroit » m'arracher à la vie, ſi l'eſpoir du » plus prompt retour ne conſoloit mon » cœur. Je vais voir ma mère ; animé » par votre charmante idée, je triom- » pherai d'elle, & viendrai former » avec ſon aveu une union qui doit

„ faire mon bonheur. Heureux d'avoir
„ rempli mes devoirs avant de me
„ donner tout entier à l'amour; je
„ ſacrifierai à vos pieds le reſte de ma
„ vie. Vous connoîtrez un Eſpagnol,
„ ma Biondetta; vous jugerez d'après
„ ſa conduite, que s'il obéit aux de-
„ voirs de l'honneur & du ſang, il
„ ſait également ſatisfaire aux autres.
„ En voyant l'heureux effet de ſes pré-
„ jugés, vous ne taxerez pas d'orgueil
„ le ſentiment qui l'y attache. Je ne
„ puis douter de votre amour: il
„ m'avoit voué une entière obéiſſance;
„ je le reconnoîtrai encore mieux par
„ cette foible condeſcendance à des
„ vues qui n'ont pour objet que notre
„ commune félicité. Je vous envoie
„ ce qui peut être néceſſaire pour l'en-
„ tretien de notre maiſon. Je vous
„ enverrai d'Eſpagne ce que je croirai
„ le moins indigne de vous, en atten-

„ dant que la plus vive tendreſſe qui „ fût jamais vous ramène pour tou- „ jours votre eſclave „.

Je ſuis ſur la route de l'Eſtramadure. Nous étions dans la plus belle ſaiſon, & tout ſembloit ſe prêter à l'impatience que j'avois d'arriver dans ma patrie. Je découvrois déjà les clochers de Turin, lorſqu'une chaiſe de poſte aſſez mal en ordre ayant dépaſſé ma voiture, s'arrête & me laiſſe voir à travers une portière, une femme qui fait des ſignes & s'élance pour en ſortir.

Mon poſtillon s'arrête de lui-même; je deſcends, & reçois Biondetta dans mes bras, elle y reſte pâmée ſans connoiſſance; elle n'avoit pu dire que ce peu de mots: Alvare! vous m'avez abandonnée.

Je la porte dans ma chaiſe, ſeul endroit où je puſſe l'aſſeoir commodément: elle étoit heureuſement à

deux places. Je fais mon poſſible pour lui donner plus d'aiſance à reſpirer, en la dégageant de ceux de ſes vêtemens qui la gênent ; & la ſoutenant entre mes bras, je continue ma route dans la ſituation que l'on peut imaginer.

Nous arrêtons à la première auberge de quelque apparence : je fais porter Biondetta dans la chambre la plus commode : je la fais mettre ſur un lit & m'aſſieds à côté d'elle. Je m'étois fait apporter des eaux ſpiritueuſes, des élixirs propres à diſſiper un évanouiſſement. A la fin elle ouvre les yeux.

On a voulu ma mort, encore une fois, dit-elle ; on ſera ſatisfait. Quelle injuſtice ! lui dis-je, un caprice vous fait vous refuſer à des démarches ſenties & néceſſaires de ma part. Je riſque de manquer à mon devoir ſi je ne fais pas vous réſiſter, & je m'ex-

poſe à des déſagrémens, à des remords qui troubleroient la tranquillité de notre union. Je prends le parti de m'échapper pour aller chercher l'aveu de ma mère.....

Et que ne me faites-vous connoître votre volonté, cruel! Ne ſuis-je pas faite pour vous obéir? Je vous aurois ſuivi. Mais m'abandonner ſeule, ſans protection, à la vengeance des ennemis que je me ſuis fait pour vous, me voir expoſée par votre faute aux affronts les plus humilians....

Expliquez-vous, Biondetta; quelqu'un auroit-il oſé?.... Et qu'avoit-on à riſquer contre un être de mon ſexe, dépourvu d'aveu comme de toute aſſiſtance? L'indigne Bernadillo nous avoit ſuivis à Veniſe : à peine avez-vous diſparu, qu'alors ceſſant de vous craindre, impuiſſant contre moi depuis que je ſuis à vous, mais pou-

vant troubler l'imagination des gens attachés à mon ſervice, il a fait aſſiéger par des fantômes de ſa création votre maiſon de la Brenta. Mes femmes effrayées m'abandonnent. Selon un bruit général, autoriſé par beaucoup de lettres, un lutin a enlevé un capitaine aux gardes du roi de Naples, & l'a conduit à Veniſe. On aſſure que je ſuis ce lutin, & cela ſe trouve preſque avéré par les indices. Chacun s'écarte de moi avec frayeur. J'implore de l'aſſiſtance, de la compaſſion; je n'en trouve pas. Enfin l'or obtient ce que l'on refuſe à l'humanité. On me vend fort cher une mauvaiſe chaiſe: je trouve des guides, des poſtillons; je vous ſuis.....

Ma fermeté penſa s'ébranler au récit des diſgrâces de Biondetta. Je ne pouvois, lui dis-je, prévoir des événemens de cette nature. Je vous avois vue

l'objet des égards, des reſpects de tous les habitans des bords de la Brenta, ce qui vous ſembloit ſi bien acquis; pouvois-je imaginer qu'on vous le diſputeroit dans mon abſence? O, Biondetta! Vous êtes éclairée: ne deviez-vous pas prévoir qu'en contrariant des vues auſſi raiſonnables que les miennes, vous me porteriez à des réſolutions déſeſpérés? Pourquoi?....

Eſt-on toujours maîtreſſe de ne pas contrarier? Je ſuis femme par mon choix, Alvare, mais je ſuis femme enfin, expoſée à reſſentir toutes les impreſſions; je ne ſuis pas de marbre. J'ai choiſi entre les Zônes la matière élémentaire dont mon corps eſt compoſé: elle eſt très-ſuſceptible; ſi elle ne l'étoit pas, je manquerois de ſenſibilité; vous ne me feriez rien éprouver, & je vous deviendrois inſipide. Pardonnez-moi d'avoir couru le riſque

de

de prendre toutes les imperfections de mon ſexe, pour en réunir, ſi je pouvois, toutes les grâces; mais la folie eſt faite, & conſtituée comme je le ſuis à préſent, mes ſenſations ſont d'une vivacité dont rien n'approche : mon imagination eſt un volcan. J'ai, en un mot, des paſſions d'une violence qui devroit vous effrayer, ſi vous n'étiez pas l'objet de la plus emportée de toutes, & ſi nous ne connoiſſions pas mieux les principes & les effets de ces élans naturels, qu'on ne les connoît à Salamanque: On leur y donne des noms odieux; on parle au moins de les étouffer. Etouffer une flamme céleſte, le ſeul reſſort au moyen duquel l'amè & le corps peuvent agir réciproquement l'un ſur l'autre, & ſe forcer de concourir au maintien néceſſaire de leur union! Cela eſt bien imbécille, mon cher

Alvare ! Il faut régler ces mouvemens, mais quelquefois il faut leur céder ; ſi on les contrarie, ſi on les ſoulève, ils échappent tous à la fois, & la raiſon ne ſait plus où s'aſſeoir pour gouverner. Ménagez-moi dans ces momens-ci, Alvare ; je n'ai que ſix mois, je ſuis dans l'enthouſiaſme de tout ce que j'éprouve ; ſongez qu'un de vos refus, un mot que vous me dites inconſidérément, indignent l'amour, révoltent l'orgueil, éveillent le dépit, la défiance, la crainte : que dis-je ? Je vois d'ici ma pauvre tête perdue, & mon Alvare auſſi malheureux que moi !

O, Biondetta, ! repartis-je, on ne ceſſe pas de s'étonner auprès de vous ; mais je crois voir la nature même dans l'aveu que vous faites de vos penchans. Nous trouverons des reſſources contre eux dans notre tendreſſe mutuelle. Que ne devons-nous pas eſpérer d'ail-

leurs des conſeils de la digne mère qui va nous recevoir dans ſes bras? Elle vous chérira, tout m'en aſſure, & tout nous aidera à couler des jours heureux..... Il faut vouloir ce que vous voulez, Alvare. Je connois mieux mon ſexe & n'eſpère pas autant que vous; mais je veux vous obéir pour vous plaire, & je me livre.

Satisfait de me trouver ſur la route de l'Eſpagne, de l'aveu & en compagnie de l'objet qui avoit captivé ma raiſon & mes ſens; je m'empreſſai de chercher le paſſage des Alpes pour arriver en France; mais il ſembloit que le ciel me devenoit contraire depuis que je n'étois pas ſeul: des orages affreux ſuſpendent ma courſe, & rendent les chemins mauvais & les paſſages impraticables. Les chevaux s'abattent: ma voiture qui ſembloit neuve & bien aſſemblée ſe dément à chaque poſte,

& manque par l'eſſieu, ou par le train, ou par les roues. Enfin, après des traverſes infinies, je parviens au col de Tende.

Parmi les ſujets d'inquiétude, les embarras que me donnoit un voyage auſſi contrarié, j'admirois le perſonnage de Biondetta. Ce n'étoit plus cette femme tendre, triſte ou emportée que j'avois vue; il ſembloit qu'elle voulût ſoulager mon ennui, en ſe livrant aux ſaillies de la gaieté la plus vive, & me perſuader que les fatigues n'avoient rien de rebutant pour elle.

Tout ce badinage agréable étoit mêlé de careſſes trop ſéduiſantes pour que je puſſe m'y refuſer: je m'y livrois; mais avec réſerve: mon orgueil compromis ſervoit de frein à la violence de mes déſirs. Elle liſoit trop bien dans mes yeux pour ne pas juger de mon déſordre, & chercher à l'aug-

menter. Je fus en péril : je dois en convenir. Une fois entr'autres ſi une roue ne ſe fût briſée, je ne ſais ce que le point d'honneur fût devenu. Cela me mit un peu plus ſur mes gardes pour l'avenir.

Après des fatigues incroyables, nous arrivâmes à Lyon. Je conſentis, par attention pour elle, à m'y repoſer quelques jours. Elle arrêtoit mes regards ſur l'aiſance, la facilité des mœurs de la nation françoiſe. C'eſt à Paris, c'eſt à la cour que je voudrois vous voir établi. Les reſſources d'aucune eſpèce ne vous y manqueront; vous ferez la figure qu'il vous plaira d'y faire, & j'ai des moyens sûrs de vous y faire jouer le plus grand rôle; les François ſont galans : ſi je ne préſume point trop de ma figure, ce qu'il y auroit de plus diſtingué parmi eux viendroit me rendre hommage, & je les ſacri-

ſierois tous à mon Alvare. Le beau ſujet de triomphe pour une vanité Eſpagnole!

Je regardai cette propoſition comme un badinage. Non, dit-elle, j'ai ſérieuſement cette fantaiſie.... Partons donc bien vite pour l'Eſtramadure, répliquai-je, & nous reviendrons faire préſenter à la cour de France l'épouſe de Dom Alvare Maravillas; car il ne vous conviendroit pas de ne vous y montrer qu'en aventurière....

Je ſuis ſur le chemin de l'Eſtramadure, dit-elle, il s'en faut bien que je la regarde comme le terme où je dois trouver mon bonheur, comment ferois-je pour ne jamais la rencontrer?

J'entendois, je voyois ſa répugnance, mais j'allois à mon but & je me trouvai bientôt ſur le territoire Eſpagnol. Les obſtacles imprévus, les fondrières, les ornières impraticables,

les muletiers ivres, les mulets rétifs, me donnoient encore moins de relâche que dans le Piémont & la Savoie.

On dit beaucoup de mal des auberges d'Eſpagne, & c'eſt avec raiſon; cependant je m'eſtimois heureux quand les contrariétés éprouvées pendant le jour ne me forçoient pas de paſſer une partie de la nuit au milieu de la campagne, ou dans une grange écartée.

Quel pays allons-nous chercher, diſoit-elle, à en juger par ce que nous éprouvons! En ſommes-nous encore beaucoup éloignés?

Vous êtes, repris-je, en Eſtramadure, & à dix lieues tout au plus du château de Maravillas..... Nous n'y arriverons certainement pas; le ciel nous en défend les approches. Voyez les vapeurs dont il ſe charge.

Je regardai le ciel, & jamais il ne m'avoit paru plus menaçant. Je fis ap-

percevoir à Biondetta que la grange où nous étions pouvoit nous garantir de l'orage. Nous garantira-t-elle auſſi du tonnerre, me dit-elle ?..... Et que vous fait le tonnerre à vous, habituée à vivre dans les airs, qui l'avez vu tant de fois ſe former, & devez ſi bien connoître ſon origine phiſique ?... Je ne craindrois pas, ſi je la connoiſſois moins : je me ſuis ſoumiſe pour l'amour de vous aux cauſes phyſiques, & je les appréhende, parce qu'elles tuent & qu'elles ſont phyſiques.

Nous étions ſur deux tas de paille aux deux extrêmités de la grange. Cependant l'orage après s'être annoncé de loin approche & mugit d'une manière épouvantable. Le ciel paroiſſoit un braſier agité par les vents en mille ſens contraires : les coups de tonnerre répétés par les antres des montagnes voiſines retentiſſoient horriblement au-

tour de nous. Ils ne ſe ſuccédoient pas, ils ſembloient s'entreheurter. Le vent, la grêle, la pluie ſe diſputoient entr'eux à qui ajouteroit le plus à l'horreur de l'effroyable tableau dont nos ſens étoient affligés. Il part un éclair qui ſemble embraſer notre aſyle. Un coup effroyable ſuit. Biondetta, les yeux fermés, les doigts dans les oreilles, vient ſe précipiter dans mes bras: Ah, Alvare! je ſuis perdue.....

Je veux la raſſurer. Mettez la main ſur mon cœur, diſoit-elle. Elle me la place ſur ſa gorge, & quoiqu'elle ſe trompât en me faiſant appuyer ſur un endroit où le battement ne devoit pas être le plus ſenſible, je démêlai que le mouvement étoit extraordinaire. Elle m'embraſſoit de toutes ſes forces, & redoubloit à chaque éclair. Enfin, un coup plus effrayant que tous ceux qui s'étoient fait entendre

part : Biondetta s'y dérobe de manière qu'en cas d'accident, il ne pût la frapper avant de m'avoir atteint moi-même le premier.

Cet effet de la peur me parut ſingulier, & je commençai à appréhender pour moi, non les ſuites de l'orage, mais celles d'un complot formé dans ſa tête de vaincre ma réſiſtance à ſes vues. Quoique plus tranſporté que je ne puis le dire, je me lève : Biondetta, lui dis-je, vous ne ſavez ce que vous faites. Calmez cette frayeur; ce tintamarre ne menace ni vous ni moi.

Mon flegme dût la ſurprendre; mais elle pouvoit me dérober ſes penſées en continuant d'affecter du trouble. Heureuſement la tempête avoit fait ſon dernier effort. Le ciel ſe nettoyoit, & bientôt la clarté de la lune nous annonça que nous n'avions plus rien à redouter du déſordre des élémens.

Biondetta demeuroit à la place où elle s'étoit miſe. Je m'aſſis auprès d'elle ſans proférer une parole : elle fit ſemblant de dormir, & je me mis à rêver plus triſtement que je n'euſſe encore fait depuis le commencement de mon aventure, ſur les ſuites néceſſairement fâcheuſes de ma paſſion. Je ne donnerai que le canevas de mes réflexions. Ma maîtreſſe étoit charmante, mais je voulois en faire ma femme.

Le jour m'ayant ſurpris dans ces penſées, je me levai pour aller voir ſi je pourrois pourſuivre ma route. Cela me devenoit impoſſible pour le moment. Le muletier qui conduiſoit ma caleche me dit que ſes mulets étoient hors de ſervice. Comme j'étois dans cet embarras, Biondetta vint me joindre.

Je commençois à perdre patience, quand un homme d'une phyſionomie ſiniſtre, mais vigoureuſement taillé,

parut devant la porte de la ferme, chaſſant devant lui deux mulets qui avoient de l'apparence. Je lui propoſai de me conduire chez moi; il ſavoit le chemin, nous convînmes de prix.

J'allois remonter dans ma voiture, lorſque je crus reconnoître une femme de campagne qui traverſoit le chemin ſuivie d'un valet: je m'approche; je la fixe. C'eſt Berthe, honnête fermière de mon village, & ſœur de ma nourrice. Je l'appelle; elle s'arrête, me regarde à ſon tour, mais d'un air conſterné. Quoi! c'eſt vous, me dit-elle, ſeigneur Dom Alvare? Que venez-vous chercher dans un endroit où votre perte eſt jurée, où vous avez mis la déſolation?.... Moi! ma chère Berthe, & qu'ai-je fait?....

Ah! ſeigneur Alvare, la conſcience ne vous reproche-t-elle pas la triſte ſituation à laquelle votre digne mère, notre

notre bonne maîtreſſe ſe trouve réduite. Elle ſe meurt.... Elle ſe meurt, m'écriai-je... Oui, pourſuivit-elle, & c'eſt la ſuite du chagrin que vous lui avez cauſé ; au moment où je vous parle, elle ne doit pas être en vie. Il lui eſt venu des lettres de Naples, de Veniſe. On lui a écrit des choſes qui font trembler. Notre bon ſeigneur, votre frère, eſt furieux : il dit qu'il ſollicitera partout des ordres contre vous, qu'il vous dénoncera, vous livrera lui-même....

Allez, Mde. Berthe, ſi vous retournez à Maravillas & y arrivez avant moi, annoncez à mon frère qu'il me verra bientôt.

Sur le champ, la calèche étant attelée, je préſente la main à Biondetta, cachant le déſordre de mon ame ſous l'apparence de la fermeté. Elle ſe montrant effrayée : quoi, dit-

elle, nous allons nous livrer à votre frère ? nous allons aigrir par notre préſence une famille irritée, des vaſſaux déſolés.....

Je ne ſaurois craindre mon frere, madame, s'il m'impute des torts que je n'ai pas; il eſt important que je le déſabuſe. Si j'en ai, il faut que je m'excuſe, & comme ils ne viennent pas de mon cœur, j'ai droit à ſa compaſſion & à ſon indulgence. Si j'ai conduit ma mère au tombeau par le déréglement de ma conduite, j'en dois réparer le ſcandale, & pleurer ſi hautement cette perte, que la vérité, la publicité de mes regrets effacent aux yeux de toute l'Eſpagne la tache que le défaut de naturel imprimeroit à mon ſang.

Ah, Dom Alvare! vous courez à votre perte & à la mienne, ces lettres écrites de tous côtés, ces préjugés

répandus avec tant de promptitude & d'affectation, ſont la ſuite de nos aventures & des perſécutions que j'ai eſſuyées à Veniſe. Le traître Bernadillo, que vous ne connoiſſez pas aſſez, obſède votre frère ; il le portera.....

Eh ! qu'ai-je à redouter de Bernadillo & de tous les lâches de la terre ? Je ſuis, madame, le ſeul ennemi redoutable pour moi. On ne portera jamais mon frère à la vengeance aveugle, à l'injuſtice, à des actions indignes d'un homme de tête & de courage, d'un gentilhomme enfin. Le ſilence ſuccède à cette converſation aſſez vive ; il eût pu devenir embarraſſant pour l'un & l'autre : mais après quelques inſtans, Biondetta s'aſſoupit peu à peu, & s'endort. Pouvois-je ne pas la regarder ? Pouvois-je la conſidérer ſans émotion ? Sur ce viſage brillant de tous les tréſors, de la pompe, enfin, de la

jeuneſſe ; le ſommeil ajoutoit aux grâces naturelles du repos cette fraîcheur délicieuſe, animée, qui rend tous les traits harmonieux ; un nouvel enchantement s'empare de moi : il écarte mes défiances ; mes inquiétudes ſont ſuſpendues, ou s'il m'en reſte une aſſez vive, c'eſt que la tête de l'objet dont je ſuis épris, ballotée par les cahots de la voiture, n'éprouve quelqu'incommodité par la bruſquerie ou la rudeſſe des frottemens. Je ne ſuis plus occupé qu'à la ſoutenir, à la garantir. Mais nous en éprouvons un ſi vif, qu'il me devient impoſſible de le parer ; Biondetta jette un cri, & nous ſommes renverſés. L'eſſieu étoit rompu ; les mulets, heureuſement s'étoient arrêtés. Je me dégage : je me précipite vers Biondetta, rempli des plus vives allarmes. Elle n'avoit qu'une légère contuſion au coude, & bientôt nous

ſommes debout en pleine campagne, mais expoſés à l'ardeur du ſoleil en plein midi, à cinq lieues du château de ma mère, ſans moyens apparens de pouvoir nous y rendre, car il ne s'offroit à nos regards aucun endroit qui parût être habité.

Cependant, à force de regarder avec attention, je crois diſtinguer à la diſtance d'une lieue, une fumée qui s'élève derrière un taillis, mêlé de quelques arbres aſſez élevés; alors, confiant ma voiture à la garde du muletier, j'engage Biondetta à marcher avec moi du côté qui m'offre l'apparence de quelques ſecours.

Plus nous avançons, plus notre eſpoir ſe fortifie; déjà la petite forêt ſemble ſe partager en deux: bientôt elle forme une avenue au fond de laquelle on apperçoit des bâtimens d'une ſtructure

modeſte : enfin, une ferme conſidérable termine notre perſpective.

Tout ſemble être en mouvement dans cette habitation, d'ailleurs iſolée. Dès qu'on nous apperçoit, un homme ſe détache & vient au devant de nous.

Il nous aborde avec civilité. Son extérieur eſt honnête : il eſt vêtu d'un pourpoint de ſatin noir taillé en couleur de feu, orné de quelques paſſemens en argent. Son âge paroît être de vingt-cinq à trente ans. Il a le teint d'un campagnard; la fraîcheur perce ſous le hâle, & décèle la vigueur & la ſanté.

Je le mets au fait de l'accident qui m'attire chez lui. Seigneur cavalier, me répondit-il, vous êtes toujours le bien arrivé, & chez des gens remplis de bonne volonté. J'ai ici une forge, & votre eſſieu ſera rétabli : mais vous

me donneriez aujourd'hui tout l'or de monſeigneur le duc de Medina-Sidonia mon maître, que ni moi ni perſonne des miens ne pourroit ſe mettre à l'ouvrage. Nous arrivons de l'égliſe, mon épouſe & moi : c'eſt le plus beau de nos jours. Entrez. En voyant la mariée, mes parens, mes amis, mes voiſins qu'il me faut fêter, vous jugerez s'il m'eſt poſſible de faire travailler maintenant. D'ailleurs, ſi Madame & vous ne dédaignez pas une compagnie compoſée de gens qui ſubſiſtent de leur travail depuis le commencement de la monarchie, nous allons nous mettre à table, nous ſommes tous heureux aujourd'hui; il ne tiendra qu'à vous de partager notre ſatisfaction. Demain nous penſerons aux affaires. En même temps il donne ordre qu'on aille chercher ma voiture.

Me voilà hôte de Marcos, le fer-

mier de Monſeigneur le duc, & nous entrons dans le ſallon préparé pour le repas de nôce; adoſſé au manoir principal, il occupe tout le fond de la cour: c'eſt une feuillée en arcades, ornée de feſtons de fleurs, d'où la vue, d'abord arrêtée par les deux petits boſquets, ſe perd agréablement dans la campagne, à travers l'intervalle qui forme l'avenue.

La table étoit ſervie. Luiſia, la nouvelle mariée, eſt entre Marcos & moi: Biondetta eſt à côté de Marcos. Les pères & les mères, les autres parens ſont vis-à-vis; la jeuneſſe occupe les deux bouts.

La mariée baiſſoit deux grands yeux noirs qui n'étoient pas faits pour regarder en deſſous tout ce qu'on lui diſoit, & même les choſes indifférentes la faiſoient ſourire & rougir.

La gravité préſide au commence-

ment du repas : c'eſt le caractère de la nation ; mais à meſure que les outres, diſpoſés autour de la table, ſe déſenflent, les phyſionomies deviennent moins ſérieuſes. On commençoit à s'animer, quand tout-à-coup les poëtes improviſateurs de la contrée paroiſſent autour de la table. Ce ſont des aveugles qui chantent les couplets ſuivans, en s'accompagnant de leurs guitarres :

Marcos a dit à Louiſe,
Veux-tu mon cœur & ma foi?
Elle a répondu, ſuis-moi,
Nous parlerons à l'égliſe.
Là de la bouche & des yeux,
Ils ſe ſont jurés tous deux
Une flamme vive & pure :
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux,
Venez en Eſtramadure.

Louiſe eſt ſage, elle eſt belle,
Marcos a bien des jaloux;
Mais il les déſarme tous,

En ſe montrant digne d'elle;
Et tout ici, d'une voix,
Applaudiſſant à leur choix,
Vante une flamme auſſi pure:
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux
Venez en Eſtramadure.

D'une douce ſympathie,
Comme leurs cœurs ſont unis,
Leurs troupeaux ſont réunis
Dans la même bergerie;
Leurs peines & leurs plaiſirs,
Leurs ſoins, leurs vœux, leurs déſirs
Suivent la même meſure.
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux
Venez en Eſtramadure.

Pendant qu'on écoutoit ces chanſons auſſi ſimples que ceux pour qui elles ſembloient être faites, tous les valets de la ferme n'étant plus néceſſaires au ſervice, s'aſſembloient gaiement pour manger les reliefs du repas; mêlés avec des Egyptiens & des Egyp-

tiennes appelés pour augmenter le plaiſir de la fête. Ils formoient ſous les arbres de l'avenue des groupes auſſi agiſſans que variés, & embelliſſoient notre perſpective.

Biondetta cherchoit continuellement mes regards, & les forçoit à ſe porter vers ces objets dont elle paroiſſoit agréablement occupée, ſemblant me reprocher de ne point partager avec elle tout l'amuſement qu'ils lui procuroient.

Mais le repas a déjà paru trop long à la jeuneſſe, elle attend le bal. C'eſt aux gens d'un âge mûr à montrer de la complaiſance. La table eſt dérangée, les planches qui la forment, les futailles dont elle eſt ſoutenue, ſont repouſſées au fond de la feuillée; devenues tréteaux, elles ſervent d'amphithéâtre aux ſymphoniſtes. On joue le Fandango Sevillan, de jeunes Egyptiens

l'exécutent avec leurs caſtagnettes & leurs tambours de baſque; la nôce ſe mêle avec elles & les imite : la danſe eſt devenue générale.

Biondetta paroiſſoit en dévorer des yeux le ſpectacle. Sans ſortir de ſa place, elle eſſaie tous les mouvemens qu'elle voit faire. Je crois, dit-elle, que j'aimerois le bal à la fureur; bientôt elle s'y engage & me force à danſer.

D'abord elle montre quelqu'embarras & même un peu de maladreſſe : bientôt elle ſemble s'aguerrir & unir la grâce & la force à la légéreté, à la préciſion. Elle s'échauffe : il lui faut ſon mouchoir, le mien, celui qui lui tombe ſous la main : elle ne s'arrête que pour s'eſſuyer.

La danſe ne fut jamais ma paſſion; & mon ame n'étoit point aſſez à ſon aiſe pour que je puſſe me livrer à un amuſement

amuſement auſſi vain. Je m'échappe & gagne un des bouts de la feuillée, cherchant un endroit où je puſſe m'aſſeoir & rêver.

Un caquet très-bruyant me diſtrait, & arrête preſque malgré moi mon attention. Deux voix ſe ſont élevées derrière moi. Oui, oui, diſoit l'une, c'eſt un enfant de la planette. Il entrera dans ſa maiſon. Tiens, Zoradille, il eſt né le trois Mai à trois heures du matin..... Oh, vraiment, Lélagiſe, répondoit l'autre, malheur aux enfans de Saturne, celui-ci a Jupiter à l'aſcendant, Mars & Mercure en conjonction trine avec Vénus. O le beau jeune homme! quels avantages naturels! quelles eſpérances il pourroit concevoir! quelle fortune il devroit faire! mais.....

Je connoiſſois l'heure de ma naiſſance, & je l'entendois détailler avec

la plus ſingulière préciſion. Je me retourne, & fixe ces babillardes.

Je vois deux vieilles Egyptiennes moins aſſiſes qu'accroupies ſur leurs talons. Un teint plus qu'olivâtre, des yeux creux & ardens, une bouche enfoncée, un nez mince & démeſuré qui, partant du haut de la tête, vient en ſe recourbant toucher au menton; un morceau d'étoffe qui fut rayé de blanc & de bleu tourne deux fois autour d'un crâne à demi-pelé, tombe en écharpe ſur l'épaule, & de là ſur les reins, de manière qu'ils ne ſoient qu'à demi-nuds, en un mot, des objets preſqu'auſſi révoltans que ridicules.

Je les aborde. Parliez-vous de moi, meſdames, leur dis-je, voyant qu'elles continuoient à me fixer & à ſe faire des ſignes....

Vous nous écoutiez donc, ſeigneur cavalier? Sans doute répliquai-je, &

qui vous a ſi bien inſtruites de l'heure de ma nativité?....

Nous aurions bien d'autres choſes à vous dire, heureux jeune homme; mais il faut commencer par mettre le ſigne dans la main.

Qu'à cela ne tienne, repris-je, & ſur le champ je leur donne un doublon.

Vois, Zoradille, dit la plus âgée, vois comme il eſt noble, comme il eſt fait pour jouir de tous les tréſors qui lui ſont deſtinés. Allons, pince la guitarre, & ſuis moi. Elle chante:

L'Eſpagne vous donna l'être;
Mais Parthénope vous a nourri:
La terre en vous voit ſon maître,
Du ciel, ſi vous voulez l'être,
Vous ſerez le favori.

Le bonheur qu'on vous préſage
Eſt volage, & pourroit vous quitter.
Vous le tenez au paſſage:
Il faut, ſi vous êtes ſage,
Le ſaiſir ſans héſiter.

Quel eſt cet objet aimable
Qui s'eſt ſoumis à votre pouvoir?
Eſt-il.....

Les vieilles étoient en train. J'étois tout oreille. Biondetta a quitté la danſe : elle eſt accourue, elle me tire par le bras, me force à m'éloigner. Pourquoi m'avez-vous abandonné, Alvare? Que faites-vous ici? J'écoutois, repris-je.... Quoi! me dit-elle, en m'entraînant, vous écoutiez ces vieux monſtres?....

En vérité, ma chère Biondetta, ces créatures ſont ſingulières, elles ont plus de connoiſſances qu'on ne leur en ſuppoſe, elles me diſoient..... Sans doute, reprit-elle avec ironie, elles faiſoient leur métier, elles vous diſoient votre bonne aventure, & vous les croiriez? Vous êtes, avec beaucoup d'eſprit, d'une ſimplicité d'enfant. Et ce ſont là les objets qui vous empêchent

de vous occuper de moi ?.... Au contraire, ma chère Biondetta, elles alloient me parler de vous.

Parler de moi ! reprit-elle vivement, avec une ſorte d'inquiétude, qu'en ſavent-elles ? Qu'en peuvent-elles dire ? Vous extravaguez. Vous danſerez toute la ſoirée pour me faire oublier cet écart.

Je la ſuis : je rentre de nouveau dans le cercle, mais ſans attention à ce qui ſe paſſe autour de moi, à ce que je fais moi-même. Je ne ſongeois qu'à m'échapper pour rejoindre, où je le pourrois, mes diſeuſes de bonne aventure. Enfin je crois voir un moment favorable : je le ſaiſis. En un clin-d'œil j'ai volé vers mes ſorcières, les ai retrouvées & conduites ſous un petit berceau qui termine le potager de la ferme. Là, je les ſupplie de me dire, en proſe, ſans énigme, très-ſuccincte-

ment, enfin, tout ce qu'elles peuvent ſavoir d'intéreſſant ſur mon compte. La conjuration étoit forte, car j'avois les mains pleines d'or. Elles brûloient de parler, comme moi de les entendre. Bientôt je ne puis douter qu'elles ne ſoient inſtruites des particularités les plus ſecrettes de ma famille, & confuſément de mes liaiſons avec Biondetta, de mes craintes, de mes eſpérances; je croyois apprendre bien des choſes, je me flattois d'en apprendre de plus importantes encore, mais notre Argus eſt ſur mes talons.

Biondetta n'eſt point accourue, elle a volé. Je voulois parler. Point d'excuſes, dit-elle, la rechûte eſt impardonnable.....

Ah, vous me la pardonnerez! lui dis-je: j'en ſuis sûr, quoique vous m'ayiez empêché de m'inſtruire comme

je pouvois l'être ; dès à préſent j'en ſais aſſez. . . .

Pour faire quelque extravagance. Je ſuis furieuſe, mais ce n'eſt pas ici le temps de quéreller; ſi nous ſommes dans le cas de nous manquer d'égards, nous en devons à nos hôtes. On va ſe mettre à table, & je m'y aſſieds à côté de vous: je ne prétends plus ſouffrir que vous m'échappiez.

Dans le nouvel arrangement du banquet, nous étions aſſis vis-à-vis des nouveaux mariés. Tous deux ſont animés par les plaiſirs de la journée: Marcos a les regards brûlans, Luiſia les a moins timides : la pudeur s'en venge & lui couvre les joues du plus vif incarnat. Le vin de Xérés fait le tour de la table, & ſemble en avoir banni juſqu'à un certain point la réſerve : les vieillards même s'animant du ſouvenir de leurs plaiſirs paſſés,

provoquent la jeuneſſe par des ſaillies qui tiennent moins de la vivacité que de la pétulance. J'avois ce tableau ſous les yeux; j'en avois un plus mouvant, plus varié à côté de moi.

Biondetta paroiſſant tour à tour livrée à la paſſion ou au dépit, la bouche armée des graces fières du dédain, ou embellie par le ſourire, m'agaçoit, me boudoit, me pinçoit juſqu'au ſang, & finiſſoit par me marcher doucement ſur les pieds. En un mot c'étoit en un moment une faveur, un reproche, un châtiment, une careſſe; de ſorte que livré à cette viciſſitude de ſenſations, j'étois dans un déſordre inconcevable.

Les mariés ont diſparu: une partie des convives les a ſuivis pour une raiſon ou pour une autre. Nous quittons la table. Une femme, c'étoit la tante du fermier & nous le ſavions, prend un flambeau de cire jaune, nous pré-

cède, & en la ſuivant nous arrivons dans une petite chambre de douze pieds en quarré: un lit qui n'en a pas quatre de largeur, une table & deux ſiéges en font l'ameublement. Monſieur & madame, nous dit notre conductrice, voilà le ſeul appartement que nous puiſſions vous donner. Elle poſe ſon flambeau ſur la table & on nous laiſſe ſeuls.

Biondetta baiſſe les yeux. Je lui adreſſe la parole: vous avez donc dit que nous étions mariés?

Oui, répond-elle, je ne pouvois dire que la vérité. J'ai votre parole, vous avez la mienne. Voilà l'eſſentiel. Vos cérémonies ſont des précautions priſes contre la mauvaiſe foi, & je n'en fais point de cas. Le reſte n'a pas dépendu de moi. D'ailleurs, ſi vous ne voulez pas partager le lit que l'on nous abandonne, vous me donnerez la mortifi-

cation de vous voir paſſer la nuit mal à votre aiſe. J'ai beſoin de repos : je ſuis plus que fatiguée, je ſuis excédée de toutes les manières ; en prononçant ces paroles du ton le plus animé, elle s'étend deſſus le lit le nez tourné vers la muraille. Eh quoi ! m'écriai-je, Biondetta, je vous ai déplu, vous êtes ſérieuſement fâchée ! comment puis-je expier ma faute ! demandez ma vie.

Alvare, me répond-elle ſans ſe déranger, allez conſulter vos égyptiennes ſur les moyens de rétablir le repos dans mon cœur & dans le vôtre.

Quoi ! l'entretien que j'ai eu avec ces femmes eſt le motif de votre colère ? Ah ! vous allez m'excuſer, Biondetta. Si vous ſaviez combien les avis qu'elles m'ont donnés ſont d'accord avec les vôtres, & qu'elles m'ont enfin décidé à ne point retourner au château de Maravillas. Oui, c'en eſt

fait, demain nous partons pour Rome, pour Veniſe, pour Paris, pour tous les lieux que vous voudrez que j'aille habiter avec vous. Nous y attendrons l'aveu de ma famille.....

A ce diſcours, Biondetta ſe retourne. Son viſage étoit ſérieux & même ſévère. Vous rappelez-vous, Alvare, ce que je ſuis, ce que j'attendois de vous, ce que je vous conſeillois de faire ? Quoi ! lorſqu'en me ſervant avec diſcrétion des lumières dont je ſuis douée, je n'ai pu vous amener à rien de raiſonnable, la règle de ma conduite & de la vôtre ſera fondée ſur les propos de deux êtres, les plus dangereux pour vous & pour moi, s'ils ne ſont pas les plus mépriſables. Certes, s'écria-t-elle dans un tranſport de douleur, j'ai toujours craint les hommes ; j'ai balancé pendant des ſiècles à faire un choix, il eſt fait, il eſt ſans retour.

Je ſuis bien malheureuſe! Alors elle fond en larmes, dont elle cherche à me dérober la vue.

Combattu par les paſſions les plus violentes, je tombe à ſes genoux. O Biondetta! m'écriai-je, vous ne voyez pas mon cœur! vous ceſſeriez de le déchirer.

Vous ne me connoiſſez pas, Alvare, & me ferez cruellement ſouffrir avant de me connoître. Il faut qu'un dernier effort vous dévoile mes reſſources, & raviſſe ſi bien & votre eſtime & votre confiance, que je ne ſois plus expoſée à des partages humilians ou dangereux, vos Pythoniſſes ſont trop d'accord avec moi pour ne pas m'inſpirer de juſtes terreurs. Qui m'aſſure que Soberano, Bernadillo, vos ennemis & les miens, ne ſoient pas cachés ſous ces maſques? Souvenez-vous de Veniſe. Oppoſons à leurs ruſes un genre de merveille

merveilles qu'ils n'attendent ſans doute pas de moi. Demain, j'arrive à Maravillas dont leur politique cherche à m'éloigner; les plus aviliſſans, les plus accablans de tous les ſoupçons vont m'y accueillir: mais Dona Mencia eſt une femme juſte, eſtimable; votre frère a l'ame noble, je m'abandonnerai à eux. Je ſerai un prodige de douceur, de complaiſance, d'obéiſſance, de patience, j'irai au-devant des épreuves. Elle s'arrête un moment. Sera-ce aſſez t'abaiſſer, malheureuſe Sylphide? s'écrie-t-elle d'un ton douloureux: elle veut pourſuivre; mais l'abondance des larmes lui ôte l'uſage de la parole.

Que deviens-je à ces témoignages de paſſion, ces marques de douleur, ces réſolutions dictées par la prudence, ces mouvemens d'un courage que je regardois comme héroïque! Je m'aſſieds

auprès d'elle : j'eſſaie de la calmer par mes careſſes ; mais d'abord on me repouſſe : bientôt après je n'éprouve plus de réſiſtance ſans avoir ſujet de m'en applaudir ; la reſpiration l'embarraſſe, les yeux ſont à demi-fermés, le corps n'obéit qu'à des mouvemens convulſifs, une froideur ſuſpecte s'eſt répandue ſur toute la peau, le pouls n'a plus de mouvement ſenſible, & le corps paroîtroit entiérement inanimé, ſi les pleurs ne couloient pas avec la même abondance.

O pouvoir des larmes ! c'eſt ſans doute le plus puiſſant de tous les traits de l'amour ! Mes défiances, mes réſolutions, mes ſermens, tout eſt oublié. En voulant tarir la ſource de cette roſée précieuſe, je me ſuis trop approché de cette bouche où la fraîcheur ſe réunit au doux parfum de la roſe ; & ſi je voulois m'en éloigner, deux

bras dont je ne ſaurois peindre la blancheur, la douceur & la forme ſont des liens dont il me devient impoſſible de me dégager. . . . . .

. . . . . .

O mon Alvare! s'écrie Biondetta, j'ai triomphé : je ſuis le plus heureux de tous les êtres.

Je n'avois pas la force de parler : j'éprouvois un trouble extraordinaire : je dirai plus; j'étois honteux, immobile. Elle ſe précipite à bas du lit : elle eſt à mes genoux : elle me déchauſſe. Quoi, chère Biondetta! m'écriai-je, quoi! vous vous abaiſſez.....? Ah, répond-elle, ingrat, je te ſervois lorſque tu n'étois que mon deſpote : laiſſe-moi ſervir mon amant.

Je ſuis dans un moment débarraſſé de mes hardes : mes cheveux ramaſſés avec ordre, ſont arrangés dans un filet qu'elle a trouvé dans ſa poche. Sa

force, ſon activité, ſon adreſſe ont triomphé de tous les obſtacles que je voulois oppoſer. Elle fait avec la même promptitude ſa petite toilette de nuit, éteint le flambeau qui nous éclairoit, & voilà les rideaux tirés.

Alors avec une voix à la douceur de laquelle la plus délicieuſe muſique ne ſauroit ſe comparer. Ai-je fait, dit-elle, le bonheur de mon Alvare, comme il a fait le mien? Mais non: je ſuis encore la ſeule heureuſe: il le ſera, je le veux; je l'enivrerai de délices; je le remplirai de ſciences; je l'élèverai au faîte des grandeurs. Voudras-tu, mon cœur, voudras-tu être la créature la plus privilégiée, te ſoumettre avec moi, les hommes, les élémens, la nature entière?

O ma chère Biondetta! lui dis-je, quoiqu'en faiſant un peu d'effort ſur moi-même, tu me ſuffis: tu rempliſ

tous les vœux de mon cœur..... Non, non, répliqua-t-elle vivement, Biondetta ne doit pas te ſuffire : ce n'eſt pas là mon nom : tu me l'avois donné : il me flattoit ; je le portois avec plaiſir : mais il faut que tu ſaches qui je ſuis..... Je ſuis le Diable, mon cher Alvare, je ſuis le Diable....

En prononçant ce mot avec un accent d'une douceur enchantereſſe, elle fermoit, plus qu'exactement, le paſſage aux réponſes que j'aurois voulu lui faire. Dès que je pus rompre le ſilence : ceſſe, lui dis-je, ma chère Biondetta, ou qui que tu ſois, de prononcer ce nom fatal & de me rappeler une erreur abjurée depuis long-temps.

Non, mon cher Alvare, non ce n'étoit point une erreur ; j'ai dû te le faire croire, cher petit homme. Il falloit bien te tromper pour te rendre enfin raiſonnable. Votre eſpèce échappe

à la vérité : ce n'eſt qu'en vous aveuglant qu'on peut vous rendre heureux. Ah, tu le ſeras beaucoup ſi tu veux l'être ! je prétends te combler. Tu conviens déjà que je ne ſuis pas auſſi dégoûtant que l'on me fait noir.

Ce badinage achevoit de me déconcerter. Je m'y refuſois, & l'ivreſſe de mes ſens aidoit à ma diſtraction volontaire.

Mais, réponds-moi donc, me diſoit-elle : Eh ! que voulez-vous que je réponde ?.... Ingrat, place la main ſur ce cœur qui t'adore ; que le tien s'anime, s'il eſt poſſible, de la plus légère des émotions qui ſont ſi ſenſibles dans le mien. Laiſſe couler dans tes veines un peu de cette flamme délicieuſe par qui les miennes ſont embraſées ; adoucis ſi tu le peux le ſon de cette voix ſi propre à inſpirer l'amour, & dont tu ne te ſers que

trop pour effrayer mon ame timide : dis-moi, enfin, s'il t'eſt poſſible, mais auſſi tendrement que je l'éprouve pour toi, mon cher Béelzébuth, je t'adore....

A ce nom fatal, quoique ſi tendrement prononcé, une frayeur mortelle me ſaiſit; l'étonnement, la ſtupeur accablent mon ame : je la croirois anéantie ſi la voix ſourde du remords ne crioit pas au fond de mon cœur. Cependant, la révolte de mes ſens ſubſiſte d'autant plus impérieuſement qu'elle ne peut être réprimée par la raiſon. Elle me livre ſans défenſe à mon ennemi : il en abuſe & me rend aiſément ſa conquête.

Il ne me donne pas le temps de revenir à moi, de réfléchir ſur la faute dont il eſt beaucoup plus l'auteur que le complice. Nos affaires ſont arrangées, me dit-il, ſans altérer ſenſible-

ment ce ton de voix auquel il m'avoit habitué. Tu es venu me chercher : je t'ai ſuivi, ſervi, favoriſé; enfin, j'ai fait ce que tu as voulu. Je deſirois ta poſſeſſion, & il falloit, pour que j'y parvinſſe, que tu me fiſſes un libre abandon de toi-même. Sans doute, je dois à quelques artifices la première complaiſance; quant à la ſeconde, je m'étois nommé : tu ſavois à qui tu te livrois, & ne ſaurois te prévaloir de ton ignorance. Déſormais notre lien, Alvare, eſt indiſſoluble, mais pour cimenter notre ſociété, il eſt important de nous mieux connoître. Comme je te ſais déjà preſque par cœur; pour rendre nos avantages réciproques, je dois me montrer à toi tel que je ſuis.

On ne me donne pas le temps de réfléchir ſur cette harangue ſingulière : un coup de ſifflet très-aigu part à côté de moi. A l'inſtant l'obſcurité qui m'en-

vironne ſe diſſipe : la corniche qui ſurmonte le lambris de la chambre s'eſt toute chargée de gros limaçons : leurs cornes qu'ils font mouvoir vivement & en manière de baſcule, ſont devenus des jets de lumière phoſphoriques, dont l'éclat & l'effet redoublent par l'agitation & l'allongement.

Preſque ébloui par cette illumination ſubite, je jette les yeux à côté de moi ; au lieu d'une figure raviſſante, que vois-je ? O ciel ! c'eſt l'effroyable tête de chameau. Elle articule d'une voix de tonnerre ce ténébreux *Che Vuoi* qui m'avoit tant épouvanté dans la grotte, part d'un éclat de rire humain plus effrayant encore, tire une langue déméſurée.....

Je me précipite ; je me cache ſous le lit, les yeux fermés la face contre terre. Je ſentois battre mon cœur avec une force terrible : j'éprouvois un ſuf-

foquement comme ſi j'allois perdre la reſpiration. Je ne puis évaluer le temps que je comptois avoir paſſé dans cette inexprimable ſituation, quand je me ſens tirer par le bras, mon épouvante s'accroît : forcé néanmoins d'ouvrir les yeux, une lumière frappante les aveugle.

Ce n'étoit point celle des eſcargots, il n'y en avoit plus ſur les corniches ; mais le ſoleil me donnoit à plomb ſur le viſage. On me tire encore par le bras : on redouble : je reconnois Marcos.

Eh ! ſeigneur cavalier, me dit-il, à quelle heure comptez-vous donc partir ? ſi vous voulez arriver à Maravillas aujourd'hui, vous n'avez pas de temps à perdre, il eſt près de midi.

Je ne répondois pas : il m'examine : Comment ? Vous êtes reſté tout habillé ſur votre lit : vous y avez donc paſſé

quatorze heures ſans vous éveiller? Il falloit que vous euſſiez un grand beſoin de repos. Madame votre épouſe s'en eſt doutée : c'eſt, ſans doute, dans la crainte de vous gêner qu'elle a été paſſer la nuit avec une de mes tantes; mais elle a été plus diligente que vous; par ſes ordres, dès le matin tout a été mis en état dans votre voiture, & vous pouvez y monter. Quant à Madame, vous ne la trouverez pas ici. Nous lui avons donné une bonne mule; elle a voulu profiter de la fraîcheur du matin; elle vous précède, & doit vous attendre dans le premier village que vous rencontrerez ſur votre route.

Marcos ſort. Machinalement je me frotte les yeux, & paſſe les mains ſur ma tête pour y trouver ce filet dont mes cheveux devoient être enveloppés... Elle eſt nue, en déſordre, ma

cadenette eſt comme elle étoit la veille: la roſette y tient. Dormirois-je? me dis-je alors. Ai-je dormi? ſerois-je aſſez heureux pour que tout n'eût été qu'un ſonge? Je lui ai vu éteindre la lumière..... Elle l'a éteinte..... La voilà..... Marcos rentre. Si vous voulez prendre un repas, ſeigneur cavalier, il eſt préparé. Votre voiture eſt attelée.

Je deſcends du lit; à peine puis-je me ſoutenir, mes jarrêts plient ſous moi. Je conſens à prendre quelque nourriture, mais cela me devient impoſſible. Alors, voulant remercier le fermier & l'indemniſer de la dépenſe que je lui ai occaſionnée, il refuſe.

Madame, me répond-il, nous a ſatisfait & plus que noblement; vous & moi, ſeigneur cavalier, avons deux braves femmes. A ce propos, ſans rien répondre

répondre, je monte dans ma chaiſe : elle chemine.

Je ne peindrai point la confuſion de mes penſées : elle étoit telle que l'idée du danger dans lequel je devois trouver ma mère ne s'y retraçoit que foiblement. Les yeux hébêtés, la bouche béante, j'étois moins un homme qu'un automate.

Mon conducteur me réveille. Seigneur cavalier, nous devons trouver Madame dans ce village-ci. Je ne lui réponds rien. Nous traverſions une eſpèce de bourgade ; à chaque maiſon il s'informe ſi l'on n'a pas vu paſſer une jeune dame en tel & tel équipage. On lui répond qu'elle ne s'eſt point arrêtée. Il ſe retourne, comme voulant lire ſur mon viſage mon inquiétude à ce ſujet. Et, s'il n'en ſavoit pas plus que moi, je devois lui paroître bien troublé.

Nous ſommes hors du village, & je commence à me flatter que l'objet actuel de mes frayeurs s'eſt éloigné au moins pour quelque temps. Ah! ſi je puis arriver, tomber aux genoux de Dona Mencia, me dis-je à moi-même, ſi je puis me mettre ſous la ſauve-garde de ma reſpectable mère, fantômes, monſtres qui vous êtes acharnés ſur moi, oſerez-vous violer cet aſyle? J'y retrouverai avec les ſentimens de la nature, les principes ſalutaires dont je m'étois écarté, je m'en ferai un rempart contre vous.

Mais ſi les chagrins occaſionnés par mes déſordres m'ont privé de cet ange tutélaire... Ah! je ne veux vivre que pour la venger ſur moi-même. Je m'enſevelirai dans un cloître..... Eh! qui m'y délivrera des chimères engendrées dans mon cerveau? Prenons l'état eccléſiaſtique. Sexe charmant,

il faut que je renonce à vous, une Larve infernale s'eſt revêtue de toutes les grâces dont j'étois idolâtre : ce que je verrois en vous de plus touchant me rappelleroit....

Au milieu de ces réflexions, dans leſquelles mon attention eſt concentrée, la voiture eſt entrée dans la grande cour du château. J'entends une voix : C'eſt Alvare ! c'eſt mon fils ! J'élève la vue & reconnois ma mère ſur le balcon de ſon appartement.

Rien n'égale alors la douceur, la vivacité du ſentiment que j'éprouve. Mon ame ſemble renaître : mes forces ſe raniment toutes à la fois. Je me précipite, je vole dans les bras qui m'attendent. Je me proſterne. Ah, m'écriois-je les yeux baignés de pleurs, la voix entrecoupée de ſanglots, ma mère ! ma mère ! je ne ſuis donc pas votre aſſaſſin ? Me reconnoîtrez-vous

pour votre fils ? Ah ! ma mère, vous m'embraſſez.....

La paſſion qui me tranſporte, la véhémence de mon action ont tellement altéré mes traits & le ſon de ma voix, que Dona Mencia en conçoit de l'inquiétude. Elle me relève avec bonté, m'embraſſe de nouveau, me force à m'aſſeoir. Je voulois parler : cela m'étoit impoſſible : je me jetois ſur ſes mains en les baignant de larmes, en les couvrant des careſſes les plus emportées.

Dona Mencia me conſidère d'un air d'étonnement : elle ſuppoſe qu'il dóit m'être arrivé quelque choſe d'extraordinaire ; elle appréhende même quelque dérangement dans ma raiſon. Tandis que ſon inquiétude, ſa curioſité, ſa bonté, ſa tendreſſe ſe peignent dans ſes complaiſances & dans ſes regards ; ſa prévoyance a fait raſſembler ſous

ma main ce qui peut ſoulager les beſoins d'un voyageur fatigué par une route longue & pénible.

Les domeſtiques s'empreſſent à me ſervir. Je mouille mes lèvres par complaiſance : mes regards diſtraits cherchent mon frère; allarmé de ne le pas voir, Madame, dis-je, où eſt l'eſtimable Dom Juan ?.....

Il ſera bien aiſe de ſavoir que vous êtes ici, puiſqu'il vous avoit écrit de vous y rendre; mais comme ſes lettres, datées de Madrid, ne peuvent être parties que depuis quelques jours, nous ne vous attendions pas ſitôt. Vous êtes colonel du régiment qu'il avoit, & le roi vient de le nommer à une vice-royauté dans les Indes.

Ciel ! m'écriai-je. Tout ſeroit-il faux dans le ſonge affreux que je viens de faire ?..... Mais il eſt impoſſible.... De quel ſonge parlez-vous, Alvare ?.....

Du plus long, du plus étonnant, du plus effrayant que l'on puiſſe faire. Alors, ſurmontant l'orgueil & la honte, je lui fais le détail de ce qui m'étoit arrivé depuis mon entrée dans la grotte de Portici, juſqu'au moment heureux où j'avois pû embraſſer ſes genoux.

Cette femme reſpectable m'écoute avec une attention, une patience, une bonté extraordinaires. Comme je connoiſſois l'étendue de ma faute, elle vit qu'il étoit inutile de me l'exagérer.

Mon cher fils, vous avez couru après les menſonges, &, dès le moment même vous en avez été environné. Jugez-en par la nouvelle de mon indiſpoſition & du courroux de votre frère ainé. Berthe, à qui vous avez cru parler, eſt depuis quelque temps détenue au lit par une infirmité. Je ne ſongeai jamais à vous envoyer deux cent ſequins au-delà de votre penſion. J'au-

rois craint, ou d'entretenir vos déſordres, ou de vous y plonger par une libéralité mal entendue. L'honnête écuyer Pimientos eſt mort depuis huit mois. Et ſur dix-huit cent clochers que poſsède peut-être M. le duc de Medina-Sidonia dans toutes les Eſpagnes, il n'a pas un pouce de terre à l'endroit que vous déſignez: je le connois parfaitement, & vous aurez rêvé cette ferme & tous ſes habitans.

A! madame, repris-je, le muletier qui m'amène a vu cela comme moi. Il a danſé à la nôce.

Ma mère ordonne qu'on faſſe venir le muletier, mais il avoit dételé en arrivant, ſans demander ſon ſalaire.

Cette fuite précipitée, qui ne laiſſoit point de traces, jeta ma mère en quelques ſoupçons. Nugnés, dit-elle à un page qui traverſoit l'appartement, allez dire au vénérable Dom Quebra-

cuernos que mon fils Alvare & moi l'attendons ici.

C'eſt, pourſuivit-elle, un docteur de Salamanque; il a ma confiance & la mérite: vous pouvez lui donner la vôtre. Il y a dans la fin de votre rêve une particularité qui m'embarraſſe; Dom Quebracuernos connoît les termes, & définira ces choſes beaucoup mieux que moi.

Le vénérable ne ſe fit pas attendre; il en impoſoit, même avant de parler, par la gravité de ſon maintien. Ma mère me fit recommencer devant lui l'aveu ſincère de mon étourderie & des ſuites qu'elle avoit eu. Il m'écoutoit avec une attention mêlée d'étonnement & ſans m'interrompre. Lorſque j'eus achevé, après s'être un peu recueilli, il prit la parole en ces termes:

Certainement, ſeigneur Alvare, vous venez d'échapper au plus grand péril

auquel un homme puiſſe être expoſé par ſa faute. Vous avez provoqué l'eſprit malin, & lui avez fourni, par une ſuite d'imprudences, tous les déguiſemens dont il avoit beſoin pour parvenir à vous tromper & à vous perdre. Votre aventure eſt bien extraordinaire; je n'ai rien lu de ſemblable dans la *Démonomanie de Bodin*, ni dans le *monde enchanté de Bekker*. Et il faut convenir que depuis que ces grands hommes ont écrit, notre ennemi s'eſt prodigieuſement raffiné ſur la manière de former ſes attaques, en profitant des ruſes que les hommes du ſiècle emploient réciproquement pour ſe corrompre. Il copie la nature fidellement & avec choix, il emploie la reſſource des talens aimables, donne des fêtes bien entendues, fait parler aux paſſions leur plus ſéduiſant langage; il imite même juſqu'à un certain point la vertu. Cela

m'ouvre les yeux ſur beaucoup de choſes qui ſe paſſent; je vois d'ici bien des grottes plus dangereuſes que celles de Portici, & une multitude d'obſedés qui malheureuſement ne ſe doutent pas de l'être. A votre égard, en prenant des précautions ſages pour le préſent & pour l'avenir, je vous crois entièrement délivré. Votre ennemi s'eſt retiré, cela n'eſt pas équivoque. Il vous a ſéduit, il eſt vrai, mais il n'a pu parvenir à vous corrompre; vos intentions, vos remords vous ont préſervé à l'aide des ſecours extraordinaires que vous avez reçus; ainſi ſon prétendu triomphe & votre défaite n'ont été pour vous & pour lui qu'une *illuſion* dont le repentir achèvera de vous laver. Quant à lui une retraite forcée a été ſon partage; mais admirez comme il a ſu la couvrir, & laiſſer en partant le trouble dans votre eſprit & des intelligences dans votre

cœur pour pouvoir renouveller l'attaque, ſi vous lui en fourniſſez l'occaſion. Après vous avoir ébloui autant que vous avez voulu l'être, contraint à ſe montrer à vous dans toute ſa difformité, il obéit en eſclave qui prémédite la révolte; il ne veut vous laiſſer aucune idée raiſonnable & diſtincte, mêlant le groteſque au terrible; le puérile de ſes eſcargots lumineux, à la découverte effrayante de ſon horrible tête; enfin le menſonge à la vérité; le repos à la veille; de manière que votre eſprit confus ne diſtingue rien, & que vous puiſſiez croire que la viſion qui vous a frappé étoit moins l'effet de ſa malice, qu'un rêve occaſionné par les vapeurs de votre cerveau: mais il a ſoigneuſement iſolé l'idée de ce fantôme agréable dont il s'eſt long-temps ſervi pour vous égarer; il la rapprochera ſi vous le lui rendez poſſible. Je ne crois pas cependant que

la barrière du cloître, ou de notre état, ſoit celle que vous deviez lui oppoſer. Votre vocation n'eſt point aſſez décidée; les gens inſtruits par leur expérience ſont néceſſaires dans le monde. Croyez-moi, formez des liens légitimes avec une perſonne du ſexe; que votre reſpectable mère préſide à votre choix: & dût celle que vous tiendrez de ſa main avoir des graces & des talens céleſtes, vous ne ſerez jamais tenté de la prendre pour le diable.

Fin du Diable Amoureux.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE
DU DIABLE
AMOUREUX.

LORSQUE la première édition du Diable Amoureux *parut, les lecteurs en trouvèrent le dénouement trop bruſque. Le plus grand nombre eut déſiré que le héros tombât dans un piége couvert d'aſſez de fleurs pour qu'elles puſſent lui ſauver le déſagrément de la chûte. Enfin l'imagination leur ſembloit avoir abandonné l'auteur parvenu aux trois quarts de ſa petite carrière : alors la vanité qui ne veut rien perdre, ſuggera à celui-ci, pour ſe venger du reproche de ſtérilité & juſtifier ſon*

propre goût, de réciter aux perſonnes de ſa connoiſſance le roman en entier tel qu'il l'avoit conçu dans le premier feu. Alvare y devenoit la dupe de ſon ennemi, & l'ouvrage alors, diviſé en deux parties, ſe terminoit dans la première par cette fâcheuſe cataſtrophe, dont la ſeconde partie développoit les ſuites, d'obſédé qu'il étoit, Alvare devenu poſſédé n'étoit plus qu'un inſtrument entre les mains du diable, dont celui-ci ſe ſervoit pour mettre le déſordre partout. Le cannevas de cette ſeconde partie, en donnant beaucoup d'eſſor à l'imagination, ouvroit la carrière la plus étendue à la critique, au ſarcaſme, à la licence.

Sur ce récit, les avis ſe partagèrent, les uns prétendirent qu'on de-

voit conduire Alvare juſqu'à la chûte inclusivement, & s'arrêter-là ; les autres qu'on ne devoit pas en retrancher les conſéquences.

On a cherché à concilier les idées des critiques dans cette nouvelle édition. Alvare y eſt dupe juſqu'à un certain point, mais ſans être victime ; ſon adverſaire, pour le tromper, eſt réduit à ſe montrer honnête & preſque prude : ce qui détruit les effets de ſon propre ſyſtême, & rend ſon ſuccès incomplet. Enfin, il arrive à ſa victime ce qui pourroit arriver à un galant homme ſéduit par les plus honnêtes apparences : il auroit ſans doute fait de certaines pertes ; mais il ſauveroit l'honneur, ſi les circonſtances de ſon aventure étoient connues.

On preſſentira aiſément les raiſons qui ont fait ſupprimer la deuxième partie de l'ouvrage, ſi elle étoit ſuſceptible d'une certaine eſpèce de comique, aiſé, piquant, quoique forcé; elle préſentoit des idées noires, & il n'en faut pas offrir de cette eſpèce à une nation de qui l'on peut dire que, ſi le rire eſt un caractère diſtinctif de l'homme comme animal, c'eſt chez elle qu'il eſt le plus agréablement marqué. Elle n'a pas moins de grâces dans l'attendriſſement, mais ſoit qu'on l'amuſe ou qu'on l'intéreſſe, il faut ménager ſon beau naturel, & lui épargner les convulſions.

Le petit ouvrage que l'on donne aujourd'hui réimprimé & augmenté, quoique peu important, a eu dans le principe des motifs raiſonnables, &

ſon origine eſt aſſez noble pour qu'on ne doive en parler ici qu'avec les plus grands ménagemens. Il fut inſpiré par la lecture du paſſage d'un auteur infiniment reſpectable, dans lequel il eſt parlé des ruſes que peut employer le démon quand il veut plaire & ſéduire. On les a raſſemblées, autant qu'on a pu le faire, dans une allégorie où les principes ſont aux priſes avec les paſſions : l'ame eſt le champ de bataille ; la curioſité engage l'action, l'allégorie eſt double, & les lecteurs s'en appercevront aiſément.

On ne pourſuivra pas l'explication plus loin ; on ſe ſouvient qu'à vingt-cinq ans, en parcourant l'édition complette des Œuvres du Taſſe, on tomba ſur un volume qui ne con-